3 1761 06234585 5

E.M. TERQUEM
BOOKSELLER
PARIS 56 RUE SCRIBE
NEW YORK 16 BEAVER ST

MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ

Abel Hermant

Chronique du Cadet de Coutras

PARIS, LIBRAIRIE FÉLIX JUVEN, PARIS.

CHRONIQUE

DU

CADET DE COUTRAS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

3 exemplaires sur papier de la Manufacture Impériale du Japon, numérotés de 1 à 3.

10 exemplaires sur papier de Hollande à la forme de Van Gelder Zonen, numérotés de 4 à 13.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Published February 1909. Privilege of copyright in the U. S. A. reserved under the act approved March 3 1905,
by Société d'Édition et de Publications, *Paris.*

H552ch

MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ

CHRONIQUE DU Cadet de Coutras

PAR

ABEL HERMANT

PARIS
Société d'Édition et de Publications
Librairie FÉLIX JUVEN
13, rue de l'Odéon, 13

PQ
2615
E7C45
1909

CHRONIQUE

DU

CADET DE COUTRAS

I

SON MAITRE

C'ÉTAIT, tout en haut de Montmartre, une cité : parmi des arbres nains, des herbes folles et de rares fleurs, sept ou huit cabanes disséminées. La portière surannée traversa le jardin fouetté de pluie et de soleil, et, heurtant à l'huis d'une de ces cabanes, cria :

— M'sieu Gosseline ! m'sieu Gosseline !

Point de réponse. Alors, pour tirer la persienne, elle déchira les lianes de la vigne vierge et du lierre. Et elle donna un renfoncement à la fenêtre, qui s'ouvrit, et la lumière matinale d'avril éclaira le taudis jusqu'au fond.

Les vêtements, le linge étaient pêle-mêle sur une

chaise. Une autre chaise, renversée, les pieds en l'air, tenait lieu de porte-chapeau. Sur la cheminée, poissée de poussière, en guise de garniture, une portée de chats ; et la glace se dressait, livide. Vis-à-vis la fenêtre, dans le lit, parmi les draps douteux, quelque chose remuait, grouillait, faisait les mêmes mouvements tâtonnants, vagues, que les chats de la cheminée, semblait comme eux nouveau-né, aveugle.

— M'sieu Gosseline, dit la portière, il est dix heures et demie, et vous m'avez commandé de vous éveiller tôt.

— F...-moi la paix, répondit une voix de soprano fêlée, si aiguë que la convenance était vraiment singulière, de ce nom équivoque et de ce timbre.

La tête enfin se montra, sous les broussailles d'une tignasse trop blonde, les yeux clignotants, la bouche grande, les dents gâtées ; et si accoutumée que fût la vieille à la terrible laideur de son locataire, elle recula ; mais elle le fixait, fascinée. Il fit un peigne de ses dix doigts, rejeta en arrière sa crinière, et alors il ressembla, ignoblement, au masque de Beethoven mort.

Il dit :

— C'est bon, je suis réveillé maintenant, f...-moi le camp.

Elle restait là.

— Non, m'sieu Gosseline. Vous m'avez bien commandé, hier soir, de ne pas vous lâcher que vous ne soyez hors du lit.

Il rejeta brusquement ses couvertures et se mit debout. Il était nu, trop pauvre pour faire l'inutile dépense de linge de nuit ; et il se montrait sans honte, non sans malice : il avait vingt ans, le corps presque bien, la peau trop blanche, une grâce souffreteuse de gamin. La vieille s'en fut, il se mit à faire une sommaire toilette, sans même refermer la fenêtre.

Il revêtit un complet jaunâtre à grands carreaux, qui n'était pas extraordinaire et qui devint infâme sur lui. Son chapeau plat, rond, à larges bords cabossés, semblait choisi exprès pour mettre en valeur la laideur abjecte de la tête. Il ne manquait que le cache-nez rouge, mais Gosseline ne voulait pas se relever de pittoresque et répudiait le cache-nez. Ce n'est point qu'il dédaignât l'élégance : il eut soin de passer à tous ses doigts des bagues d'argent monstrueusement ciselées, ornées de pavés multicolores ; et, malgré le temps pluvieux (mais il ne possédait point de parapluie), il prit une canne, dont le pommeau de faux ivoire sculpté représentait un faune obscène.

Quand il sortit, d'abord il huma sensuellement le parfum des herbes et de la terre mouillée. Il aimait la campagne, d'instinct, comme les voyous

sinistres auxquels il ressemblait, — ou comme Horace, car il était aussi très cultivé. Puis il regarda Paris étendu à ses pieds, et il ébaucha le geste de Rastignac : « A nous deux maintenant... » Mais il murmura :

« Ce n'est plus à faire ; on n'a plus l'air d'un héros de Balzac, on a l'air d'un héros de Zola. »

Il songea :

« Au premier chapitre d'un roman, un homme dans ma situation et qui irait où je vais, ne manquerait pas de... repasser son passé... et d'anticiper son avenir : histoire de mettre le lecteur au courant. »

Mais la banalité de cela lui déplut, car il avait le goût fin ; et pour s'interdire le monologue trop prévu, la méditation « à faire », il acheta le *Journal*. Il monta sur l'impériale de l'autobus et s'absorba dans sa lecture, qu'il poursuivit encore après qu'il fut descendu, boulevard Saint-Germain, même aux traversées, parmi les voitures.

Machinalement, il tourna où il devait, rue Saint-Dominique. Puis il plia son journal avec soin, le fourra dans la poche droite de son veston, leva le nez pour regarder les numéros, et entra franchement, par la porte cochère grande ouverte, dans la cour en fer à cheval d'un hôtel de la plus belle apparence.

On lui cria : « Hep ! » Il tourna la tête et vit

le portier en petite tenue, qui lui demanda où il allait. Il répondit :

— Chez M. le duc de Coutras.

Le portier, encore plus étonné de son soprano que de sa mine, resta cloué sur place, et il continua la traversée de la cour, traînant la jambe gauche, qu'il avait plus paresseuse que la droite.

Le valet de pied qui lui ouvrit la porte vitrée du vestibule lui demanda rudement :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Annoncez M. Gosseline, répondit-il sans excès de morgue ni d'humilité.

Au son de cette voix céleste bien qu'enrouée, le valet de pied tressaillit ; mais il fut annoncer M. Gosseline ; et il revint si tôt pour l'introduire que Gosseline eut à peine le temps de se poser sur la banquette, et ne put se pénétrer suffisamment de ce que le romancier cité plus haut appelle la solennité des escaliers et des vestibules.

Le cabinet où M. le duc de Coutras le reçut était également solennel, meublé avec un goût affreux et une profusion de colonnes torses. La hauteur des plafonds faisait bâiller par contagion quand on y prenait garde. Monsieur le duc était retranché derrière un gigantesque bureau, et son fauteuil semblait un trône.

Gosseline supporta cette vue sans être intimidé, mais non point sans être choqué. Il trouva le duc

trop moderne de cinquante ans au bas mot. Il l'eût souhaité ancien régime, Restauration à la rigueur, ou, tout au moins, style Louis-Philippe : il ne le digérait point second Empire. Or il observa que, si l'on avait calqué sur n'importe quelle gravure de mode environ 1860 les deux bouffants de cheveux et les deux gros favoris d'un élégant, on aurait obtenu exactement le contour, la silhouette de Monsieur le duc, où l'on n'aurait eu qu'à rajouter ce qu'il pouvait avoir de physionomie et d'expression personnelle, c'est-à-dire rien.

Il eut bien le loisir d'examiner son sujet; car le duc fut stupéfait à sa vue au point d'en perdre la parole, et c'est lui-même qui dut ouvrir le branle en disant :

— Monsieur le duc m'a fait demander ?

M. de Coutras, qui n'était encore que consterné, devint épouvanté quand il ouït cette voix ; mais, comme il est fort poli, surtout avec les gens qu'il tient pour ses inférieurs, il s'effara de s'apercevoir que depuis plus d'une minute il regardait Gosseline dans les yeux sans lui rien dire. Il voulut au moins détourner la vue, mais il se sentit fasciné. « Si je ne puis, songea-t-il, me défendre de le regarder fixement, je pourrai encore moins le mettre à la porte. Il faut l'engager. » Il soupira, et, prenant enfin la parole, il dit :

— Monsieur, j'ai récemment perdu mon frère

cadet, le marquis de Coutras. Il n'avait point de fortune, et je me suis chargé de sa veuve ainsi que de son fils. Je les loge ici, dans le petit appartement qui est sur les communs. Mon neveu a hérité du titre de son père. C'est ce qui vous explique pourquoi il est marquis, alors que mon fils ne porte que le titre de comte.

« Ou il n'a pas plus de droit que l'autre à celui de marquis, pensa Gosseline ; mais jamais on ne fera concevoir à ces gens-là la seule chose qu'ils sont inexcusables de ne pas connaître, la réalité des titres de noblesse. »

— Mon neveu Maximilien, reprit le duc, est un charmant garçon de seize ans, un peu espiègle, très précoce. Il vient d'être mis à la porte de Stanislas.

— Déjà ? dit avec le plus agréable sourire Gosseline.

Mais l'esprit était en pure perte. Il ajouta sérieusement :

— Nous ne devons pas nous en affecter outre mesure.

— Je ne m'en affecte pas du tout, repartit le duc avec hauteur et impatience, pour marquer qu'il n'autorisait personne à exprimer plus vite que lui les sentiments et opinions qu'il était justement sur le point d'exprimer lui-même. Je regretterais que mon fils fût renvoyé du collège, mais mon

neveu, c'est autre chose. Mon neveu est un cadet, il est destiné à une vie moins régulière, plus aventureuse, et, ma foi, je ne suis pas autrement fâché qu'il s'affirme dès à présent. Il faudra le pousser dans ce sens-là. Mon ami, M. l'abbé Chanteclair, qui vous a signalé à moi, m'a dit que c'était bien là votre affaire... Et je commence à le croire en vous regardant, ajouta le pauvre duc, qui aurait bien voulu prendre sur soi de ne le plus considérer.

— Monsieur, dit Gosseline avec une inclination, je serai charmé de compléter l'éducation de M. le marquis Maximilien de Coutras. Je m'appelle, comme vous savez, Gosseline, Narcisse de mon prénom, mais je n'en use pas, du moins dans le monde. Mon nom de famille suffit, et il a presque l'air d'un nom de guerre. J'ai plus de diplômes que pas un des professeurs de Stanislas, et je suis sorti de l'Ecole normale le second, simplement pour ne pas dire que j'en sortais le premier. J'ai, de plus, une certaine expérience de la vie, bien que je n'aie pas fait mon service militaire (ne craignez rien, je serai réformé). J'ai une philosophie, que je ne vous dirai pas, pour ne pas vous ennuyer, et j'ai beaucoup de lecture. Je pourrais apprendre au jeune marquis bien des choses qui ne lui serviraient jamais à rien, mais je vois qu'il s'agit surtout d'en faire ce que l'on appelle « un caractère ».

— On ne saurait dire mieux, fit le duc avec un sourire flatteur.

Et il sonna.

— Faites venir monsieur le marquis, dit-il.

Monsieur le marquis était aux écoutes dans la pièce voisine. Il avait observé par le trou de la serrure et il avait épuisé son hilarité, mais il n'échappait pas plus que les autres à l'étrange fascination de Gosseline, et il marcha droit sur lui comme font les hypnotisés. Il toucha la main chargée d'horribles bagues.

Maximilien était d'une beauté fort remarquable, et si différente des portraits d'ancêtres environnants que Gosseline se demanda : « Est-ce seulement un cadet? » Ses yeux avaient une admirable expression de candeur et d'hypocrisie, qui plut infiniment à son futur maître. « Voilà un fameux drôle », pensa Gosseline.

— Vous nous restez à déjeuner ? dit le duc.

Gosseline s'inclina et chercha aussitôt des yeux où poser sa canne. Maximilien, très bien élevé, s'en saisit avec empressement et regarda le pommeau avec une curiosité innocente qui surprit Gosseline.

II

LA PERLE ET LE PORTE-MONNAIE

La confiance est une manière d'être essentiellement aristocratique. Les personnes intelligentes sont plutôt enclines à se méfier. Telle était la disposition de Gosseline. Il avait lu maintes fois le récit charmant, un peu verbeux, de Plutarque : « Confiance d'Alexandre dans Philippus, son médecin. » Rappelons qu'Alexandre était en danger à la suite d'un bain trop froid. Ses médecins l'abandonnaient, peu soucieux de faire sur un patient de cette importance des tentatives désespérées. (Mais on se croirait aujourd'hui !) Philippus Acarnanien, moins pleutre, osa lui prescrire une médecine fort hasardeuse. A l'instant même de la prendre, le roi reçut de Parménion une lettre qui lui dénonçait comme traître Philippus Acarnanien.

« Alexandre adoncques luy donna la lettre, et

print au mesme instant le guobelet de la medecine franchement, sans monstrer qu'il eust doubte ny souspeçon de rien. Si feut chose esmerveillable, et qu'il faisoit fort bon veoir, que l'un d'un costé lisant la lettre, et l'austre beuvant le breuvage en mesme-temps, et de considérer comme ils jecterent tous deux ensemble les yeulx l'un sur l'austre, mais non pas avecques une mesme chere... »

Lorsque Gosseline arrivait à ce mot « chere », qui signifie tête (comme chacun sait), il se représentait celle d'Alexandre, et il disait irrévérem-ment : « Quelle poire ! »

La confiance, quand elle devient exagérée, demeure un signe de noblesse, mais elle accuse la dégénération de la noblesse. Un homme qui a trop paresseusement ou trop stupidement confiance, on peut toujours dire de lui : « Il est né, mais il est idiot ».

Gosseline inspira dès les premiers jours aux Coutras une sorte de confiance qui eût autorisé ce jugement. On ne le connaissait, après tout, que par M. l'abbé Chanteclair, et M. l'abbé Chanteclair avait déjà procuré à la famille une institutrice qu'on sut plus tard qui avait été condamnée pour infanticide. On aurait pu aller aux renseignements, mais Montmartre est haut et loin. Si Gosseline avait demandé un secours, on l'aurait peut-être jeté dehors : comme il ne sollicitait qu'un emploi de

précepteur, on l'admit d'emblée au salon, à table, et on remit à sa discrétion un jeune homme de seize ans.

Il n'abusa point de ses avantages, et il renonça d'abord à séduire les deux femmes de la maison : la mère de son élève, Mme la marquise de Coutras, et la tante, madame la duchesse. Toutes deux étaient encore désirables ; la duchesse était une femme altière et la marquise une femme éperdue. Il voyait bien que son physique exerçait un attrait sur elles, et il ne doutait point, sachant ses auteurs, qu'il ne pût les avoir à sa fantaisie. Mais il n'était homme que pour les filles : d'autres ne réussissent à l'être qu'entre des draps brodés d'une couronne ou, au pis aller, d'un tortil.

Il était davantage touché de la sympathie que lui témoignait son élève Maximilien, et que, ma foi, il lui rendait. Il n'avait compté que sur une haine réciproque, où son caractère le portait plutôt, et voici qu'ils s'attachaient l'un à l'autre comme le chien et le maître. Il attribuait ce penchant réciproque à des affinités de nature, qu'il se réservait d'éclaircir plus tard et, au besoin, de développer ; car il entendait bien remplir sa tâche d'éducateur, on pourrait dire consciencieusement, s'il n'eût affiché un mépris théorique pour ce qu'une morale démodée appelle conscience.

Sans doute le parasitisme faisait à ses yeux le

plus grand charme du préceptorat. Il aimait mieux traîner ses savates dans un hôtel du faubourg Saint-Germain que dans un garni. Il se plaisait à se frotter au luxe, et surtout à y frotter sa misère. Mais il était aussi curieux de façonner un être humain et de réaliser par procuration un certain idéal, où il ne comptait plus d'atteindre personnellement. Il avait sa philosophie, comme il disait naguère à M. le duc de Coutras. Il prétendait fabriquer un surhomme, ou plutôt un fils de roi (car, étant bon Français, il aimait mieux devoir à M. de Gobineau qu'à Frédéric Nietzsche) ; et si cette fabrication d'un fils de roi, ou d'un surhomme, n'aboutissait qu'à produire un monstre, une belle fripouille, cela n'était pas encore pour l'effrayer.

Il ne tarda pas de s'apercevoir que le terrain n'était point trop favorable. M^me^ la marquise de Coutras et Maximilien faisaient dans la famille figure de parents pauvres. Non que monsieur le duc lui-même fût riche. Il vivait d'expédients, mais classiques et nobles. Ses ressources, même les inavouables, devenaient respectables par leur ampleur et par leur régularité. Ses jetons de présence valaient des rentes. Il pouvait recevoir de toutes mains sans paraître jamais vivre aux crochets de personne ; au lieu que madame la marquise vivait aux siens, et c'étaient de pauvres crochets. Il lui dis-

pensait une abondance précaire ; en la nourrissant, il était ingénieux à lui faire sentir qu'elle fût morte de faim sans lui ; et chaque jour il la laissait manquer de quelque chose de première nécessité, en guise d'avertissement.

Il ne donnait pas à Maximilien un centime d'argent de poche, et cela était incommode à Gosseline, qui promenait le jeune homme. D'ailleurs, il n'était pas plus généreux envers son propre fils, et le comte Hubert, de même âge que Maximilien à quelques semaines près, devait déjà se tirer d'affaire tout seul. Mais il trouvait des facilités, et Gosseline vit pour la première fois à ce propos toute la différence qu'il y a entre l'héritier d'une branche aînée et celui d'une branche cadette.

Peu de jours après l'installation du précepteur dans l'hôtel de Coutras, monsieur le duc eut le chagrin de perdre une assez belle perle grise, qu'il portait plus volontiers que toute autre épingle à ses cravates. La police fit ce qu'elle appelle une enquête discrète, c'est-à-dire qu'elle mit la maison sens dessus dessous, interrogea et humilia des innocents, et cria le nom du coupable quand on le pria de le taire : car c'était le comte Hubert en personne. Dès que la terre entière le sut, on fit le silence, et on laissa au jeune voleur le fruit de son larcin.

L'aventure ne réjouit personne autant que Maximilien ; et comme il ne pouvait décemment témoi-

gner cette joie ni à son oncle ni à sa tante, ni même à sa mère, il en réserva l'expression à Gosseline. Il y ajouta quelques mots sévères à l'adresse de ceux qui volent. Le maître fut sensible à l'hypocrisie de cette sévérité, mais comme tout lui était prétexte à leçon, il crut devoir redresser la doctrine.

— Ne jugez pas, dit-il, mon cher Maximilien... (Ils remontaient à pied l'avenue des Champs-Elysées. Ah ! qu'ils eussent préféré prendre un taxi-auto et s'en aller faire un tour au Bois ! Mais leurs ressources, même réunies, ne leur permettaient point cette dépense.) Ne jugez pas l'action de votre cousin selon les principes de la morale que l'on vous a enseignée au catéchisme de persévérance. Reportez-vous à celle, toute différente, dont je vous ai donné une première teinture. La règle de vie ne saurait être la même pour les maîtres et pour les esclaves, et il ne vous échappe pas que M. le comte Hubert est un maître. Vous aussi. Les maîtres n'ont qu'un seul devoir, qui est d'accroître continuellement leurs moyens de domination et de puissance. On n'a encore rien inventé de mieux pour dominer que l'argent. Après avoir acquis cette perle grise, M. le comte Hubert valait-il plus ou moins qu'auparavant ? Il valait plus. Son action n'est donc condamnable qu'aux yeux du vulgaire, et vous ne pouvez pas juger comme le vulgaire. Haïssez davantage monsieur le comte, puisqu'il est

plus puissant aujourd'hui qu'hier, mais gardez-vous de le mépriser. Maintenant, je vous approuve de rire, car il faut avouer que monsieur le duc faisait une drôle de gueule, si j'ose m'exprimer ainsi ; et j'espère que vous n'avez pas pitié de votre oncle, la pitié étant un sentiment bas... Vous pouvez néanmoins donner deux sous à cette mendiante, cela ne vous ruinera pas et vous causera un grand plaisir d'orgueil.

« Le vol, reprit-il, n'a été sainement jugé que par les Spartiates. Comme ils avaient les idées les plus sages touchant l'éducation, ils exerçaient les jeunes garçons à voler. Celui qui réussissait à dérober des confitures sans se faire pincer recevait une récompense et était loué publiquement. Mais, dame ! c'est autrement chic d'étouffer une perle de cent cinquante louis.

On étouffe ce qu'on peut, on n'a pas toujours une perle sous la main. Le même soir, en se déshabillant, Gosseline constata que son porte-monnaie avait disparu de la poche gauche de son pantalon, où il le rangeait toujours (car il avait de l'ordre). Il n'eut pas ombre d'hésitation. Il passa dans la chambre de son élève, qui communiquait à la sienne, et il vit d'abord le porte-monnaie sur la table de nuit. C'était un porte-monnaie de cuir jaune, fort crasseux, et qui ne contenait que trois francs quatre-vingt-cinq centimes.

Maximilien dormait déjà, avec la satisfaction du devoir accompli. Gosseline n'eut pas le courage de le réveiller, mais il le regarda avec un peu d'ennui et de découragement. « En fera-t-on jamais quelque chose ? » se dit-il.

III

LES PASSIONS DE L'AMOUR

LORSQUE M. le duc de Coutras parlait de l'éducation des jeunes gens, c'était en des termes à croire qu'il professait sur ce chapitre des idées neuves, hardies, originales, peut-être même celles de M. Demolins. Mais l'avisé Gosseline ne tarda pas de s'apercevoir que le programme du noble duc était, au contraire, fort suranné, et se réduisait proprement à deux articles : c'est à savoir que les garçons doivent garder leur foi intacte et, le plus longtemps possible, leur innocence.

Sur le premier point, Gosseline s'accordait avec le duc : en tant que philosophe, il haïssait le christianisme, mais, socialement, il était enragé catholique. En revanche, il ne concevait point que l'on fît une si grande affaire de la bagatelle, et il ne trouvait point la pratique des Coutras conséquente à une telle rigueur de principes.

Monsieur le duc et madame la duchesse avaient chacun une liaison. L'on disait même que le plus clair des revenus de monsieur le duc passait dans un autre ménage, également noble, mais que cela était sans inconvénient, parce que les revenus d'un troisième ménage de qualité passaient aussi chez les Coutras par le canal de madame la duchesse, et que ce chassé-croisé compensateur rétablissait l'équilibre du budget.

Madame la marquise elle-même, veuve éplorée, était célèbre pour sa fidélité à un vieil ami, dans un monde où rien n'est moins rare que la fidélité — hors mariage.

Enfin, le jeune comte Hubert eut une première aventure qui creva les yeux, et l'on feignit de n'y voir goutte. Pendant une soirée de musique, il pénétra dans le petit salon qui servait de loge à la plus fameuse des cantatrices mondaines, plus fameuse encore à titre d'initiatrice depuis une trentaine d'années ; et comme l'étoile manqua scandaleusement son entrée, pas un des invités ne put ignorer la minute précise où M. le comte Hubert recevait le baptême du feu.

Quant à Maximilien, il stupéfiait tout bonnement Gosseline par son indifférence à l'égard d'une chose que le précepteur aurait cru qui occupe uniquement les mâles de cet âge. L'exemple même que venait de lui donner son cousin ne paraissait

point éveiller son émulation, ni sa jalousie, et il fut peut-être le seul de la compagnie qui n'eut pas besoin de fermer les yeux pour n'y rien voir.

Jamais il n'interrogeait son maître sur ces matières. « C'est sans doute qu'il me respecte », pensa Gosseline ; et, pour mettre l'enfant à son aise, il lui donna à entendre, par le moyen d'allusions graveleuses, mais bienveillantes, qu'il n'était point dupe de sa fausse ingénuité, ni même de son absolue pureté de mœurs. Enfin, il lui joua la scène qu'on retrouve dans toutes les bonnes comédies d'il y a cinquante ans, où le jeune premier accable de reproches la jeune première, qui s'est compromise sans savoir ce qu'elle faisait, et où la jeune première, qui n'entend rien à ces reproches, démontre son innocence par son ahurissement.

Maximilien administra une preuve de même sorte, et Gosseline dut avouer que son élève n'était pas un libertin hypocrite ni la moitié d'un innocent, mais bien un innocent dans l'acception de ce mot la plus entière.

Pour en avoir décidément le cœur net, il lui posa la question comme fait Laërte à Silvio dans la comédie de Musset, *A quoi rêvent les jeunes filles* : « Franchement, mon cher, êtes-vous vierge ? » Mais il usa d'un autre vocable, moins emphatique.

Maximilien ne répondit pas comme Silvio : « Vierge du cœur à l'âme et de la tête aux pieds. »

Il dit simplement qu'il « l'était encore », et il rougit beaucoup, non point certes de l'être, mais du mot qu'il sous-entendait.

Gosseline fit emploi d'une citation classique pour lui demander avec décence si tant de vertu ne commençait pas à lui peser. Il répondit : « Pas du tout. » Gosseline lui déclara néanmoins que cela ne pouvait pas durer, et que le duc avait là-dessus les plus sottes idées du monde, bien qu'on les pût à la rigueur appuyer par des raisons tirées de la biologie et de la hiérarchie des espèces.

— Vraiment ? dit Maximilien.

— Oui, dit Gosseline. Les animaux qui sont au plus bas degré de l'échelle ont une façon bien élémentaire de se reproduire, qui consiste à se rompre en plusieurs morceaux.

— Pour se multiplier, ils se divisent.

— Je n'aurais pas mieux dit. Bref, ils ne peuvent transmettre l'existence qu'en cessant eux-mêmes d'exister. Chez certains animaux, d'un rang déjà plus élevé, la production des jeunes coûte encore la vie à leurs parents, ou du moins à l'un des deux. Les araignées femelles ont l'habitude de dévorer dans l'instant même le mâle qui vient de leur rendre le service de les féconder. En thèse générale, les animaux occupent dans le *tchin* un rang d'autant plus élevé qu'ils peuvent davantage vivre pour eux-mêmes et que le soin de l'espèce

leur coûte moins de temps et de peine. Les êtres vraiment supérieurs ne songent que fort tard à laisser des héritiers ; quand ils en ont fait, ils continuent d'exister pour leur propre compte, et même d'en faire d'autres, pour leur agrément ; et quand ils perdent cette faculté, ils ne laissent pas d'exister encore le plus longtemps qu'ils peuvent, d'une façon qui n'est point inutile, ni déplaisante. Il se conçoit donc, dans une certaine mesure, que monsieur votre oncle et madame votre mère tiennent à retarder l'échéance de votre virilité. C'est une façon comme une autre de témoigner qu'ils vous croient un individu supérieur, que je me tue à vous dire que vous êtes. Mais ils n'ont raison qu'en apparence. Car il n'y a plus que des rapports extrêmement lointains entre la fonction de se reproduire et l'amour tel que le pratiquent les hommes, et je vous assure que vous pouvez le faire aussitôt qu'il vous plaira sans déchoir.

— Je ne demande pas mieux que de le faire, dit Maximilien en baissant les yeux.

— Blaise Pascal, reprit Gosseline, de qui vous avez certainement ouï parler...

— Par vous, dit Maximilien avec grâce et en faisant une petite inclination.

— Pascal a écrit, dans un opuscule dont l'authenticité fut contestée, mais je présume que cela vous est égal...

— Ah ! oui.

— Dans un opuscule intitulé *Discours sur les passions de l'amour :* « Qu'une vie est heureuse quand elle commence par l'amour et qu'elle finit par l'ambition ! » Ce n'est donc point Pascal lui-même (et il n'est pas suspect) qui vous déconseillerait de faire toutes vos diligences pour connaître la première de ces deux passions. Mais regardez un peu autour de vous comme l'on vit, et vous verrez que, pour vos pareils, il ne s'agit point de commencer par l'une ni de finir par l'autre, attendu que, dans votre monde, l'amour est le principal ou le seul instrument de l'ambition, et qu'il faut donc mener de front les deux. Je ne voudrais point risquer ici un œil par-dessus le mur de la vie privée, mais je n'ai pas besoin de regarder par-dessus, il ne m'empêche de rien voir puisque je suis du bon côté, *intra muros*. Eh bien, vous savez comme moi que votre digne oncle en est arrivé où il est par les femmes. Je me suis laissé dire de votre regretté père des choses qu'il suffira que je ne vous répète point pour que vous les deviniez. Pour prendre des exemples moins proches, vous avez encore plus entendu parler de M. de Courpière que de Pascal. Et vous voyez que monsieur le duc lui-même, qui est si chatouilleux, n'a pas trouvé mauvais que M^me^ de... donnât à votre cousin une première leçon, afin de lui poser la voie.

— Je vous arrête, dit Maximilien. Mon oncle vous dirait que moi et Hubert ne sommes pas dans les mêmes conditions, et qu'il doit arriver par les femmes parce qu'il est la branche aînée, mais qu'il importe peu que je n'arrive point par elles, ou autrement.

— C'est ce que nous verrons, dit Gosseline. S'ils prétendent vous faire entrer dans l'ordre de Malte, ils ne devaient point me confier votre éducation. Je saurai déjouer leurs plans.

— Merci, dit Maximilien.

— Si vous avez besoin d'encouragement, reprit Gosseline, songez que vous ferez, en sautant le pas, ce que vous pouvez faire de plus désagréable à votre famille.

— Malheureusement, elle n'en saura rien.

— Parbleu ! nous n'allons pas leur raconter nos petites histoires.

— Mais comment ferai-je pour sauter le pas ? dit Maximilien avec une naïveté charmante.

— Je suis là pour vous l'apprendre, dit Gosseline. Il paraît que, dans un certain monde, les jeunes gens étudient ce que vous aspirez à savoir sous le toit même de leurs parents. Ils s'adressent à une amie un peu mûre. Votre cousin vient de vous indiquer la voie. Vous pourriez, sans chercher midi à quatorze heures, requérir cette même M^me^ dé..., à qui vous ne sauriez manquer de plaire puisque

votre cousin Hubert lui a plu, et il est beaucoup moins bien que vous.

— Je ne veux pas de ses restes, dit fièrement Maximilien, sans spécifier si les restes dont il ne voulait pas étaient ceux de Mme de... ou ceux d'Hubert.

Gosseline l'entendit dans ce dernier sens et l'approuva.

— D'autant que les restes du comte Hubert sont, dit-il, ceux de beaucoup d'autres personnes... Votre fierté ne s'accommoderait pas non plus des femmes de chambre de madame la duchesse. Elles sont pourtant bien appétissantes, et elles n'ont, à mon gré, que le défaut d'être elles-mêmes un peu trop duchesses... Vous pourriez aller chercher l'amour là où l'on en fait le commerce (pardonnez-moi cette périphrase prudhommesque, mon cher Maximilien, mais j'aurais craint, si j'eusse hasardé le mot propre, de n'être pas compris de vous).

— Allons-y, dit Maximilien.

— Combien avez-vous dans votre gousset ? Plus tard, vous trouverez peut-être plus de ragoût dans les lieux de plaisir où le tarif est plus modeste ; mais, pour débuter, vous risqueriez d'y perdre vos illusions. D'ailleurs, c'est un fâcheux début de payer ce qu'avec votre figure on doit avoir au moins pour rien. Je vous engage donc à chercher ce que l'on appelle si justement une bonne fortune.

— Je le veux, dit Maximilien, mais où cela se rencontre-t-il ? Et vous-même, où allez-vous chercher les vôtres ? Car je pense que l'amour ne vous a jamais rien coûté ?

— Jamais rien, dit Gosseline. Les femmes sont curieuses et, dès qu'elles me voient de loin, elles désirent de me voir de près. Elle ont aussi du goût, quelquefois, et je ne doute pas que vous ne deviez à l'avantage de votre physique ce que j'ai dû moi-même si souvent à la singularité du mien.

— Mais où aller ? répéta le marquis.

— A Suburre. Suburre, c'est Montmartre, dont vous avez certainement ouï parler.

— Pas beaucoup plus que de Suburre, dit Maximilien. N'importe, allons-y. Vous me présenterez à vos anciennes maîtresses.

— Avec le plus grand plaisir, dit Gosseline.

— Ah ! monsieur, dit Maximilien tout attendri, savez-vous ce qui me ferait vraiment plaisir ? Je voudrais, oui, je voudrais être aimé de la femme qui vous aida naguère à perdre ce que vous me pressez de perdre moi-même.

— Voilà, dit Gosseline, une idée qui vient du cœur. J'en suis touché.

— J'espère, monsieur, que vous n'avez pas rompu toutes relations avec cette dame ?

— Non, mais elle a diablement monté en grade.

Elle joue, dans des revues, de petits rôles sans maillot. Elle est femme nue.

— Femme nue ! s'écria Maximilien avec ravissement.

— Au fait, dit Gosseline, la vue n'en coûte rien... rien de plus que deux coupons de promenoir. Et quand même vous devriez vous borner à la voir en scène dans son emploi, ce serait pour vous une première école. Car je pense que vous n'avez pas encore vu de femme entièrement nue ?

— Jamais, dit Maximilien.

IV

« QUO VADIS » OU LA FEMME NUE

La femme qui naguère avait eu les prémices de Gosseline était engagée au *Phare tournant*. Tout le monde connaît ce music-hall, situé à mi-hauteur de la rue Lepic, dont la tour, en carton-pierre, lutte de blancheur avec les minarets et les coupoles de la mosquée du vœu national, et dont la lanterne dispense une lumière intermittente aux apaches trop novices encore pour jouer du couteau sans y voir clair.

La pièce à grand spectacle où figurait nue cette ci-devant maîtresse de Gosseline était intitulée *Quo vadis?* On devine qu'elle était tirée du fameux roman où un auteur épique, mais malin, a su accommoder Renan au goût des âmes pieuses, Pétrone et Suétone à l'usage des jeunes filles, et, sans effaroucher les parents, amuser les enfants en leur

promettant, à chaque page, un peu de pornographie pour la page suivante.

L'adaptateur avait pris des libertés avec l'intrigue du livre, mais il avait eu grand soin d'en respecter le ménagement et le progrès ; ainsi, la scène du festin, qui se trouvait placée trop près du commencement, était certes suggestive, mais elle se contentait de suggérer, et ce n'est que tout à la fin, dans la scène du martyre, que l'on initiait les spectateurs à l'esthétique de Néron, en leur présentant un lot de jeunes personnes, censées vierges, mais très réellement nues.

Gosseline et Maximilien de Coutras, son élève, avaient donc du temps à perdre, et ils faisaient ce qu'on a coutume de faire dans un promenoir, c'est-à-dire qu'ils ne s'y promenaient point, sauf quand ils n'en pouvaient décidément plus d'être immobiles sur leurs jambes. Ils avaient profité d'un soir où tous les Coutras de la terre, et même le comte Hubert, dînaient en ville. Comme l'occasion était rare et qu'ils n'en avaient point de prochaine en perspective, ils n'avaient pas voulu manquer celle-ci ; mais elle tombait mal, car ils étaient désargentés. Maximilien avait dû demander vingt francs au maître d'hôtel, qui ne lui en avait prêté que dix. Et ils étaient venus en autobus, réservant le fiacre pour la course du retour.

D'ailleurs, l'autobus avait intéressé vivement

Maximilien, pour qui ce véhicule n'était pas moins une nouveauté que le music-hall et l'amour. Heureuse fraîcheur de l'adolescence! Il n'eut, ce soir, aucune désillusion : c'est proprement un miracle. A vrai dire, il s'occupa d'abord assez peu du spectacle. Il eût même préféré ne regarder la scène qu'à l'instant juste où des figurantes sans aucun voile y apparaîtraient; et il demanda plusieurs fois à Gosseline : « Monsieur, est-ce bientôt qu'on va voir les femmes toutes nues ? » (Il s'exprimait encore ainsi, bien que son maître lui eût enseigné une façon plus familière de dire la même chose.) Mais Gosseline lui ayant assuré que ce n'était que vers minuit moins dix qu'on se rincerait l'œil, il se tint tranquille et se mit à observer le public.

La vue des femmes habillées, en attendant les femmes nues, lui faisait une impression bien différente de ce qu'il avait présagé.

Il pensait qu'elles lui dussent inspirer de la répugnance, et surtout de l'effroi. Avant d'entrer, il était déjà en défense contre elles. Il se disait : « Par exemple, si une s'avise seulement de me toucher!... » Et il craignait de faire scandale en jetant des cris involontaires, ou de se déshonorer en prenant la fuite; comme les gens qui doivent, le lendemain, se battre en duel craignent d'avoir un évanouissement sur le terrain. — Il ne songeait plus à fuir ni à se trouver mal : ces dames ne lui plai-

saient pas autrement, mais elles ne l'effrayaient plus du tout.

Et elles ne l'effrayaient point, pour la raison qu'elles ne lui paraissaient point fort dissemblables des autres femmes auxquelles il était familiarisé : celles du monde. Elles ne portaient pas de robes plus collantes, ni de chapeaux sensiblement plus ridicules. Elles n'ignoraient pas beaucoup plus la civilité puérile et honnête, et leurs voix n'étaient guère plus désagréables que celles du faubourg Saint-Germain.

Elles ne lui inspiraient pas de répugnance, mais elles ne lui inspiraient pas davantage de désirs. Cependant, il se tâta, et, « pour voir », il se demanda si, en cas que cela lui dît quelque chose, il serait très embarrassé de solliciter leurs faveurs; et il sentit qu'il le saurait fort bien faire, avec politesse, mais sans le moindre embarras.

Il n'avait sur lui que cinq francs... « Peut-être, se dit-il, en trouverait-on une assez bête pour se laisser escroquer sa marchandise. » Et déjà il y rêvait, car l'esprit vient vite aux jeunes hommes. Mais ils ne sont pas moins portés à la chimère, et Maximilien rêvait aussi de choses impossibles : aurait-il besoin d'escroquer ? On pouvait l'aimer pour lui-même. Il était si joli garçon ! Il le savait, et il manquait de modestie.

Cependant il enviait un cuirassier magnifique,

autour de qui toutes ces créatures rôdaient. Ce soldat n'était sans doute qu'un rustre, mais il avait des traits assez réguliers, qui, sous le casque, paraissaient nobles. Il usurpait un profil de médaille, une beauté antique. Il semblait doux, hardi et fort, et sa carrure était virile ; mais il avait un si grand air de jeunesse, des lèvres si dépourvues de moustaches et, sur les épaules, une crinière si bien fournie, qu'il faisait songer plutôt à une guerrière qu'à un guerrier. C'était Pallas ou Bradamante. Il s'appuyait sur la poignée de son sabre et, par-dessus toutes les têtes, il regardait avec une attention soutenue, avec une candeur tranquille, ce qui continuait de se dérouler là-bas, de l'autre côté de la rampe.

Maximilien ne s'étonnait pas de voir toutes les femmes tourner autour d'un si beau militaire ; mais il observa bientôt qu'elles ne l'approchaient point pour l'admirer, ni même pour le plaisir de le frôler. Elles arrachaient en passant un des longs crins noirs de sa crinière, un fil rouge de ses épaulettes; car ce sont des talismans qui portent bonheur aux femmes, et quand elles ont réussi à se les procurer par surprise, elles font ensuite une bonne soirée.

Le cuirassier, flatté d'abord et complaisant, s'inquiéta, quand il jugea que sa belle crinière de fantaisie allait devenir aussi maigre qu'une crinière d'ordonnance, et que le mauvais état de ses épau-

lettes lui vaudrait huit jours de boîte lors de la prochaine revue. Il pria courtoisement ces dames de le laisser tranquille ; puis il leur en intima l'ordre ; et, comme elles n'y obtempéraient point, il l'appuya d'un mot qui prouve bien qu'après trente-sept ans de paix, notre cavalerie pesamment armée ferait encore bonne figure sur les champs de bataille.

« Mais, on nous regarde aussi ! » remarqua Maximilien, un moment diverti par cet incident. Seulement, il dut reconnaître que c'était Gosseline qui attirait les regards sur le couple. C'est à Gosseline que, de temps en temps, une femme demandait : « Qu'est-ce que tu paies ? — Rien », répondait naturellement Gosseline. Ce refus ne paraissait point surprendre les femmes, mais les amuser, parfois les scandaliser un peu, ou les fâcher. Une d'elles, ainsi repoussée par Gosseline, toisa Maximilien d'un air narquois. « Ah ! oui... » dit-elle, simplement. Maximilien rougit jusqu'aux oreilles, et aussitôt, pour n'avoir l'air de rien, dit à Gosseline :

— C'est moi qui boirais bien une goutte, monsieur. Je ne tiens plus debout et je crève de soif.

— Il ne faut nous asseoir sous aucun prétexte, dit Gosseline; tant qu'on marche, on peut se dépêtrer de ces g.....-là; dès qu'on s'attable, elles s'invitent et on est à leur merci.

Maximilien ne répondit pas et se mit à bouder : il n'avait que seize ans. Il affecta de ne plus regarder que la pointe de ses bottines, et ne prit point garde à un grand mouvement de curiosité qui se produisait dans la foule. Gosseline dut lui toucher l'épaule et lui dire :

— Les voilà.

— Quoi ? dit-il.

— Les femmes nues.

Maximilien leva les yeux et vit, au beau milieu du plateau qu'illuminait une projection d'apothéose, une demi-douzaine de femmes serrées les unes contre les autres et effectivement nues, mais si maquillées qu'elles ne lui parurent point nues le moins du monde. Il n'eut le sentiment de leur nudité qu'en regardant plus particulièrement leurs gorges, qui semblaient plus honteuses que le reste, et surtout plus incommodées d'être à l'air en liberté. Presque aussitôt le rideau tomba, mais il y eut plusieurs rappels, et le jeune marquis put répéter son expérience jusques à quatre fois.

— Mon ancienne femme, dit Gosseline, était la toute petite qui se tenait en avant. Je crois qu'elle m'a reconnu et qu'elle m'a fait signe.

— Ah ! dit Maximilien avec indifférence.

— Filons, dit Gosseline.

Mais Maximilien voulut rester pour le bal, et ils recommencèrent à circuler.

— Maintenant, dit Gosseline, vous pourrez raconter à vos petits camarades que vous avez vu des femmes nues. Je ne vous demande pas encore ce que vous en pensez : il faut que la nuit passe là-dessus. Je ne vous demanderai pas davantage ce qu'il vous semble de ces exhibitions. Moi, je vous avoue que je les réprouve. Vous entendrez dire sur le nu beaucoup de banalités et de niaiseries. On prétend qu'il est moins impudique et moins immoral que le déshabillé, qu'il n'excite pas le désir, et qu'il ne fait que donner lieu à des jugements esthétiques. Entre nous, je trouve cela idiot. L'admiration de la beauté et l'impulsion de l'amour sont inséparables. Certains botanistes affirment que les fleurs ne sont belles et odorantes qu'afin de séduire les insectes, dont l'entremise leur est indispensable pour s'aimer entre elles (pauvres fleurs!) Les anciens Grecs ne vivaient pas aussi constamment nus qu'on veut bien le dire; mais enfin ils ne s'en privaient pas, et ils n'étaient pas tous sculpteurs, du moins ils faisaient souvent reposer le modèle. Ils se moquaient des Asiates, qui avaient de la pudeur et qui, faute de pratiquer la gymnastique, étaient mal bâtis. Cela vous enseigne le cas qu'il faut faire de la pudeur. Pourtant, ne médisons pas trop de cette vertu. Quand par hasard elle se rencontre chez des personnes bien faites, elle est une coquetterie, et la plus habile des coquetteries. Chez les autres, elle

est une preuve de tact. Je souhaiterais ce tact à nos contemporaines, et voilà justement pourquoi je réprouve les exhibitions de femmes nues.

— Tant pis, dit Maximilien, je suis trop fatigué et j'ai trop grand'soif. Je m'asseois.

— Gardez-vous... dit Gosseline.

Mais déjà le marquis de Coutras s'était laissé tomber sur une chaise.

— Nous ne prendrons, dit-il, qu'un bock chacun. Ils sont à quarante centimes. Cela fait un franc avec le pourboire. Si on nous tape de deux autres consommations, nous aurons encore de quoi les payer, et, à la rigueur, nous reprendrons l'autobus pour rentrer.

Comme il achevait ce calcul, deux femmes survinrent, et c'était assurément le mystérieux génie de l'Espèce qui les conduisait à leur insu vers ces deux amants de hasard, pour qui elles semblaient respectivement fabriquées tout exprès. L'une, qui était noire comme une taupe, laide et drôle, avec une taille de guêpe, une tignasse ébouriffée en largeur, des yeux prodigieusement étroits et longs, jeta son dévolu sur Gosseline ; et l'autre, qui jeta son dévolu sur Maximilien, était la plus empanachée du bal, vêtue et coiffée comme une merveilleuse ; elle rappela au jeune marquis une de ses cousines, hautaine et stupide, connue pour des aven-

tures de la dernière vulgarité, et qui disait d'elle-même : « Je n'ai jamais été aimée que par des héros. ».

Ces deux personnes commandèrent des orangeades glacées. Gosseline en frémit. Maximilien, moins averti, ne sut le prix exorbitant des orangeades (vingt sous !) qu'après qu'il eut louché vers la soucoupe de sa voisine. Il éprouva soudain, à l'égard de cette femme qui achevait sa ruine, un sentiment composé et qui lui parut bizarre : c'était comme un besoin cruel de l'embrasser voluptueusement en lui faisant mal, et de lui jouer un sale tour. Il ignorait encore que ce mélange est ce que l'on appelle communément amour ou désir. Ce brusque éveil transfigura sa physionomie encore enfantine. La dame en fut toute saisie, et elle eut une impatience, bien rare dans sa profession. Elle laissa au fond de son verre plus de la moitié de la coûteuse boisson, et se leva, en disant :

— Vous venez avec nous ?

— Tu parles ! dit Maximilien.

Les femmes s'éloignèrent d'un ou deux pas. Il jeta sur la table son gros écu.

— Vous êtes fou ! lui dit à voix basse Gosseline tandis que le garçon faisait la monnaie. C'est une filouterie, dans le genre de cette filouterie d'aliments qu'on appelle grivèlerie. Mais, la loi ne

punissant point la grivèlerie d'amour, il arrive que les personnes lésées se fassent justice à elles-mêmes, et vous ne savez pas quelle tournée nous risquons.

— Laissez donc, dit Maximilien en souriant comme la Joconde. Laissez. J'ai mon idée.

V

L'ENTOLAGE

Les deux femmes logeaient ensemble. Elles avaient un appartement composé de deux pièces, tout en haut d'une maison ouvrière, tout au fond d'un boyau assez puant, dénommé le passage d'Arcadie. Maximilien, qui n'avait point vu de différence spécifique entre ces dames et celles de la meilleure société, en vit une grande entre leur habitation et les hôtels du faubourg Saint-Germain. Il fut dépaysé. Il devint timide. Il mourait d'envie de dire à Gosseline : « Monsieur, ne vous en allez pas, ou bien ne fermez pas la porte. » Mais il sentit qu'un Coutras doit avoir de la tenue.

Sa compagne lui paraissait beaucoup moins éclatante que naguère aux feux du *Phare tournant*. Il n'admirait plus sa robe Directoire, ni même son chapeau. Ce chapeau était pourtant à la dernière

mode. Il affectait la forme d'une marmite à l'envers ; et des volailles, des légumes, qui eussent été à leur place dans l'intérieur de ce pot-au-feu, s'entassaient pêle-mêle dessus, comme des naufragés qui se cramponnent à la quille de leur bateau chaviré. La personne s'empressa de quitter un couvre-chef si encombrant, et comme il n'y avait point, dans toute la chambre, d'espace où le poser, elle le suspendit à un clou, au-dessus du lit de cuivre, qui parut dès lors surmonté d'un ciel.

— Mets-y des rideaux, dit Maximilien, railleur par contenance.

Il ajouta :

— Au fait, comment t'appelles-tu ?

— Irma, dit-elle.

Ce prénom le consterna. « J'aimerais encore mieux, pensa-t-il, M^me^ de... (la cantatrice mondaine), qui a rendu le même service à Hubert. J'aimerais mieux M^me^ de..., quoiqu'elle ait trente ans de plus. » Il envia son cousin Hubert furieusement. Il regarda peu amicalement sa future maîtresse. Puis il regarda encore tout autour de lui : car il ne savait pas voir du premier coup. Les murs étaient ornés de crépons japonais. Il y avait même des esquisses de rapins indépendants. Enfin, c'était le genre artiste ; mais Maximilien de Coutras n'était pas artiste. Cette chambre lui parut sinistre, inquiétante. Il ne lisait jamais de livres, mais cha-

que matin il parcourait les faits divers des journaux ; et il avait la tête farcie d'histoires d'entôlage, dont il ne rêvait pas le décor autrement.

Cette idée, qui aurait dû l'effrayer davantage, parut, au contraire, lui rendre sa belle humeur. Il sourit de nouveau comme la Joconde. Son visage enfantin changeait à tout moment d'expression, comme un ciel de printemps qui s'éclaire, pâlit, se couvre, pleure au soleil et rit à travers les nuages.

Cependant, Irma, bonne fille, consciencieuse, et qui peut-être le trouvait à son gré, lui faisait des amitiés préliminaires et même quelques agaceries. Et elle lui tenait des propos qu'il ne comprenait pas toujours bien ; car il ignorait le sens particulier que prennent certains mots, d'ailleurs usuels, dans l'argot de cette profession. Ainsi, quand elle lui demanda s'il serait « bien mignon » (au futur), il lui repartit naïvement :

— Est-ce que vous ne trouvez pas que je le suis ?

— Oui, dit-elle.

Mais elle ne paraissait qu'à demi satisfaite de cette réponse.

Pour la convaincre qu'il était effectivement mignon, il outra ce que ses manières avaient déjà de puéril, et il se mit à fureter partout, à jouer avec tout ce qui traînait, avec la pauvre bijouterie qu'elle

avait sur elle. Il roula sous ses doigts, comme les grains d'un chapelet, les fausses perles baroques d'une chaîne de cou. Il parut singulièrement admirer un petit sac d'acier bruni qu'elle venait de poser sur la cheminée, à côté d'une soucoupe chinoise. Irma, pour lui faire plaisir, eut la bonté d'ouvrir le sac. Elle en tira un mouchoir, une boîte à poudre et une bourse en argent.

— Montre, dit Maximilien, comme tu es riche.

Elle ouvrit la bourse et lui fit voir trois louis d'or, qu'elle jeta dans la soucoupe.

— Trois et deux font cinq, dit-elle avec intention.

— Evidemment, répondit Maximilien.

Elle lui fit alors observer qu'elle n'avait pas de femme de chambre, et elle le pria de dégrafer sa robe. Cette prière, bien naturelle, troubla les idées de Maximilien. Les intelligences neuves font des généralisations hâtives et des classifications arbitraires. Il imaginait que le genre féminin se divise rigoureusement en deux grandes catégories : les femmes qui sont nues et celles qui ne le sont point. Il venait de voir les premières, sur scène, et Irma lui avait semblé jusqu'à présent faire partie de l'autre classe. Il lui parut qu'elle changeait d'emploi, cela le déroutait. Mais il fit réflexion que cette rigueur de raisonnement était absurde, que sans doute il verrait ce soir bien d'autres choses qui le

surprendraient, qu'il ne devait s'étonner de rien et qu'il était là pour s'instruire.

Il sentit, de lui-même, que rien n'est choquant comme certaines disparates de tenue dans le tête-à-tête, et qu'il y a indécence à être vêtu quand on l'est seul...

Irma lui fit compliment de son teint.

— Comme tu es blanc ! lui dit-elle. Est-ce que tu es noble ?

— Tu peux dire que tu as l'œil, répliqua-t-il, flatté. Je suis marquis.

— Sainte Vierge ! dit-elle.

« Au fait, pensa-t-il, dois-je lui avouer que j'ai de l'inexpérience ? Si elle doit s'en apercevoir, j'aime autant la prévenir. » Mais il ne le fit point, faute de savoir tourner cela.

Il était repris de peur. Il était angoissé. Il n'avait plus, à la lettre, conscience... Quand il la recouvra, il ne se dit point, comme tant d'autres : « Hélas ! n'est-ce que cela ? » Il se dit : « N'est-ce pas plus difficile ? » Et il redevint brave, lucide, en train de vivre, comme après un duel où l'honneur a été satisfait sans accident.

Et il sentit que le moment était venu de mettre à exécution cette fameuse idée, dont il avait parlé à Gosseline vaguement. Car la bonne Irma venait de lui demander derechef s'il serait bien mignon, et, par l'effet d'une révélation aussi miraculeuse

que soudaine, il comprenait maintenant ce langage, comme Siegfried comprend celui des oiseaux.

— Oui, oui, répondit-il distraitement.

Il ajouta :

— J'en grillerais bien une.

Irma, qui était serviable, ne souffrit point qu'il se dérangeât.

— Où est ton porte-cigarettes ? demanda-t-elle.

— Dans la poche intérieure de mon smoking.

(Maximilien n'avait pas encore d'habit.) Le smoking était accroché, ainsi que le gilet, à une patère plantée dans le panneau même de la porte par où communiquaient les deux chambres. (Ces particularités ne sont pas notées ici sans raison.)

Irma n'admira pas moins la jolie boîte d'argent que Maximilien n'avait admiré le sac d'acier bruni. Elle l'ouvrit. « Tu permets ? » dit-elle. Et elle voulut allumer elle-même les deux cigarettes. C'était des Muratti à bouts dorés.

Ils fumèrent en silence. Irma s'était assise dans un fauteuil de rotin. Maximilien, tout de son long étendu, laissait pendre nonchalamment son bras ; il ne portait que de loin en loin sa cigarette dorée à ses lèvres ; et il semblait peu à peu envahi par un perfide sommeil. Enfin il y succomba. « Pauvre gosse », murmura-t-elle, attendrie sans savoir au juste pourquoi. Elle ne se doutait pas que les yeux de Maximilien n'étaient pas fermés tout à fait, et

qu'il l'observait, à travers ses longs cils hypocrites.

Mais comme les Muratti continuent de brûler même quand on ne les fume point, et que la main pendante de Maximilien atteignait presque le tapis, et qu'Irma était fort soigneuse de ses meubles, sans bruit, à pas nus, elle s'approcha, retira la cigarette d'entre les doigts imprudents qu'elle ne put se tenir de baiser, puis se rassit dans son fauteuil de rotin en le faisant craquer le moins possible ; et elle acheva sa propre cigarette ; puis elle eut envie d'en fumer une seconde ; et comme elle se fût fait conscience de réveiller son jeune amant pour si peu, elle fut elle-même en chercher une où elle savait en trouver. Elle tâta le smoking, reconnut la poche, y glissa la main...

Cependant, il se passait dans la chambre voisine une scène bien touchante. Gosseline, qui avait lu des romans russes, était fort scrupuleux avec les personnes réduites à faire commerce de leurs charmes. Il n'allait pas jusqu'à se mettre à genoux devant elles, mais il ne leur eût pas fait tort d'un sou. Il avait d'abord demandé à son amie :

— Comment t'appelles-tu ?

Elle avait répondu :

— Lucienne, pour le moment.

Et ensuite, il avait trouvé si peu à lui dire, il avait marqué si peu d'empressement, qu'à son tour elle lui avait demandé :

— Mon chéri, qu'est-ce que tu as ?

Et il lui avait répondu que, précisément, il n'avait rien.

Au lieu de le mettre à la porte, comme il prévoyait, elle s'était écriée :

— Quel bonheur ! Tu me plais : et jamais de la vie je n'aurais osé te prier de ne pas me faire de cadeau.

Ils se prirent les mains, étonnés, émus ; et, comme disent les faiseurs de romances, ils sentirent passer l'amour. L'amour passe, comme l'esprit souffle, où il veut.

— Mais quel boucan font-ils donc à côté ? dit soudain Gosseline.

Il percevait distinctement la voix de Maximilien qui appelait « Monsieur ! monsieur ! »

Bien qu'il ne se souciât guère d'être diverti, esclave de son devoir, il courut à la porte, qu'il enfonça. Irma, qui était toujours derrière, reçut en plein front la patère du porte-manteau. Sa main droite était encore engagée dans la poche intérieure du smoking de Maximilien, qu'elle tenait de la main gauche. Maximilien, dressé sur le lit, tendait vers elle un bras accusateur, et il disait :

— Je me suis endormi. Elle s'est levée. Elle voulait me faire mon porte-cigarette en argent, et elle m'a déjà chipé les trois louis que j'avais dans

mon gousset. Elle les a mis là, sur la cheminée, dans la soucoupe.

— Les trois louis que vous aviez ? dit Gosseline, stupéfait.

— Naturellement, dit Maximilien.

Et il répéta :

— Dans la soucoupe.

Gosseline dut constater qu'il y avait, en effet, trois louis dans la soucoupe.

Une discussion s'ensuivit, assez confuse, où les deux femmes ne pouvaient avoir l'avantage, parce qu'elles craignaient avant tout le bruit ; et Maximilien, quand Irma le pria de vouloir bien ne pas crier comme un putois, répondit qu'il crierait comme un putois tant qu'elle ne lui aurait pas restitué ses trois louis. Il proposa même d'en référer au commissaire de police. Ces dames n'avaient garde.

Comme il y a un Dieu, à peine hors de cette maison, Maximilien et Gosseline rencontrèrent un fiacre automobile. Maximilien héla le chauffeur. Gosseline se laissa pousser dans le landaulet. Il était encore ahuri. Lorsqu'il recouvra enfin la parole, ce fut pour témoigner à son élève le plus vif mécontentement.

— Je suis, dit-il, très froissé. Vous n'avez donc pas confiance en moi ? Pourquoi m'avez-vous caché que vous aviez trois louis ?

— Etes-vous bête ! dit en riant Maximilien, qui devenait familier. Vous n'avez pas compris ? Je n'ai jamais eu un centime !

— Oh ! dit Gosseline.

Il regarda le jeune marquis avec une admiration mêlée d'un peu d'effroi.

« Décidément, pensa-t-il, c'est quelqu'un. »

VI

L'ŒIL

PAR excès de précaution, Maximilien fit arrêter le taxi à plus de cent mètres de l'hôtel. Gosseline avait une clef de la porte de service. Ils rentrèrent sans éveiller le concierge. Et ils se déchaussèrent pour monter le petit escalier qui conduisait à leur appartement.

Maximilien hésita sur le seuil. Gosseline fit de la lumière, et vit que son jeune élève était affreusement pâle.

— Ah ! dit-il, vous avez une fichue mine. Ça ne vous réussit pas.

Les deux chambres se commandaient. Celle de Maximilien était la première, et elle était nue, presque pauvre, austère. La fenêtre était mansardée. Au pied du lit de cuivre se trouvait une ancienne chaise de salle à manger, à dossier gothique, à

siège de velours vert, avec un effilé. Sur la cheminée, il y avait une paire d'éperons, un litre de lotion à la violette pour les cheveux et une Vierge de biscuit, dont la ceinture était coloriée en bleu. Au mur, une image de première communion, sous verre, faisait pendant à une photographie du précédent duc de Coutras, en zouave pontifical.

Après un instant de silence, Gosseline dit :

— Je vais me coucher, je vous engage à en faire autant.

Il passa chez lui. Sa chambre était pareille à celle de Maximilien, sauf la Vierge et l'image de première communion ; mais il avait aussi une photographie du zouave.

Maximilien retira une partie de ses vêtements, qu'il plia avec le plus grand soin, puis s'agenouilla devant son lit et fit sa prière. Gosseline ne fit pas la sienne. Il se glissa entre les toiles et prit un volume de Montaigne, dont il lisait volontiers quelques pages avant de s'endormir, quoi qu'il eût fait précédemment. Maximilien, qui venait lui-même de se coucher, l'appela :

— Monsieur, êtes-vous déjà au lit? Vous ne m'avez pas dit bonsoir.

Gosseline, d'une complaisance incroyable, se releva et vint serrer la main de son élève.

— Monsieur, je vous souhaite une bonne nuit, dit Maximilien poliment.

Il soupira, et se tourna vers le mur. Gosseline souffla la bougie.

— Monsieur, dit le marquis avec un peu d'émotion, je vous serais reconnaissant de ne pas fermer la porte.

— Bon, bon, dit Gosseline.

Il se recoucha, reprit son livre, et sentit qu'il s'endormirait avant la fin de la première phrase, qui était charmante, mais d'une ampleur un peu incertaine et d'une syntaxe capricieuse. Il ne résista pas au sommeil.

Soudain, il entendit crier : « Monsieur! monsieur ! » comme chez Lucienne, quand Maximilien l'avait appelé de la chambre d'Irma. Il pensa rêver, et ne répondit qu'à un deuxième appel.

— Hein ? dit-il, qu'est-ce que c'est ?

— Monsieur, dit Maximilien d'une voix mal assurée, mais avec une parfaite correction grammaticale et une politesse toujours irréprochable, je suis fâché de vous déranger, mais je ne me sens pas bien. Pourriez-vous rallumer un instant et venir?

Gosseline se releva de bonne grâce. Quand le visage de Maximilien lui apparut, effaré, à la lueur de la bougie, il se mit à rire et dit :

— Je vois ce que c'est. Vous vous êtes amusé, ce soir, à jouer une scène de mélodrame, et maintenant vous avez le cauchemar, c'est bien fait.

— Je n'ai pas peur, dit Maximilien en claquant des dents, mais j'éprouve un malaise indéfinissable dès que la lumière est soufflée, et il me semble qu'on me regarde dans les ténèbres.

— Oui, dit Gosseline, c'est l'œil.

— Celui de Dieu ? murmura Maximilien, plutôt avec la timidité aimable de son âge qu'avec un effroi véritablement religieux.

— Il serait téméraire de l'affirmer, répondit Gosseline, mais c'est le même œil qui était dans la tombe et qui regardait Caïn. J'entends que vous avez des remords, et vous ne l'avez pas volé. Mon cher Maximilien, j'aimerais mieux dormir, et je réservais ce petit sermon pour demain matin. J'ai d'ailleurs un faible pour vous, et je suis disposé à considérer vos pires tours comme des mièvreries ou des espièglerie, — si vous préférez ce terme tudesque, lequel signifie la même chose; — je ne laisserai jamais échapper aucune occasion de vous apprendre le vrai français... Où en étais-je ?

— Monsieur, à me gronder.

— Ah! oui. En fait de tours, je n'ai pas encore digéré celui que vous avez joué à cette pauvre...

— Irma.

— Bien. Il ne m'aurait pas empêché de dormir, mais je ne l'ai pas digéré. Je voudrais croire que vous avez agi sans discernement. Vous ne saviez pas encore hier matin, vous savez maintenant ce que

la pauvre fille a été obligée de faire pour gagner ces trois louis : ce n'est pas toujours drôle, et il vous auraient dû être sacrés. Prenez une bonne résolution, et je vous promets que le sommeil ne vous fuira plus.

— Je ne vous comprends pas, dit Maximilien avec l'étonnement le plus sincère. Je ne puis regretter d'avoir fait ce qui était indispensable pour nous tirer tous les deux d'un mauvais pas. Au surplus, je n'y songe guère, j'ai l'âme tourmentée d'un beaucoup plus grave souci. Monsieur, vous ne vous trompez point, j'ai des remords. Ah ! si vous saviez ce que j'ai senti quand je suis rentré dans cette chambre ! J'ai vu d'abord mon image de première communion et ma Vierge de Lourdes, et j'ai baissé les yeux : je n'étais plus digne de les regarder. L'étais-je encore de me coucher dans ce petit lit où j'ai dormi tant de sommeils innocents ? Je crois que j'aurais rebroussé chemin, j'aurais fui, si vous n'eussiez été auprès de moi et s'il n'était deux heures du matin. Hélas ! monsieur, j'ai perdu ma pureté.

— Si c'est là ce qui vous chiffonne, dit Gosseline, je ne suis pas inquiet. Vous aurez un peu de peine à vous endormir, mais vous en aurez encore plus à vous réveiller.

— Monsieur, dit Maximilien avec des larmes, ne me quittez pas, et surtout n'éteignez pas la bougie...

J'y pense, ne suis-je pas en état de péché mortel?

— Evidemment, dit Gosseline.

— Alors, si je mourais subitement...

— Vous n'êtes pas gai.

— Et vous, monsieur, vous êtes un esprit fort, il vous est facile de me railler. Mais dans votre intérêt même, et si vous avez sommeil, vous feriez mieux de me calmer par de bonnes raisons.

— Zut ! dit Gosseline, furieux.

— Monsieur, je vous en supplie!

Gosseline s'attendrit. Il s'installa, jambes nues, sur l'ancienne chaise de salle à manger à dossier gothique.

— Mon enfant, dit-il, je vous jure que vous n'avez offensé personne en cédant, comme parlaient nos pères, au vœu de la Nature... Encore une fois, je réserve le cas des trois louis...

— Avouez, dit Maximilien, que pour un débutant ce n'est pas mal.

— Fichtre !... Il n'y a point, parmi les hommes, unanimité d'appréciation sur le sujet de cette pureté que vous regrettez d'avoir perdue. Les uns la tiennent pour respectable et les autres pour ridicule. Le terme même dont je me servais l'autre jour lorsque je vous ai demandé si vous la possédiez encore, ce terme est prononcé avec onction quand on le met au féminin et qu'on l'attribue à Jeanne

d'Arc : il l'est avec dérision quand on l'applique à un jeune homme qui tarde trop de subir l'épreuve où vous avez ce soir triomphé. J'avoue que la religion chrétienne qualifie cet acte de péché ; mais, disons-le bien, elle est, entre toutes les religions, à peu près seule de son avis. Jusqu'à Notre-Seigneur, on tenait plutôt l'action d'aimer pour méritoire, et même aux yeux de Dieu — dont les desseins sont, je le veux, impénétrables, mais il faudrait dire absurdes s'il eût condamné, tout en l'instituant, une formalité à ce point nécessaire et, disons-le encore, agréable.

— Oh ! oui, dit Maximilien.

— Rien ne prouve, au surplus, que la religion chrétienne ait été bien inspirée en condamnant l'œuvre de chair ; elle a donné à ce geste une importance qui étonnerait bien nos plus vieux ancêtres s'ils revenaient, et elle n'a que raffiné le plaisir en y ajoutant la saveur du fruit défendu. Vous êtes neuf et simple, mon cher Maximilien : à votre âge, tous les fruits semblent également bons. J'aime donc mieux pour vous l'antique sagesse qui permettait de faire l'amour sans scrupule, et de l'avoir fait sans remords. Arrêtez-vous à ces idées saines et remettez les choses au point. Ce n'est pas un événement d'aimer, et il n'y a pas, comme on dit, de quoi fouetter un chien.

— Ah ! monsieur, dit le jeune marquis trans-

porté, monsieur, que vous parlez bien, et que vous savez persuader ! Ainsi, je n'ai pas de raison de m'en tenir à ce premier essai ? Tant mieux ; car, selon votre expression, la chose est bien agréable.

Gosseline s'empressa de souffler la bougie, et Maximilien s'écria aussitôt :

— Mon Dieu ! Et ma pauvre maman... qui me croit encore pareil à un petit, à un tout petit enfant !... Oserai-je me représenter devant elle, et ce que j'ai fait ne se lira-t-il pas dans mes yeux?

— Assurément, dit Gosseline, et dans les miens, si vous nous faites passer une nuit blanche... Ce n'est pas moi qui vous blâmerai jamais d'honorer madame votre mère ; mais puisqu'elle est ordinairement le moindre de vos soucis, ne la mêlez point, par exception, à des affaires qui ne la regardent pas.

— En effet, dit Maximilien.

Le sang-froid lui était revenu, parce que Gosseline avait encore rallumé la bougie. Il considéra, non sans fierté, le restant de ses trois louis, qu'il avait posé près du bougeoir ; et subitement il s'endormit. Gosseline hasarda enfin de se retirer, sur la pointe du pied, et regagna son lit en soupirant d'aise.

Mais c'est lui maintenant qui ne pouvait pas s'endormir. Il songeait : « Pauvre gosse ! Les pra-

tiques religieuses l'ont abêti. » Mais il l'en aimait davantage, parce que l'on n'aime vraiment que si on méprise un peu. Il avait envie de rire, et peut-être de pleurer. Il ne comprenait guère qu'un garçon pût être ainsi bourrelé pour avoir pris son premier grade, et il se rappelait que lui-même, en pareille conjoncture, n'avait point essuyé de tels orages ; mais il regrettait de ne les avoir point subis, et de n'avoir pas tremblé de fièvre comme Maximilien, et de n'avoir pas dit : « Jamais je n'oserai reparaître devant ma mère ! » Il avait reparu devant M^me^ Gosseline mère sans même y penser. Il se rappelait son adolescence, moins délicate que celle de Maximilien. Mais il n'avait pas de jalousie. Il était envahi de bonté en même temps que de sommeil.

Le jour commençait à poindre; et, parce que les rideaux de cretonne étaient doublés d'andrinople, une grande clarté rouge se répandait au travers, par la chambre : l'aurore avait des doigts de pourpre. Et, dans cette gloire matinale, Gosseline endormi faisait le plus beau rêve du monde, qui était comme « une image peinte, une histoire d'amour », bien plaisante, ensemble naïve et « d'un merveilleux artifice ».

Maximilien ne rêvait pas. Il s'était même réveillé. Comme la clarté était venue, il n'avait plus peur et il n'appelait point son maître. Mais, livré à lui-

même, il recommençait de croire que l'amour est un péché. Cette idée le conduisit à celle de la pénitence. Il résolut de s'en imposer une, et il se demanda celle qui lui pourrait être la plus pénible. Il eut la bonne foi de répondre :

— Rien ne saurait m'être si désagréable que de sacrifier une part de ce qu'il me reste sur mes soixante francs.

Non qu'il fût avare : mais ces trois louis étaient son trophée. Il n'y tenait point pour leur valeur intrinsèque, mais comme un soldat tient à sa médaille.

Dès qu'il entendit remuer les domestiques, il se leva et se vêtit. Il prit quinze francs, et les alla porter au maître d'hôtel qui lui en avait prêté dix. Non seulement le maître d'hôtel refusa la gratification de cinq francs, mais il fit les plus grandes difficultés pour accepter son dû.

— Je vous ai, disait-il, prêté cette petite somme de bon cœur.

C'était une façon exquise de faire entendre qu'il avait bien pensé ne la revoir jamais. Maximilien sut insister avec tant de grâce que l'excellent homme consentit enfin à être remboursé.

Jamais ce modèle des serviteurs n'aurait eu l'indiscrétion de raconter à qui que ce fût qu'il avait prêté dix francs à Maximilien, mais il crut devoir publier que Maximilien les lui avait rendus. Il

confia ce beau trait au valet de pied, qui le dit au chef. Le chef en toucha un mot au concierge. Et le concierge, également pénétré de la beauté de cette action, en fit part à la femme de chambre de madame la marquise.

VII

ÉTRANGES COÏNCIDENCES

COMME on ne sait ni qui vit ni qui meurt, Gosseline écrivait son testament : il ne possédait pas encore de fortune et il n'avait cure de ses héritiers; mais il tenait à déclarer authentiquement, en temps utile, que des obsèques nationales ne lui feraient point plaisir et qu'il refusait le Panthéon. Le premier valet de chambre vint l'avertir que monsieur le duc le mandait.

Il se rendit aussitôt dans le cabinet de travail, où le plafond est haut et les meubles ornés de colonnes torses. Il n'y était point rentré depuis sa première visite. Peu de gens y sont admis. C'est là que pense monsieur le duc, et une sorte de pudeur empêche monsieur le duc de penser devant le monde, comme les éléphants de faire l'amour. Gosseline ne lui trouva point l'air trop penseur, mais au moins pensif.

— Asseyez-vous, dit-il, en désignant au précepteur une chaise en zigzag, qui avait l'air de l'image d'une chaise reflétée dans une eau qui remue.

Il se redressa sur son trône, derrière son gigantesque bureau, dès que Gosseline fut assis.

— Monsieur, dit-il, qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ? Je viens d'apprendre par une voie détournée que mon neveu a emprunté dix francs à mon maître d'hôtel, et qu'il les lui a rendus, il voulait même lui en rendre quinze ! Je regrette qu'il ait contracté cet emprunt. Je ne m'en étonne pas outre mesure ; car, si je le défraie de tout, j'ai soin de ne lui jamais donner d'argent, pour lui en apprendre la valeur. Mais, justement pour ce motif, je ne conçois pas qu'il ait pu rembourser à si bref délai une somme aussi considérable. Ce n'est pas vous, monsieur, qui lui avez avancé ces quinze francs ?

— Oh ! non, monsieur le duc, dit Gosseline.

— J'en étais sûr. J'ai en vous une confiance absolue. Il faut donc que mon neveu ait fait quelque tour de sa façon, que je ne saurai jamais, ou plutôt que je ne veux pas savoir ; car, si je m'en donnais la peine, j'ai un certain flair de policier.

(Apparemment M. le duc de Coutras pensait, comme Brid'oison, qu'on peut se dire à soi-même ces sortes de choses-là ; car il eût sauté à la gorge

de toute autre personne qui l'aurait traité de casserole.)

— Je ne suis point fâché, reprit-il, que Maximilien fasse preuve d'industrie. Il doit apprendre dès maintenant à se retourner. La seule aventure sur laquelle je ne passerais pas condamnation, malgré toute mon indulgence et ma hauteur de vues, ce serait une aventure de femmes. J'ai craint un instant qu'il ne s'agît de cela, et que les dix francs empruntés à mon maître d'hôtel n'eussent une destination inavouable. Mais quelle apparence, puisque mon neveu a pu représenter dès le lendemain, non seulement la somme qui lui avait été versée, mais une somme de cinquante pour cent supérieure ?

— En effet, dit Gosseline.

— D'ailleurs, vous ne le quittez pas plus que son ombre ?

— Monsieur le duc, dit Gosseline, je crois que, s'il faisait une escapade, je le suivrais, — à distance, mais n'importe où, afin qu'il ne lui arrivât du moins rien de fâcheux.

— Je vous remercie, dit le duc, et je vais m'empresser de rapporter cette bonne parole à ma belle-sœur, qui, selon son habitude, est affolée.

Gosseline ne fit qu'un saut du cabinet de monsieur le duc à la chambre du jeune marquis.

— Vous travaillez bien, lui dit-il, c'est du joli ! Vous avez remboursé le maître d'hôtel, toute la

maison le sait, et naturellement cela semble louche. Monsieur le duc vient de me mettre à la question !

— Pardon, monsieur, dit Maximilien, ne me donniez-vous pas le conseil de rembourser M^lle^ Irma ?

— Ce n'est pas la même chose, dit Gosseline : vous l'aviez dévalisée, vous ne l'aviez pas tapée. Retenez bien ceci, mon cher Maximilien: si vous prenez l'habitude de rendre du tac au tac ce qu'on vous prête, vous ruinerez votre crédit. Il faut rendre, afin de pouvoir emprunter encore ; mais il faut rendre sou à sou, se faire prier, et, au besoin, poursuivre.

— Monsieur, dit Maximilien, je n'ai pas rendu ces dix francs parce que je les devais, mais pour faire pénitence et pour recouvrer la paix du cœur. Je l'ai recouvrée en effet, et je me trouve dans un état d'aise que vous ne sauriez comprendre, n'ayant point vous-même de sentiments religieux.

L'aise de Maximilien était encore accrue par une découverte bien consolante qu'il venait de faire : il venait de regarder l'almanach et de voir que l'on était à peu de jours de la Pentecôte. Il avait donc la certitude que son péché lui serait officiellement remis d'ici à la fin de la semaine, et la perspective d'une si prochaine réconciliation lui donnait déjà un faux air d'être en état de grâce.

A déjeuner, Gosseline observa que les grandes

personnes étaient aussi comme transfigurées : c'était pour le même motif, et il n'aurait pas pris garde à cette transfiguration s'il eût été plus instruit des bienfaits d'une piété périodique, et moins neuf chez les Coutras.

Rappelons que les nécessités de la vie, ou simplement les convenances mondaines, obligeaient les divers membres de cette famille à un régime peu chrétien, qu'ils pratiquaient certains commandements à l'envers, et qu'en particulier ils n'accomplissaient l'œuvre de chair que hors du mariage seulement. Quoi que les malveillants prétendent, il n'est pas d'accommodement avec le ciel quand on prend exactement le contre-pied de ce qu'il ordonne, et les Coutras n'en cherchaient point. Ils faisaient tout bonnement, aux veilles des fêtes carillonnées, ce que faisait Louis XIV quand il éloignait pour quelques jours M^me^ de Montespan. Ils revenaient à la vertu, et même ils formaient le propos de s'y tenir dorénavant ; mais ils n'avaient pas l'orgueil de croire qu'ils y pussent persévérer plus d'une semaine. Cela suffisait à leur donner un grand contentement de soi et cette gaieté qui fut celle des saints.

Le déjeuner pouvait donc être singulièrement agréable, si madame la marquise, âme inquiète, même après l'absolution, n'eût trahi à plusieurs reprises une sorte de peur nerveuse, quand une porte

s'ouvrait brusquement, ou quand la sonnette du monte-plats retentissait avec trop d'indiscrétion.

La chute d'une cuiller à entremets parut l'achever, et elle dit d'une voix mourante :

— Valburge (c'est le duc), auriez-vous la charité de faire poser cet après-midi une serrure de sûreté à la porte de ma chambre ? Si je n'ai pas de verrou, je ne fermerai pas l'œil, ou je rêverai toute la nuit à cet horrible crime du *passage d'Arcadie*.

Gosseline ne fut point maître d'un petit mouvement que personne ne remarqua, et Maximilien étrangla comme si un invisible apache lui eût fait à l'improviste le coup du père François. Ce n'est qu'au prix d'un effort surhumain qu'il réussit à ingérer le morceau, justement un peu trop gros, qu'il avait dans la bouche ; et il devint si effroyablement rouge que sa mère poussa un cri ; après quoi il devint si effroyablement pâle qu'elle en poussa d'autres, encore plus perçants et qui ne finissaient plus.

— Vous avez avalé du verre cassé ? dit madame la duchesse, qui était neurasthénique, et qui voyait du verre cassé partout.

Maximilien fit signe que non : Gosseline eut la présence d'esprit de sourire, de hausser les épaules, et de tirer à demi de sa poche un cigare qu'il montra de loin à monsieur le duc, en faisant, d'un regard suppliant, appel à sa clémence. Le duc de Cou-

tras, qui n'avait point d'ordinaire l'association d'idées si prompte, fit cette fois du cent à l'heure. Il comprit que Maximilien avait fumé à jeun et, redoutant le plus banal des accidents, il lui dit :

— Ce ne sera rien, mais pour l'amour de Dieu sortez de table, sortez vite !

Maximilien ne se le fit pas dire deux fois. Gosseline le suivit dans sa chambre, il se jeta sur son lit.

— Sacrebleu ! dit le maître, vous manquez de sang-froid.

— Ah ! monsieur, dit Maximilien, j'ai pensé mourir. Mon cœur s'est serré... c'est une souffrance physique atroce... Votre invention du cigare est admirable, et j'ai failli, malgré ma peur, éclater de rire. Mais qu'est-ce donc qui est arrivé passage d'Arcadie ? Dans ce même passage où, l'autre nuit, vous et moi...

— Je n'en sais rien, je n'ai pas lu les journaux.

— Monsieur, je vous en prie, courez me les chercher... Je vais boire un peu d'eau de mélisse.

Gosseline descendit quatre à quatre. Il n'acheta point les journaux (pour se faire remarquer !) mais un journal, bien choisi, rempli d'horribles détails. Le crime était très ordinaire, et comme il s'en perpètre quotidiennement. Un ou plusieurs malfaiteurs avaient pénétré, sans qu'on sût au juste par où (car on ne relevait aucune trace d'effrac-

tion), dans un pavillon du passage d'Arcadie occupé par un artiste dramatique et sa vieille bonne. On avait trouvé cet artiste mort, avec une ficelle nouée autour du cou, mais l'on n'osait affirmer qu'il eût succombé à la strangulation. Le vol était évidemment le mobile du crime, bien que pas un meuble ne fût forcé. Le coupable, ou les coupables, avaient arrêté à minuit et demi l'horloge du vestibule, afin de fixer pour l'histoire l'heure de l'opération. Et l'on n'avait aucune autre indication d'aucune sorte, mais, ce qui valait mieux, on était sûr de mettre la main sur lui, ou sur eux, ou sur elle, dans un délai de quinze à vingt jours.

— Quand je pense à ce qui aurait pu nous arriver ! dit Maximilien, oubliant de bonne foi qu'il avait joué, passage d'Arcadie, un tout autre rôle que celui de victime.

Gosseline le lui rappela, et ajouta :

— J'ai eu, moi aussi, une belle peur ! Vous voyez, entre parenthèse, qu'il ne faut jamais rien conclure des coïncidences, même les plus apparentes... Ouf !... Retournons à table.

— Jamais ! s'écria Maximilien.

La marquise, la duchesse, et même Hubert et le duc vinrent aux nouvelles. Heureusement, ils ne prirent point racine. On laissa reposer le jeune malade, qui peu à peu se remit jusqu'à l'heure où sortent les journaux du soir.

Mais la lecture de ces journaux jeta Maximilien, et même Gosseline, dans des transes qui ne firent que redoubler le lendemain et les jours suivants.

La police est comme la science : elle sait ignorer, il arrive même qu'elle en abuse. Cependant, le peuple crée ses légendes. Comme aucune trace d'effraction n'avait pu être relevée, ce peuple, qui est d'une logique désarmante, conclut de là que les meurtriers étaient entrés par la porte, et qu'ils avaient été introduits par la victime elle-même. On s'empressa d'attribuer à l'artiste dramatique des mœurs crapuleuses, et un peu plus que crapuleuses, et il se trouva sur-le-champ vingt témoins oculaires des infamies qu'il n'avait pu commettre — supposé qu'il les eût commises — que hors de la vue de tout témoin. Des personnes moins subtiles « cherchaient la femme », comme au bon vieux temps. Ce n'était pas le plus difficile à trouver dans le passage d'Arcadie. On sut que l'artiste dramatique entretenait, particulièrement avec Irma et Lucienne, des relations de voisinage. Ces deux dames ne furent guère inquiétées, car, leurs moindres faits et gestes étant de notoriété publique, elles n'eurent aucune peine à établir l'emploi de leur temps. Mais elles ne voulurent négliger rien pour éclairer la justice : elles racontèrent ce qui était arrivé à elles-mêmes quarante-huit heures

plus tôt, et elles n'hésitèrent pas à jeter le soupçon sur ces mêmes deux hommes (dont l'un au moins du monde), qui, après une rencontre au *Phare tournant*, les avaient visitées à domicile, et dont l'un (celui du monde) les avait allégées de trois louis.

Le chauffeur d'un auto-taxi révéla qu'il avait « chargé » cette nuit-là les deux personnages à l'entrée du passage d'Arcadie, et qu'il les avait déposés rue Saint-Dominique. Tout cela n'était rien encore ; mais les divers témoins, qui donnaient de Maximilien un signalement assez vague, en donnaient un saisissant de Gosseline, et l'on sait que M. le duc de Coutras a les instincts d'un Sherlock Holmes. Il lui suffit de lire ces signalements pour être illuminé. Comme ce n'est point son habitude, il en éprouva d'abord une sorte de plaisir ; mais, ensuite, il faillit mourir d'apoplexie.

Gosseline fut ausitôt mandé, non dans le cabinet de travail où pense monsieur le duc, mais dans le cabinet de toilette où il venait de prendre son bain. Ce grand seigneur n'était vêtu que d'un pyjama de soie crème, et il avait les pieds nus dans des babouches de toile éponge.

— Monsieur, cria-t-il, je sais tout !

Gosseline, qui venait aussi de lire les journaux, baissa les yeux.

— Monsieur le duc, balbutia-t-il, je vous jure que Maximilien n'a tué personne.

— Pardieu ! fit le duc, je m'en doute. Mais il connaît ces deux filles !

— Monsieur le duc, repartit Gosseline avec humilité, mais avec une certaine fermeté, je vous ai dit l'autre jour : « S'il faisait une escapade, je le suivrais. » Vous avez trop d'esprit pour n'avoir pas deviné dès lors que la chose était déjà faite.

« *Vous avez trop d'esprit* » était un chef-d'œuvre. Le duc de Coutras en fut flatté, et apaisé comme par miracle.

— Je vous remercie de votre dévouement, dit-il. Mais que faire ? s'écria-t-il ensuite, en jetant les bras en l'air.

Gosseline marqua, en ouvrant les siens, qu'il n'avait aucune idée. Le duc réfléchit une minute, pas plus.

— Je vais l'expédier en Angleterre, dit-il avec décision, et comme il eût dit : « Je vais le mettre au régiment », ou « le fourrer dans une maison de correction ».

— En Angleterre ? dit Gosseline, à qui l'efficacité du remède n'apparaissait point, et qui tremblait de perdre sa place.

Mais le duc se hâta de le rassurer.

— Je vous demanderai, dit-il avec une grande courtoisie, de vouloir bien accompagner mon neveu et de lui continuer vos excellentes leçons.

VIII

LE COURANT D'AIR

Mle duc de Coutras avait bien raison d'expédier son neveu en Angleterre, et Gosseline, à la réflexion, le comprit. N'avait-il point lui-même dit : « Nous devons faire de Maximilien *un caractère* » ? Or chacun sait qu'il ne se fabrique de caractères que de l'autre côté de la Manche. Gosseline, au surplus, n'était point fâché de faire connaissance avec ce grand peuple auquel nous unissent dorénavant les liens de la plus tendre affection.

Mais il avait un double sujet d'inquiétude. On assure que les plaisirs de l'intelligence tiennent peu de place dans la vie anglaise, et que les divertissements de l'amour n'y en tiennent aucune. Forain a négativement défini l'Amérique d'un mot admirable : « Ce n'est pas un pays pour les penseurs, il n'y a pas de cafés. » Gosseline craignait que l'Angleterre ne fût pas un pays pour les penseurs ni pour les amants, faute de cafés et d'autre chose.

Maximilien regrettait de partir avant le Grand Prix, mais il était charmé de quitter une capitale où la peur continuelle des cambrioleurs l'empêchait de fermer l'œil. Il n'ignorait point d'ailleurs que la destinée des cadets est de voyager outre-mer, et il avait hâte de vivre sa vie. La traversée du *channel* n'est pas un voyage de long cours, mais c'est déjà un petit commencement. Il se réjouissait d'étrenner un nécessaire à ses armes, une « malle-innovation » et un ample caoutchouc pareil à l'enveloppe d'un aérostat après l'atterrissage, qu'il devait respectivement à la générosité de l'ami de madame la marquise, de l'ami de madame la duchesse et de l'amie de monsieur le duc.

Les deux compagnons de voyage auraient souhaité de jeter en passant un coup d'œil sur Londres ; mais le duc, ennemi des détours inutiles et des crédits supplémentaires, ne leur permit point ce crochet. La ville où ils se rendaient se trouve à mi-chemin environ entre Oxford et Southampton : ils durent débarquer en ce dernier port, et aller de là directement à leur but. Ils partirent du Havre, et ils naviguèrent toute la nuit. Le temps était doux, la mer unie. Gosseline eût volontiers passé cette nuit sur le pont ; mais Maximilien, qui tenait à connaître tout, voulut s'enfermer dans une cabine et s'étendre au moins trois ou quatre heures sur l'étroite couchette en forme de boîte, comblée d'un

dur matelas. Il n'y dormit point, mais il s'entretint avec son maître, qui était couché vis-à-vis de lui et parallèlement.

— Ah ! monsieur, lui dit-il, quel plaisir de voyager ! Tout m'amuse, et certainement je me lèverai trois quarts d'heure avant que nous touchions terre, pour faire usage de ce joli lavabo d'acajou verni, où toutes les pièces de toilette sont encastrées en prévision d'une tempête, qu'heureusement nous n'avons pas.

— C'est dommage, dit Gosseline, car vous ne vous servirez point de ce joli petit baquet.

— Un seul point m'inquiète, poursuivit Maximilien. Je me rappelle constamment la belle parole que vous m'avez citée il n'y a pas un mois ; « Qu'une vie est heureuse quand elle commence par l'amour et qu'elle finit par l'ambition ! » Je sens dans les jambes une sorte d'impatience qui m'a bien l'air d'être le signe physique de l'ambition, et il me semble qu'en m'expatriant j'entame une période plus sérieuse de ma vie. Mais serait-ce déjà la fin ? C'est bien tôt. Si je me mets dès à présent à être ambitieux, je voudrais au moins mener les deux choses de front. Je n'ai fait que goûter à l'amour, et je vous avoue, monsieur, que j'y ai pris goût : j'y retournerais volontiers. Vous qui savez tant de choses, pourriez-vous me dire si je trouverai mon affaire là-bas ?

— Hélas ! dit Gosseline, si je suis bien informé, j'ai lieu de craindre que non. Mais vous me surprenez, Maximilien. Sans doute, vous n'avez plus la naïveté de ces jeunes filles qui s'imaginent que le mariage est une opération chirurgicale et que l'on subit une fois pour toutes ; mais je vous croyais encore assez neuf pour vous contenter jusqu'à nouvel ordre d'une première expérience et n'être pas incommodé par le désir. Je ne crois pas, entre nous, que vous soyez incommodé ; mais vous êtes Français. Le Français n'est pas doué d'un tempérament extraordinaire, mais, comme l'on dit vulgairement, il ne pense qu'à ça ; il se fait même un point d'honneur de ne penser qu'à ça. Les étrangers nous le reprochent ; singulièrement les Anglais, qui se piquent de n'y jamais penser et n'en parlent point. Il y a de quoi être inquiet.

— C'est embêtant, dit Maximilien, qui se tut, justement pour y penser, cependant que Gosseline se remettait à y penser aussi.

Mais il n'est pas de meilleur remède à l'idée fixe que de tomber dans ce pays où les usages sont si différents des nôtres, notamment pour le transport et la délivrance des colis. Un employé plein de complaisance dirigea tous les mouvements de Gosseline et de Maximilien, sans toutefois consentir à leur donner la moindre explication. La crainte d'égarer le nécessaire ou la belle malle, ou

de prendre, aux embranchements, un train pour l'autre, les occupa si exclusivement qu'ils ne virent pas même le décor, la campagne. Ils ne recouvrèrent le sens de la vue qu'une fois arrivés à la station et rentrés en possession de leurs bagages, et quand ils furent installés dans une grande calèche, et qu'ils eurent fait comprendre au cocher qu'ils allaient chez le docteur Richard Baldwin. Jamais ils n'auraient cru que ces deux noms « Richard Baldwin » fussent si difficiles à prononcer intelligiblement.

Une avenue large, droite, partait de la gare, et montait vers un plateau lointain où était assise la ville, — une de ces villes qui ont su vieillir : maintenant, elles sont comme les femmes, elles ne savent plus. Des demeures modestes et basses se serraient autour d'une abbaye bénédictine et de plusieurs églises, de ce gothique appelé par les Anglais perpendiculaire. Trois grands collèges dominaient, de la même architecture, mais sculptés plus curieusement, et dont les pierres, en se délitant, étaient redevenues trop blanches ; mais une draperie luxuriante de lierre, festonnée de vigne vierge, les enveloppait, les réchauffait, les voilait à demi, ne laissait voir que leurs beautés survivantes. Des Français ne pouvaient pas comprendre que ces vénérables monuments servissent encore à des usages quotidiens, au lieu de n'être qu'un objet de visite.

Maximilien et Gosseline eurent un premier sentiment de la vieille Angleterre. Autour de la ville ancienne, parmi des jardins, disséminées, s'élevaient des maisons neuves, roses, puériles, mais, comme ils disent, si désirables, que Maximilien, en les regardant tour à tour, souhaitait que chacune fût la résidence du docteur Richard Baldwin.

A mesure qu'ils montaient vers le plateau, ils voyaient s'enfoncer à leur droite une vallée vêtue d'herbe épaisse ; et au fond de cette vallée, la Tamise faisait une grande courbe. Des saules nains bordaient la rivière. Une vapeur lumineuse s'élevait des berges, et les bateaux avaient l'air de flotter dans cette vapeur au lieu de reposer sur l'eau. On n'entendait que des bruits de rames, dans un silence prodigieux. Un train, qui venait de passer non loin de l'autre rive, avait laissé une grande traînée de fumée blanche qui s'appesantissait lentement en s'effilochant dans l'herbe. Un peu de fumée noire, mais dorée par le soleil, s'échappait d'un four à poteries et d'une fabrique de biscuits Huntley and Palmers. Et c'était comme un paysage de Turner ; mais Maximilien ne connaissait pas Turner, et il contemplait pour la première fois ces horizons de joie et de mystère, ces infinis de lumière et de brume.

La voiture s'arrêta devant une des maisons roses, qui parut à Maximilien la plus belle de toutes, et

les personnes qui l'accueillirent sur le seuil ne lui plurent pas moins que la maison. Le docteur Baldwin était un vieux monsieur très soigné; sa barbe blanche était taillée en pointe et il portait des lunettes. Mrs. Baldwin, qu'on appelait Bessie, était un peu lourde ; et elle avait les mains trop blanches d'une femme qui n'hésite pas à travailler elle-même la pâte du rolly-polly. Leur fille Ethel était faite et habillée comme un ange de Burne Jones.

— Master Geffrey, dit Mrs. Baldwin, en présentant aux nouveaux venus un garçon de dix-huit ans en tenue de sport.

Master Geffrey était beau et grave. Il avait le nez impérieux, les sourcils habituellement froncés; et, même au repos, ses yeux lançaient des éclairs comme s'il eût continué de jouer. « Quel effet, se demanda soudain le jeune marquis, peut faire sur ces gens la bobine de mon précepteur ? » Il ignorait encore que les Anglais ne s'étonnent de rien, non point par stoïcisme, mais par respect de la liberté d'autrui : chacun est libre ici-bas d'avoir la bobine qu'il lui plaît.

L'heure du dîner était proche. Maximilien, Gosseline et master Geffrey montèrent dans leurs chambres, afin de revêtir leurs smokings. Ces trois chambres se communiquaient et les portes étaient ouvertes. Master Geffrey, hospitalier comme un Anglais, se mit au service des nouveaux venus.

Ils redoutèrent d'abord une conversation pénible : Geffrey ne savait pas un mot de français, et ils savaient fort peu d'anglais. Mais bientôt ils s'aperçurent que le vocabulaire le plus restreint leur suffirait pour se faire comprendre de ce jeune homme extrêmement simple ; et ils apprécièrent la commodité de pouvoir dire devant lui, dans leur langage, tout ce qu'il ne devait pas entendre.

Maximilien disait :

— Que pensez-vous de la jeune personne, miss Ethel? Croyez-vous qu'il y ait quelque chose à faire ?

Et Gosseline répondait :

— Moi, je dirais bien un mot à la petite bonne.

Mais ils tenaient ces propos de commis voyageurs machinalement et sans conviction, uniquement parce qu'ils étaient Français ; et ni Gosseline ne méditait d'entreprendre la petite bonne, ni Maximilien de manquer de respect à l'esthétique miss Ethel. Maximilien même rougit d'avoir pu prononcer de telles paroles et concevoir l'apparence d'une mauvaise pensée en présence de ce master Geffrey beau et chaste comme Hippolyte, et cependant point ridicule — de ce côté de l'eau.

La salle à manger était lambrissée de chêne très vieux, presque aussi noir que l'ébène. Maximilien fut placé à la droite de Mrs. Baldwin et à la gauche de miss Ethel. Mais il prêta peu d'at-

tention à ses voisines, parce qu'il avait, vis-à-vis, une fenêtre grande ouverte sur la nuit claire, et derrière lui une porte également ouverte, et il se sentait continuellement caressé par la brise. Il était trop bon Français pour ne pas craindre ce courant d'air, malgré la chaleur du beau soir d'été. Il se disait : « Pourvu que je n'attrape pas un rhume ! » Cependant, il n'était pas incommodé. Au contraire. Il avait même le sentiment que cet air pur chassait de lui, en le traversant, bien des choses qu'il n'aurait su dire, mais que mieux valait dissiper. Il regarda master Geffrey qui était en face de lui, dont il ne savait rien encore, et qu'il ne connaissait même que par un prénom. Il sentit avec étonnement, mais avec une grande joie, qu'il l'admirait, et qu'il souhaitait devenir semblable à lui, et que peut-être cela n'était pas impossible, grâce à l'air pur, à la nuit sereine, à cette nuit fraîche et sans parfum.

Le docteur Baldwin seul parlait, en français par égard pour ses hôtes ; et Gosseline l'écoutait avec ravissement, car le docteur avait tout lu et il savait tout. C'était un philologue, un philosophe, un latiniste et un helléniste comme on n'en fait plus. Il n'était pas dénué de pédanterie, mais cette pédanterie, naïve, n'avait rien de rebutant : elle était chez ce vieil homme une grâce de plus, comme la gaucherie des tout jeunes gens. Il pouvait, sans

ressembler à Trissotin, dire : « Je me suis amusé, avant dîner, à écrire une quinzaine de vers grecs. » Et rien n'était touchant comme de l'entendre dire aussitôt après : « Chère Bessie, mon amour, combien ce pudding est *aimable !* »

Gosseline, qui ne pensait plus du tout à la petite bonne, suivit le docteur dans sa librairie. Master Geffrey dit à Maximilien :

— Voulez-vous venir faire un tour dans la ville ?

Maximilien sourit avec malice, mais il vit bien que master Geffrey n'entendait pas malice, et de nouveau il eut honte. Alors il s'efforça de construire une phrase anglaise correcte, et il dit avec résolution :

— J'ose dire que je suis très fatigué. J'ose dire que je voudrais plutôt aller au lit.

Geffrey ne demandait lui-même qu'à dormir. Ils montèrent ensemble.

— Voulez-vous, dit Maximilien, me permettre de laisser la porte ouverte, pour que l'air circule ?

— Naturellement, dit Geffrey.

Il était déjà couché, il s'endormit. Maximilien s'approcha de la fenêtre. La lune venait de paraître. Devant la maison s'étendait un herbage si vaste et si riche que Maximilien ne pouvait le regarder sans émotion ; et il se rappelait le jour qu'il avait vu la mer pour la première fois.

IX

LE FOUET

Le docteur Richard Baldwin prenait chez lui des pensionnaires, mais il ne leur donnait aucune leçon. Il ne leur fournissait, moyennant une rétribution d'ailleurs très élevée, que le vivre et le couvert, et, par-dessus le marché, l'exemple d'une vie respectable. Ceux qui voulaient s'instruire, ou en avoir l'air, fréquentaient l'un des trois collèges, dédiés à la Trinité, à Christ et à Magdeleine. Mais le duc de Coutras, qui avait du discernement, n'allait point confondre l'éducation avec l'instruction; et il n'avait pas ordonné que son neveu Maximilien fréquentât *Magdalen*, ni *Christ*, ni *Trinity*, estimant qu'on lui ferait un caractère tout aussi bien, et plus économiquement, *at home*.

Master Geffrey était élève de *Magdalen*. Mais ses études ne le séparaient pas de Maximilien, qui

ne faisait aucune étude. Dans ce collège, il y avait bien des classes de temps à autre ; mais il était mal porté de les suivre trop assidûment, surtout à cette époque de l'année où l'on s'entraîne pour les grands matches. Maximilien, d'autre part, était admis à toutes les séances de jeu. On lui faisait fête, et on lui secouait les mains dès qu'on le savait Français ; on le félicitait de l'être et, à ce titre, on l'inscrivait d'office, comme membre d'honneur, dans l'annuaire de toutes les unions et tous les clubs.

Cela était heureux, car, autrement, il se fût senti bien seul. Le docteur et Mrs. Baldwin auraient cru attenter à sa liberté en s'occupant de lui le moins du monde. Gosseline même le lâchait, pour se partager entre le docteur et la jeune personne descendue d'un cadre de Burne Jones. Séduite par l'originalité de cette physionomie où elle cherchait du symbole, Miss Ethel avait conçu pour le précepteur les sentiments les plus purs, mais les plus vifs. Elle ne pouvait plus se passer de le voir, non certes pour se rincer l'œil, mais pour mortifier, au contraire, son sens esthétique, et se procurer une délectation d'art morose.

Maximilien, dépaysé, et réduit à la société de Geffrey, se prit d'amitié pour lui comme il est naturel à cet âge. Mais quelle amitié singulière et incommode ! Les deux jeunes gens étaient inséparables.

rables, et apparemment cette intimité ne déplaisait pas à Geffrey, puisqu'il ne s'y dérobait point ; cependant, Maximilien ne savait à la lettre rien de lui, et n'apprit même son nom de famille qu'au bout de quinze jours, un nom banal, qui ne disait rien, Barton. D'ailleurs, Geffrey Barton avait une si étrange façon de prononcer « Coutras » que cela revenait à l'ignorer.

Maximilien, qui n'avait de sa vie fait un effort intellectuel, apprit en moins de trois semaines prodigieusement d'anglais, afin de causer plus couramment avec son ami : cela ne lui servit de rien, car il n'en causa pas davantage. Master Geffrey pouvait demeurer à ses côtés une heure entière sans échanger avec lui trois idées ; et Maximilien découvrit que l'on souffre de n'échanger pas des idées.

Mais il souffrait encore plus de ne pouvoir donner à Geffrey aucun témoignage d'affection et de n'en recevoir aucun. Et il s'étonnait d'en souffrir, il ne se reconnaissait pas lui-même : il ne s'était pas cru jusqu'alors susceptible de tendresse. Les gens qui l'avaient élevé ne l'aimaient point, il les payait de retour, et il ne leur en voulait pas autrement : il sentait que c'est une force de n'avoir point de cœur. Gosseline était le premier être humain qui lui eût inspiré une manière de sympathie. Et voici que maintenant il s'affectionnait à un étranger incom-

préhensible, quelle fatalité! Il résolut de soumettre le cas à son précepteur.

— Qu'est-ce qui vous étonne? lui dit Gosseline. Vous ne comprenez rien à Master Geffrey parce que vous n'y devez rien comprendre, ou alors ce serait la fin de tout. Vous touchez à l'un des plus graves problèmes de la psychologie, à celui de « l'âme étrangère ». Il y a encore des races, mon cher Maximilien, peut-être même une hiérarchie des races, et votre oncle vous a transporté en Angleterre parce qu'il préjugeait par ouï-dire la supériorité de l'espèce anglaise. Si l'âme de Master Geffrey ne vous demeurait pas impénétrable, c'est M. de Gobineau qui ne serait pas content, ni M. Bourget, ni Barrès, et les doctrines nationalistes recevraient un fameux coup. Tenez-vous heureux que monsieur le duc ne vous ait pas envoyé réformer votre caractère encore plus loin, par exemple chez les Japonais. Lafcadio Hearn, qui vécut parmi eux de longues années, avoue modestement qu'il les ignore, et il ne lui a pas fallu moins de trente pages pour analyser, sans la résoudre, l'énigme de leur sourire.

Maximilien repartit avec naïveté, mais avec assez de bon sens :

— Je ne m'étonnerais pas de ne rien comprendre à un Japonais, qui diffère de moi au physique, par la taille, la structure du corps et même la couleur

de la peau. Mais Geffrey est bâti comme vous et moi (il disait « vous » par politesse). Il est même bien mieux bâti. Il est protestant, mais chrétien comme nous, et s'il a l'inconvenante habitude de tutoyer le bon Dieu, du moins il y croit, dur comme fer. Sa façon d'être bien élevé ne diffère pas sensiblement de la mienne. Et cependant, je ne peux jamais lui tirer plus d'un mot à la fois ! L'autre jour, après cinquante-cinq minutes d'une promenade muette, je me suis risqué à lui dire : « Mon cher Geffrey, j'éprouve le plus grand plaisir à me promener avec vous. » Il m'a répondu : « Réellement ? »

— Beaucoup de ses compatriotes, fit Gosseline, ne vous en auraient pas répondu aussi long. Mettez-vous dans l'esprit que les différences morales ne sont pas en raison des différences physiques, et que le plus jaune des Nippons est encore moins différent d'un Parisien que le plus blanc et le plus rose des Anglais.

Les élèves de Magdalen donnèrent, à peu de jours de là, une grande fête sportive, avec régates sur la Tamise, courses à pied et matches de cricket. Les familles des élèves y furent conviées. Gosseline et Maximilien assistèrent à leur arrivée, et s'émerveillèrent de voir comme tous ces garçons, même les plus jeunes, avaient une façon virile d'accueillir leurs chers parents. C'étaient de secs bonjours, de

brefs *How do you do?* la main secouée à se décrocher l'épaule, et rien de plus.

Cependant, un boy d'une quinzaine d'années, qui souffrait peut-être plus que les autres de n'avoir pas embrassé sa maman depuis deux ou trois mois, lui sauta au cou sans façon. Mais ses camarades ne dissimulèrent point leur réprobation, et même leur dégoût d'un procédé si scandaleux.

Sur l'eau de la rivière, les bateaux pavoisés se touchaient ; c'était comme un parquet mouvant. Aux fenêtres des *house-boats*, des jeunes filles vêtues de toilettes claires riaient en plein soleil.

— Quel joli spectacle ! dit Maximilien à Geffrey, pour lui faire un compliment.

Il ajouta :

— Mais c'est presque dommage de le regarder d'aussi près. Cela doit être encore plus joli du haut de la colline.

— Oui, dit Geffrey, qui dut, au même instant, quitter Maximilien, pour prendre part à une course à pied.

Il s'agissait de grimper jusqu'au sommet précisément de la colline, et de revenir au point de départ.

Geffrey était le champion de son club et, aux épreuves d'essai, il avait plusieurs fois accompli cette montée et cette descente en quatre minutes quarante-sept secondes. Or, il arriva mauvais deuxième, et son parcours fut chronométré cinq mi-

nutes. Les membres du club l'environnèrent aussitôt et lui demandèrent compte assez rudement de cette mauvaise performance.

— C'est, dit-il, qu'en arrivant là-haut et en me retournant, j'ai été saisi de la beauté du spectacle et je n'ai pu me défendre de m'arrêter quelques secondes pour le contempler.

Cette excuse insensée causa une telle stupeur que personne ne trouva rien à répondre. Mais, lorsque Geffrey se fut éloigné, ses collègues tinrent un bref conciliabule.

Après le départ des invités, un élève de Magdalen, que l'on appelait le capitaine, intima militairement à Geffrey et au boy qui avait embrassé sa mère l'ordre de se rendre au collège. Ni Geffrey ni le boy n'opposèrent aucune résistance. Gosseline et Maximilien suivirent, par curiosité.

On alla tout droit à une grande salle gothique, dont les murs étaient ornés des portraits d'anciens élèves devenus ultérieurement grands hommes. Ce hall servait ordinairement de réfectoire, mais il avait plutôt l'aspect d'une salle d'audience. Le capitaine, flanqué de deux assesseurs, monta sur un estrade qui était au fond, et de là déclara au boy qui avait embrassé sa mère et à Geffrey qu'ils devaient recevoir chacun vingt-cinq coups de jonc.

L'exécution eut lieu séance tenante. On commença par le boy et, tandis que l'on le fouettait,

ses camarades imitèrent ironiquement le bruit des baisers. Pendant que l'on fouettait Geffrey, les uns répétèrent plusieurs fois : « Cela vous apprendra à vous arrêter au beau milieu d'une course pour admirer la nature. » Les autres se contentèrent de pousser des cris féroces. Maximilien, révolté, les larmes aux yeux, voulait se jeter sur ces barbares, défendre, à lui seul, son ami. Gosseline l'entraîna dehors et s'efforça de le calmer par de bonnes paroles.

— Méfiez-vous, lui dit-il, de votre sensibilité. Les Français, dont le caractère, hélas ! va s'énervant chaque jour, ont pris en horreur les châtiments corporels. Moi, je trouve que la suppression de la peine de mort est une sottise et que nous devrions rétablir celle du fouet. Rappelez-vous que, dans les derniers temps de votre séjour à Paris, la crainte des apaches vous avait fait perdre le sommeil. Or, il est démontré par l'expérience que les apaches renoncent presque toujours à leur métier dès qu'ils ont fait connaissance avec le chat à neuf queues.

— Je veux bien qu'on fouette les assassins et les cambrioleurs, dit Maximilien, mais Geffrey et ce garçon appartiennent à la meilleure société, et ce n'est pas un crime d'embrasser sa mère ni d'admirer la nature.

— Nous n'en sommes pas juges, dit Gosseline. Il est possible que ces deux délits soient mons-

trueux aux yeux des Anglais. Quant à la qualité de gens du monde, elle n'a jamais exempté personne du fouet, même en France. Plusieurs de nos rois se sont félicités, — après coup, il est vrai, — d'avoir reçu les verges, et ont dit que cela les avait dressés. Vous-même, croyez-vous que cela ne vous eût pas fait du bien d'être un peu fessé, quand vous avez chipé à Irma ses trois louis ? Entre nous, vous ne l'auriez pas volé.

— Il est possible que je ne l'eusse pas volé, mais je ne l'aurais pas supporté, dit Maximilien. J'en serais mort !

— Vous n'auriez pas été le premier, dit Gosseline. Saint-Simon raconte que le jeune Boufflers, ayant reçu ce châtiment (pour une faute beaucoup plus légère que la vôtre), en fut si bouleversé qu'il tomba malade le jour même et mourut quatre jours après.

— Voilà, dit Maximilien, ce que c'est que d'avoir le sentiment de la dignité humaine et de l'honneur.

— Sans doute, dit Gosseline, et j'admire le jeune Boufflers, tout en le plaignant. Il est certain que les Anglais sentent ces choses-là autrement que nous, puisque nos duels les font rire, qu'ils ne demandent réparation qu'aux tribunaux, et qu'ils reçoivent le fouet sans se croire diminués. Je conçois que tout cela vous étonne. Moi aussi. Mais enfin nous n'allons pas sérieusement prétendre

qu'ils sont des poules mouillées et qu'ils n'ont pas, à leur façon, un sentiment aussi vif que nous de l'honneur et de la dignité humaine.

Sur ce, Master Geffrey, qui n'avait pris que le temps de rajuster ses vêtements, rattrapa Maximilien et Gosseline. Il rentra en leur compagnie à la maison et, comme sept heures sonnaient, il endossa son smoking ; et il fit le nœud de sa cravate aussi posément, aussi correctement, que s'il n'eût pas été, une demi-heure plus tôt, déculotté en public et corrigé par ses pairs.

X

NOSTALGIE

Depuis que Geffrey Barton avait reçu le fouet et ne s'en portait pas plus mal, Maximilien de Coutras avait beau se raisonner, il ne l'admirait plus du tout. Il entendait l'honneur comme le Cid, c'est un bon modèle. Il pensait qu'un homme battu, qui n'a pas lavé cet outrage dans le sang, est infâme et indigne du jour. Or, Master Geffrey ne paraissait pas se douter le moins du monde qu'il fût indigne du jour. Pour le lui apprendre, Maximilien se mit à le houspiller du matin au soir, croyant que l'on ne risque rien à houspiller un garçon qui encaisse les coups sans les rendre : en quoi, d'ailleurs, il se trompait.

Il procédait par allusions plus ou moins claires à la mésaventure de Geffrey, qui ne les comprenait que si elles étaient fort claires. Cette nécessité

de mettre les points sur les *i* lui fit un jour passer la mesure. Il cria d'une chambre à l'autre pour demander à Geffrey si les traces de ses glorieuses blessures ne commençaient point de s'effacer. Geffrey vint au lieu de répondre, fort rouge, mais fort calme, et, après avoir demandé poliment à Maximilien s'il était prêt, lui administra trois coups de poing qui lui firent voir trente-six chandelles.

Ce Geffrey avait décidément, de l'honneur, une conception extraordinaire : il n'en voulait pas plus aux gens des coups qu'il leur donnait que des coups qu'il avait reçus. Il ne garda point de rancune à Maximilien, et parut s'étonner que son camarade (qui ne lui avait point riposté) lui battît froid.

Maximilien n'avait pas riposté parce qu'il n'était pas le plus fort, et que l'honneur même interdit aux hommes faibles et bien élevés de se commettre avec les portefaix. Mais il grommela que cela ne se passerait pas ainsi, et il fut tout droit annoncer à Gosseline son intention d'appeler en duel master G. Barton.

— Vous n'y pensez pas? dit Gosseline.

— Je n'ai pas besoin d'y penser. Cela va de soi. Je me nomme Coutras.

— Je le sais, dit Gosseline, mais vous êtes mineur. En France même, vous auriez toutes les peines du monde à trouver deux témoins, et ici vous n'en

trouverez pas un, car je vous avertis que je ne marche pas : je n'ai pas envie de me faire condamner au *hard labour*. Quant à vous, si vous tuez ce garçon, vous serez pendu.

— Un Coutras !

— Vous voyez qu'il faut vous conformer aux usages de ce pays, si vous ne voulez point perdre votre honneur encore plus sûrement. J'ajoute, mon cher Maximilien, que vous ne devez point, par patriotisme, contribuer au maintien de légendes qui discréditent notre pays. Maints Anglais persistent à croire que les Français mangent des grenouilles à tous leurs repas, qu'ils ne se lavent jamais les dents, et qu'ils se battent en duel une fois par semaine au bas mot. Mrs. Baldwin nous a offert des grenouilles, et nous les avons refusées ; vos dents sont blanches, vous les avez toujours brossées, et moi-même je me mets à brosser les miennes. Achevez de détruire l'injurieuse légende : gardez vos coups de poing d'aussi bonne grâce que Master Geffrey a gardé sa fessée Mais il a eu tort de vous cogner de ce côté-ci : vous avez un œil au beurre noir et vous n'êtes pas à votre avantage.

— C'est bon, dit le marquis en se redressant, je garderai. Mais je ne peux plus voir Geffrey, et j'en ai assez de l'Angleterre.

— Moi aussi, dit Gosseline. Je trouve les rôtis

fades et les puddings dégoûtants. Mon flirt avec miss Ethel a étrangement mal tourné. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle ne m'a pas accordé cela ; mais, par sa ressemblance aux personnages de Botticelli, elle m'a rappelé Montmartre, et me voilà, grâce à elle, atteint de nostalgie. Je mourrais d'ennui, sans la bibliothèque du vieux. Mais je ne suis pas un pur esprit. Comme je vous l'avais fait pressentir dès le premier jour, j'ai sonné la petite bonne et j'ai tenté de lui dire deux mots : il faut qu'elle n'y ait rien compris, puisqu'elle ne m'a pas jeté à la figure le broc qu'elle m'apportait. Le diable est que ce ravissant pays, en cette saison de l'année, est plus voluptueux que la Grèce antique ou la campagne ardente de Naples. Et tous ces b.....-là n'ont seulement pas l'air de s'en apercevoir ! Ils n'ont donc pas de sang dans les veines ? J'en ai, moi qui ne suis pas un athlète, et il bout.

— A qui le dites-vous, monsieur? repartit Maximilien en rougissant. Je ne vous en ai pas reparlé, parce que vous vous êtes moqué de moi sur le bateau. Vous m'avez dit que c'est un travers français d'y penser toujours, comme de manger des grenouilles, de donner sa carte et de mal soigner ses dents. Mais j'y pense, et de plus en plus. Vous venez de dire des choses bien justes sur l'influence voluptueuse de ce climat et sur le privilège que

semblent avoir les indigènes d'y demeurer insensibles. Privilège peu enviable ! Que diriez-vous donc, si, au lieu de vous confiner dans la bibliothèque du docteur, vous preniez part à nos exercices physiques ! Les jeunes filles ne s'y mêlent pas, mais elles ne se font pas faute d'y assister, et le *swimming* particulièrement les intéresse. Moi, cela me trouble. Miss Ethel elle-même, qui est si peu matérielle, ne craint pas de se promener sur les berges de la Tamise : il est vrai qu'elle y emporte un magazine, mais c'est pour se donner une contenance, et vous pouvez croire qu'elle ne le lit jamais.

— Ce pays, dit Gosseline, est le Paradis ; mais c'est le Paradis avant l'arbre, et il n'a pu être véritablement agréable qu'après, entre la chute et l'expulsion.

— Monsieur, reprit timidement Maximilien après une petite pause, nous sommes bien libres, on ne nous surveille point. Pourquoi n'irions-nous pas faire un tour en ville après dîner? Geffrey me l'avait proposé, le premier soir, et j'ai eu la sottise de refuser. Il n'y entendait pas malice, mais... on pourrait voir.

— Oui, dit Gosseline, rêveur, on pourrait voir...

Aussitôt après le dîner, ils sortirent : on ne leur demanda point où ils allaient, et l'on poussa même la discrétion jusqu'à ne point remarquer qu'ils sor-

taient. Ils se dirigèrent vers la grande rue qui traverse la ville de bout en bout, et qui s'appelle naturellement *High Street*. Dès les premiers pas, ils purent voir qu'ils s'étaient fait une idée très fausse de la chasteté des indigènes. A cette heure où toutes les boutiques étaient closes et les bars seuls entre-bâillés, des femmes circulaient : et elles étaient même beaucoup plus nombreuses que ne l'eût exigé le chiffre total de la population. Ils n'en reconnurent pas une seule pour l'avoir rencontrée de jour : apparemment elles ne prenaient l'air qu'après le coucher du soleil. Toutes étaient décemment, et surtout simplement vêtues ; elles portaient toutes des chapeaux, mais sans trop de fleurs ni de plumes. Il n'était cependant point possible de se méprendre à leurs allures, et les policemen seuls paraissaient ignorer absolument ce qu'elles faisaient là, parce qu'en Angleterre, la consigne des policemen est d'ignorer.

Il y avait aussi beaucoup de soldats, que Maximilien ni Gosseline ne se souvenaient pas d'avoir jamais vus. Ils ne sortaient donc qu'après le couvre-feu, comme les femmes? Et les uns étaient tout petits, et les autres étaient très grands, pas un seul n'était d'une taille moyenne. Ils portaient de courtes badines et des calottes de polo.

C'est à eux que les femmes s'attaquaient de préférence, plus rarement aux civils; et quant aux

élèves des collèges, ils n'étaient pas dehors à cette heure. Gosseline et Maximilien ne furent l'objet d'aucune avance : ils s'expliquèrent cette abstention par le sentiment de la race, et ils ne la regrettèrent point, sans doute par un effet du même sentiment.

— Rentrons, dit Maximilien.

— Allons au parc, dit Gosseline.

Ils y allèrent.

Sur les vastes pelouses, au pied des arbres en bouquets, et dans les allées les plus découvertes, la liberté était encore plus grande que dans la rue : car tout ne se passait point en conversations. Ce spectacle parut curieux à Gosseline, mais il effraya Maximilien, qui répéta, avec plus d'insistance :

— Monsieur, rentrons.

A ce moment, en dépit de leurs allures étrangères et du sentiment de la race, ils furent abordés par une jeune personne, qui leur dit quelque chose qu'ils entendirent bien en gros, mais non point littéralement. « Ce serait, pensèrent-ils, tout un vocabulaire nouveau à apprendre. Est-ce la peine pour si peu de temps ? » Et ils hâtèrent le pas.

Mais, pour rentrer, ils devaient repasser par High Street. Comme ils s'engageaient dans cette rue, ils furent interpellés en français par une femme,

qui leur demanda où ils couraient si vite et les qualifia de jolis blonds, encore que Gosseline ne fût point joli et que Maximilien fût plutôt brun.

Ils eurent plaisir à entendre le doux parler de leur pays. Ils ralentirent leur train, puis ils s'arrêtèrent tout à fait, et enfin ils se retournèrent. La personne qui venait de leur adresser la parole était vêtue de piqué blanc, et coiffée d'un énorme chapeau noir, dit Gainsborough : elle n'en avait pas l'air plus anglais.

Gosseline savait mieux que Maximilien ce qu'il sied de dire à une femme, quand on ne l'a jamais vue et qu'on aspire à faire sa connaissance la plus intime.

— Comment, lui demanda-t-il, avez-vous pu deviner de dos que nous étions Français?

Elle déclara, sans l'expliquer, que cela se voit du premier coup. Ils en convinrent, et assurèrent qu'ils l'avaient reconnue pour Française avant même que de se retourner, et encore bien plus depuis.

Gosseline lui demanda ensuite son nom et ce qu'elle pouvait bien faire dans ce sacré pays. Elle ne dissimula point qu'elle y faisait ce qui se fait, quoi qu'on dise, partout. Elle s'appelait Germaine. Elle s'était, depuis plusieurs mois, installée à Londres, où il vient pas mal de Français qui n'aiment guère à changer leurs habitudes. Elle était venue « dans ce trou » prendre des vacances, mais

il ne paraissait point qu'elle en prît : car elle demanda sans plus de façon aux deux jeunes gens s'ils voulaient venir vider dans sa chambre, à l'hôtel de la Biche blanche, un pot de cider-cup.

— Nous sommes deux, dit Gosseline.

— Qu'est-ce que ça fait? dit Germaine.

Gosseline objecta :

— C'est que je suis son professeur.

Germaine, qui préférait Gosseline, lui dit :

— Viens, toi : le petit rentrera bien tout seul.

— Ça, par exemple, c'est trop fort! dit Maximilien, vexé.

— N'avez-vous pas une amie? dit Gosseline.

Elle avait une amie, et cela pouvait tout arranger; mais, comme dix heures venaient de sonner, Maximilien fit observer qu'il était imprudent de rentrer plus tard, et que Mrs. Baldwin, pour mieux feindre d'ignorer leur sortie, pourrait bien tirer à l'intérieur les trois verrous de sûreté. La partie fut remise au lendemain.

— Monsieur, dit avec émotion Maximilien, je vous remercie.

— De quoi? dit Gosseline.

— De ne pas m'avoir planté là, et d'avoir demandé à cette dame si elle a une amie.

— C'est la moindre des choses, dit Gosseline.

« Dans quelques heures, pensa Maximilien, j'au-

rai ma seconde maîtresse. Je regrette de ne pas savoir comment elle s'appelle. »

Les verrous n'étaient point tirés. Ils rentrèrent sans encombre. Ils marchaient sur la pointe du pied, et Maximilien évita de faire grincer la porte de sa chambre. Sur le seuil il s'arrêta, pour écouter la respiration égale de Geffrey, qui dormait, du sommeil de l'innocence. Et il sourit.

XI

L'AUTRE CADET

MAXIMILIEN se réveilla dès l'aube, pour allonger cette journée heureuse. L'impatience des plaisirs qu'il ne devait goûter qu'à cinq heures du soir le chassa du lit avant six heures du matin. Il regarda Master Geffrey, qui dormait encore, et n'avait point, en effet, de raison pour changer ses heures ; et il s'en alla faire un tour au bord de la Tamise.

Elle dormait aussi, modestement, voilée de brouillards. Il faisait un de ces petits froids piquants, qui annoncent parfois, en été, les plus chaudes après-midi. Le soleil s'était levé tout pâle, sans contours, et subitement était devenu net et rouge, ainsi qu'en décembre. Un nuage coupait à mi-hauteur la colline, comme une montagne. Au sommet, les églises, les collèges gothiques, environnés de maisons roses, se réjouissaient de l'au-

rore. Le sentiment de la nature vient aux garçons ou aux filles à peu près comme l'esprit : Maximilien en fut pénétré ; il fit durer sa promenade, et ne rentra que pour le déjeuner de neuf heures.

Il rencontra sur le chemin, à quelques pas de la maison, Geffrey en compagnie d'un étranger, très grand, carré, mais sec, qui portait monocle et qui n'avait pas l'air de plaisanter. Le visage, du plus beau type romain, était parfaitement rasé et n'accusait aucun âge. Geffrey, selon son ordinaire, ne disait pas grand'chose, et l'autre n'avait pas l'air d'un monsieur à dire n'importe quoi. De temps à autre il s'arrêtait court, regardait, avec l'attention la plus soutenue, une pierre, par terre, et, d'un coup brusque de sa canne, l'envoyait, comme une balle de golf, à tous les diables. « Ce Geffrey, se dit Maximilien, connaît de drôles de types. »

Le « drôle de type » était invité au *breakfast*. Dès que Maximilien entra dans la salle à manger, Master Geffrey fit les présentations.

— Marquis de Coutras, dit-il, en s'efforçant d'articuler chacun de ces trois mots à la française.

Il ajouta :

— Mon oncle, le duc de Jedburgh and Kelso.

— C'est le premier ministre, dit, à l'oreille de Maximilien, Gosseline, qui semblait ahuri.

Maximilien ne le fut pas moins, et le devint même davantage, quand il vit que l'on n'appelait point

ce duc Votre Grâce et que personne n'était à plat ventre devant lui. C'est au contraire lui qui respectait le docteur. Il avait des attentions pour la grosse Bessie et la poétique miss Ethel. Il ne souffla mot de politique, sauf une amabilité à l'adresse des « charmants Français ». Il ne parla un peu abondamment que du golf ; et quand Geffrey le reconduisit à la gare aussitôt après le déjeuner, Maximilien et Gosseline le virent de loin qui s'arrêtait tous les cinquante pas, pour choisir une pierre et, d'un coup de sa canne, la lancer.

— Je n'aurais jamais cru, dit Maximilien, que ce Geffrey, qui a plus de beauté que de race, et qui reçoit le fouet sans broncher, fût d'une si bonne maison. Je ne sais pas si le duc de Jedburgh et Kelso est premier ministre, mais je sais bien que c'est un des plus grands noms d'Ecosse... A propos de noms, comment Geffrey, s'il est vraiment le neveu légitime du duc, ne s'appelle-t-il ni Kelso, ni Jedburgh, mais Barton ?

— C'est, dit Gosseline, qu'il n'a droit (comme vous entre parenthèse) qu'à son nom patronymique; et, en Angleterre, ce n'est pas la mode d'usurper des titres.

— Que dites-vous, monsieur ? s'écria Maximilien. Si j'étais Anglais, je ne serais ni marquis ni Coutras, et je m'appellerais donc Collignon ? Car tel est le nom de ma famille.

— Il n'est pas joli, dit Gosseline. Je conçois que vous préfériez l'autre.

Maximilien aperçut revenir Geffrey et lâcha Gosseline pour courir à lui. Il lui pardonnait ses coups de poing en faveur de sa naissance. Il lui prit le bras et lui dit :

— Quel mystérieux vous faites ! Pourquoi ne m'avez-vous pas révélé que vous êtes de pur sang, et cadet comme moi ? C'est une sympathie de plus entre nous : je m'en réjouis, car vous n'ignorez pas que j'ai conçu pour vous la plus vive amitié. Si j'avais su qui vous êtes, nous aurions causé de choses intéressantes, au lieu de nous raconter des sottises. Vous m'auriez dit vos projets d'avenir, et peut-être suggéré les miens, puisque notre situation est identique. Moi, je n'ai aucune idée de ce que je ferai dans la vie.

Geffrey Barton n'avait pas dit ses projets d'avenir à Maximilien de Coutras, parce qu'un Anglais n'imagine pas que ses affaires puissent avoir le moindre intérêt pour un étranger. Mais, du moment que Maximilien lui affirmait le contraire, il était trop heureux de se confier à un ami, comme tout jeune homme de cet âge, même Anglais. Il exposa donc ses divers plans, dans un ordre admirable. Il déclara que la politique le tentait d'abord.

— Mais, fit Maximilien d'un ton méprisant, vous ne pourriez entrer qu'à la Chambre des communes?

— Cela dépend, répliqua-t-il. Rien ne prouve que je ne serai pas un jour duc de Jedburgh et Kelso.

Il n'avait pas, en effet, plus de six proches à enterrer pour succéder au titre de son oncle. Il ne souhaitait pas ce massacre ; mais il ne laissait pas d'y penser, afin de n'être pas pris au dépourvu.

Il avoua qu'en seconde ligne, il avait du goût pour le journalisme, mais pour le journalisme militaire : il regrettait que son jeune âge ne lui eût pas permis de suivre, à titre de correspondant, la campagne du Transvaal ou celle de Mandchourie, et il attendait avec impatience une autre guerre. L'attrait de l'Inde le sollicitait aussi et il n'eût point dédaigné d'être vice-roi ; mais il ne se dissimulait point qu'il aurait de la peine à obtenir cette dignité, s'il ne devenait préalablement duc. Enfin, il avait l'intention d'acquérir une fortune personnelle considérable ; et comme son oncle était le principal actionnaire de la principale mine du Cap, il comptait se faire nommer membre, puis président du conseil d'administration et, à défaut de vice-roi des Indes, devenir roi du diamant.

Ce dernier projet sourit tout particulièrement à Maximilien.

— Mon cher, dit-il au neveu du duc de Jedburgh et Kelso, vous devez vous tenir à celui-ci, qui m'arrange très bien. Je ne peux plus me passer de vous,

et je suis décidé à vous accompagner où vous irez. Mais cela ne m'amuserait ni ne me profiterait guère de suivre une campagne sans me battre, et qu'est-ce que vous voulez que j'aille faire aux Indes ? Au Cap, c'est tout différent, et si monsieur votre oncle vous fait une situation dans sa mine, il peut aussi bien m'en faire une, par égard à l'amitié que j'ai pour vous.

— Je le lui demanderai, dit avec beaucoup de cordialité Master Geffrey.

Maximilien retourna en courant vers Gosseline.

— Monsieur, lui dit-il, les événements se précipitent, et il est incroyable combien il s'est passé de choses depuis ce matin. Mon destin vient de se fixer. Geffrey partira bientôt pour le Cap, où il présidera le conseil d'administration de la plus riche entre toutes les mines de diamant. Je le suivrai : je ne peux plus me passer de lui, mais il va de soi que vous en êtes. Je me procurerai facilement, sur place, du diamant brut, et je répandrai le bruit que j'en fabrique d'artificiel. Je montrerai ceux que je me serai procurés, et je dirai qu'ils sont de moi. Pour obtenir mon silence et pour éviter que je ne ruine son commerce, Geffrey me donnera des sommes considérables.

— Cela, dit Gosseline, a déjà été fait. L'histoire se répète, mais l'escroquerie ne se répète point. Elle est aussi comme le violon, qui ne souffre pas la

médiocrité. Je suis tranquille : vous aurez, un jour ou l'autre, des idées neuves et originales. Vous êtes déjà dans les bons principes. Un instinct sûr vous avertit qu'il y a deux moyens de faire de l'argent, comme l'on dit en Amérique, c'est d'en faire effectivement ou d'exploiter ceux qui en font. L'honnête Geffrey est de la race des producteurs effectifs : vous ferez donc bien de vous associer à lui, et vous aurez d'autant plus de cœur à le tondre que vous l'aimez tendrement.

— Ah ! monsieur, n'en doutez pas ! s'écria Maximilien.

— En attendant que vous partiez pour le Cap, reprit Gosseline, il est temps que nous allions retrouver nos belles amies.

— Je n'y pensais plus, dit Maximilien.

Il était même si loin d'y penser qu'il eût volontiers manqué le rendez-vous ; mais il sentit que cela ne se doit point.

En chemin, l'on rencontra Geffrey, qui portait sur l'épaule droite une serviette-éponge rayée de rouge et de bleu.

— Je vais au bain, dit le neveu du premier ministre. Venez-vous avec moi ?

— Cela m'est impossible, dit Maximilien, en prenant, bien malgré lui, un air avantageux.

Il ajouta : « Je le regrette », et le plaisant est qu'il le regrettait tout de bon.

« Comment va-t-elle s'appeler ? » pensait-il ; et il ne se demandait point : « Sera-t-elle à mon goût? » Elle s'appelait Rosalie. Ce n'était rien encore, mais la première vue lui fut si défavorable que Maximilien en demeura consterné. Germaine l'avait séduit par sa bonne tenue : Rosalie était affublée d'un chapeau absurde et d'une manière de caraco rouge sur une espèce de cotillon blanc. On n'était pas fier d'être Français, quand on la voyait en Angleterre. Elle riait continuellement comme les poules gloussent, et l'on ne s'entendait plus, ce qui permit à Maximilien d'avoir un assez long aparté avec Gosseline.

— Monsieur, lui murmura-t-il, comme cela tombe mal ! Rosalie ne me dit rien du tout et, pour trois louis, je n'aurais pas le courage de l'entôler. Vous ne me paraissez pas être dans les mêmes sentiments, et vous la regardez plus que Germaine, qui ferait très bien mon affaire. Si nous changions ?

— Ce serait avec plaisir, dit Gosseline, mais il me paraît bien délicat de revenir sur ce qui a été convenu.

Heureusement, rien ne pressait, et ils purent laisser la chose en suspens, vu qu'ils s'étaient flattés à tort d'obtenir les faveurs de leurs maîtresses sur la fin de l'après-midi : c'est une heure de femme du monde, et Rosalie ni Germaine, qui sortaient à peine de leur lit, ne se souciaient point d'y rentrer

si tôt. Elles préféraient canoter. Maximilien et Gosseline s'empressèrent d'accéder à ce vœu. Ils louèrent un bateau à trois paires de rames, car Germaine prétendait travailler, comme les hommes. Rosalie se mit à la barre, où elle ne gouverna point ; mais elle chanta, à plein gosier, une tyrolienne qui eût étonné Bougival même.

L'effarement des populations et le scandale n'auraient pas été plus affreux, si Rosalie avait lancé ses laïtou à l'église pendant le sermon, ou dans le hall d'un des trois collèges pendant le repas. La Tamise était, à ce moment, fort animée et sillonnée de barques nombreuses. Mais les jeunes rameurs qui les montaient ne parlaient point ; et lorsque par hasard une jeune fille (du meilleur monde) était assise à la barre, elle ne gouvernait pas plus que Rosalie, mais elle faisait la lecture. C'était aussi l'heure de la promenade et du bain. Miss Ethel, qui était assise au pied d'un saule, vit Gosseline parmi ces femmes... Elle jeta un cri, et rougit de l'avoir jeté. Geffrey, qui était perché dans le même saule, tout nu, ne put supporter la vue de son ami en veston, flanqué de deux femmes tout habillées. Il se laissa brusquement choir dans l'eau. Miss Ethel fut arrosée : elle n'y prit seulement point garde.

Ces dramatiques épisodes échappèrent à Maximilien ; mais quand il rentra dans sa chambre,

à sept heures, il eut la surprise de trouver close la porte de Geffrey. Il l'ouvrit, sans frapper, et tendit la main à son camarade, qui tourna le dos.

— Etes-vous fou ? lui cria-t-il.

Geffrey fit un prodigieux effort, et répondit en français, ou à peu près :

— Je suis soucieux de vous dire que je ne puis secouer les mains avec vous, parce que vous fréquentez de sales femmes.

Lorsque Gosseline rencontra miss Ethel, qui était la grâce même (et d'ailleurs amoureuse de lui), elle lui tourna également le dos. Le vieux Baldwin avait un air de sévérité. Mrs. Baldwin semblait aussi mortifiée que si elle eût raté un pudding. Le dîner fut sinistre, et, en sortant de table, le docteur prit Gosseline à part, pour lui signifier que chacun est libre, mais qu'il ne tolérait point l'inconduite, et qu'il le priait de repartir pour la France demain matin. Puis la famille se retira, laissant les deux coupables seuls.

— C'est trop fort ! s'écria Maximilien. Geffrey n'est pas déshonoré pour avoir reçu des coups, et nous le sommes pour nous être baladés avec des femmes !

— Il ne s'agit pas, dit Gosseline, de critiquer les mœurs anglo-saxonnes. Mais cette aventure est fort ennuyeuse. Qu'allons-nous raconter à monsieur le duc, et comment lui expliquerons-nous ce retour

prématuré ? Il vous a expédié en Angleterre à la suite d'une histoire de femme. Je crains que cette récidive ne fasse déborder la coupe et qu'il ne m'accuse de mal veiller sur vous.

Ce que Gosseline oubliait, c'est que monsieur le duc n'avait pas envoyé son neveu en Angleterre pour le punir, mais pour lui former le caractère : il ne doutait point qu'après plus de deux mois, ce ne fût chose faite, et que Maximilien n'eût appris l'anglais par-dessus le marché. Comme il s'apprêtait à partir pour Trouville, où il réunit tous les siens, il invita Gosseline par dépêche à ramener le jeune homme dans les quarante-huit heures ; et par une coïncidence où les aveugles seuls refuseraient de voir la marque d'une intervention divine, cette dépêche arriva précisément comme le docteur Baldwin venait de les mettre à la porte. Gosseline en fut bien aise. Mais Maximilien ne se consolait pas d'avoir perdu si injustement l'utile amitié de Master Geffrey.

XII

LE REGARD

MAXIMILIEN de Coutras revit la France avec plaisir : il est bien né, il aime sa patrie, et particulièrement Trouville. Son oncle lui fit un accueil qui ajouta encore à la joie du retour. C'est qu'il arrivait d'Angleterre, et monsieur le duc n'admettait point qu'il y eût séjourné deux mois sans acquérir toutes les qualités physiques et morales que l'éducation anglaise doit assurer aux jeunes gens.

— Comme il est changé à son avantage ! s'écriait ce bon oncle en considérant son neveu, qui précisément n'était point changé du tout. Qu'il a grandi ! Qu'il est large d'épaules ! Qu'il donne la main franchement ! Et qu'il a le regard droit !

Or Maximilien, fort poussé pour son âge, avait depuis plus d'un an atteint la limite de sa croissance, et il ne bougeait plus. Comme beaucoup de

jeunes Français, il dissimulait une force musculaire très réelle sous les apparences de la fragilité. Il avait une poignée de main fondante, que Gosseline, pittoresque en ses expressions, appelait : « Votre poignée de main de chez Boissier. » Ses yeux, à la vérité fort beaux, se voilaient de longues paupières hypocrites, comme les yeux de Chérubin, et il ne regardait qu'en coulisse.

Gosseline ne fut pas moins bien reçu que son élève, et le duc se donna le genre de le traiter avec familiarité. Il ne lui tirait point l'oreille, ce qui est plutôt bonapartiste ; mais il lui tapait sur l'épaule, et disait : « J'ai mis la main sur un trésor. » L'heureuse mère de Maximilien, madame la marquise, disait comme monsieur le duc, et elle s'attendrissait. Ses façons devinrent bientôt si équivoques qu'elles alarmèrent le jeune professeur. Il est certain qu'elle tournait autour de lui. Mais enfin elle s'expliqua : elle ne voulait que lui soumettre certains essais poétiques.

Madame la marquise s'était avisée subitement, en faisant ses malles, qu'elle était à peu près la seule de son monde qui ne rimât point. Comme elle n'avait pas plus de quarante-cinq ans, elle ne croyait pas qu'il fût trop tard pour s'y mettre. Elle se dépêchait toutefois, afin de rattraper le temps perdu, et elle avait depuis trois semaines accouché, si l'on peut dire, de douze odelettes funèbres dé-

diées à la mémoire du feu marquis. Ces pièces parurent à Gosseline les plus gaies du monde et le réconcilièrent avec l'idée de la mort. La marquise se mettait aussi sur le pied de les réciter dans les salons. Elle se faisait beaucoup prier, mais elle cédait toujours. Il rejaillissait de cette poésie un nouveau lustre sur le nom de Coutras ; et quand les divers membres de la famille se montraient le matin cinq minutes dans la rue de Paris, ils avaient un port de tête qui signifiait aux profanes qu'après s'être contentés, sept siècles durant, de descendre des croisés, il leur prenait des démangeaisons d'y remonter, par un autre chemin. Maximilien recueillait, de cette gloire, sa portion de cadet, et il s'attachait de plus en plus à sa maison ; Gosseline lui-même sentait l'honneur d'appartenir à ces gens-là.

Mais la grande nouveauté de l'année fut l'accointance de Maximilien et de son cousin Hubert. Durant toute leur enfance, ils n'avaient pas échangé vingt paroles ; ils ne se voyaient que ce qui était strictement nécessaire pour entretenir leur aversion réciproque, et ils ne jouaient jamais ensemble. Maximilien n'avait point de raisons pour revenir de cette antipathie, si naturelle entre proches, et il en avait de bien fortes pour envier son cousin plus encore qu'aux jours passés. C'est Hubert qui s'était transformé en deux mois, et qui semblait revenir d'An-

gleterre : il avait la moustache suffisamment fournie pour que l'on vît qu'il la rasait, il donnait la main virilement (quand il la donnait), et il regardait les gens bien en face, avec insolence, sinon avec franchise. Enfin, sa maîtresse, la cantatrice mondaine, qui aurait pu être sa grand'mère puisqu'elle l'était bien de deux de ses meilleurs camarades, tenait toujours à lui si chèrement qu'elle l'avait suivi à Trouville, sous prétexte de chanter dans les concerts de charité. Elle y chantait tant qu'elle pouvait le finale de *Tristan*, et avec lui, plus volontiers le deuxième acte.

Maximilien pardonnait à Hubert d'être beau et d'être aimé. « Ah ! se disait-il en soupirant, j'ai du cœur ! Mais aussi c'est que je n'ai pas d'autre ami. » Et il se rappelait le fâcheux dénouement de sa liaison avec Geffrey Barton, la ruine de toutes les espérances qu'il avait cru pouvoir fonder sur cette amitié sans lendemain.

« Parce qu'on est cousins, se disait-il encore, ce n'est pas une raison pour se détester. Quelle superstition !... Hubert doit arriver à tout, il n'y a pas de rivalité possible. La haine est stérile, et l'amitié peut être bien profitable... Mais où avais-je la tête, de dire que je ne veux pas de ses restes ? Prendre la femme ou la maîtresse de quelqu'un, cela ne s'est jamais appelé avoir ses restes. Du moins, cela dépend du point de vue. » Cette idée

lui parut si ingénieuse, et il fut si fier de l'avoir trouvée tout seul, qu'il allait courir la communiquer à Gosseline. Il se ravisa. « A la fin, se dit-il, je puis me passer de consulter M. Gosseline tous les quarts d'heure. Il faut que je m'habitue à prendre l'initiative. Ce ne serait pas la peine d'avoir vécu en Angleterre. »

Il travailla dès lors à devenir le meilleur ami et l'inséparable de son cousin. Il n'y eut point de peine. On se voyait du matin au soir, même sans le faire exprès. Il saisit toutes les occasions de décocher à Hubert de petits compliments sans soupçon de flagornerie, et d'une forme naïve. Au bain, il lui disait : « Comme tu nages bien ! » ou : « Tu en as des bras, toi ! » Aux petits chevaux, si Hubert gagnait trois fois dans une heure, il lui disait : « Toi, tu as de la chance » (ce qui fait toujours plaisir). Il risquait parfois, pour éviter la fadeur, une critique, mais flatteuse.

— Tu danses bien, lui dit-il un soir, mais je trouve que tu as un peu de raideur dans l'épaule gauche ; avec un rien de souplesse, ce serait le rêve.

« Papa décidément a raison, pensa Hubert de Coutras : mon cousin ne se ressemble plus depuis qu'il est allé en Angleterre. C'est vraiment un très gentil garçon. »

L'intimité était déjà si étroite que Maximilien

assistait en tiers aux rendez-vous d'Hubert et de son Yseult, quand ces rendez-vous n'étaient que chez le pâtissier : la dame avait une passion presque aussi forte pour les gâteaux à la crème que pour les tout jeunes gens. Mais le petit marquis n'était pas si neuf que de démasquer trop tôt ses batteries; et, en attendant, il se voyait sevré des plaisirs dont l'heureux Hubert se régalait immodérément. Cette privation lui sembla cruelle. Cette fois, il eut recours à Gosseline.

— Monsieur, lui dit-il, Trouville est pour nous un séjour encore plus austère que la Grande-Bretagne. Vous allez me redire que je ne pense qu'à ça, mais vous m'accorderez qu'il est pénible de n'y pouvoir penser que toutes les six semaines. Nous ne sommes pas, en principe, aussi libres que là-bas, mais, pratiquement, nous pouvons décamper à n'importe quelle heure de jour ou de nuit. D'ailleurs, si vous venez avec moi, ni mon oncle ni maman ne demanderont point où nous allons. Or j'ai vu, tout au bout des planches, du côté du port, un établissement qui s'intitule Eden Trouvillais, et je sais ce qu'Eden veut dire.

— Je vous y conduirais avec plaisir, dit Gosseline, et je vous avoue que cet Eden me tente aussi personnellement, car ma vertu me pèse, comme dit l'autre. Mais vous venez de faire allusion à la confiance si touchante que me témoigne monsieur le

duc : je tiens beaucoup à en rester digne, et surtout à ne pas la perdre. Je l'ai déjà hasardée trop souvent, et, bien qu'il n'en soit résulté rien d'irréparable, le souvenir de mes imprudences me rend timoré.

— C'est bon, répondit Maximilien, j'arrangerai cela.

A dîner, la conversation traînait, Maximilien dit brusquement :

— Il y a ce soir un gala à l'Eden, j'y vais.

M. le duc de Coutras, qui avait le nez dans son assiette, voulut dire : « Vous êtes fou ! » Mais, pour le dire, il leva les yeux, et il rencontra le regard de Maximilien, ce fameux regard droit, qui pour la première fois était droit tout de bon. « C'est inouï, pensa-t-il, ce que l'Angleterre a fait de ce gaillard-là ! » Et il répondit, à l'étonnement général :

— Allez-y, allez-y, *mon garçon*. Amusez-vous, c'est de votre âge.

Hubert, moins déterminé, eut la niaiserie de dire :

— Et moi, papa, est-ce que je ne pourrais pas y aller aussi?

Mais Maximilien ne laissa pas au duc le temps de répondre non, et répondit pour lui :

— Certainement.

Il ajouta, en manière de plaisanterie :

— Nous emmenons M. Gosseline.

Et, comme on se levait de table, il donna le signal du départ, en administrant à chacune des personnes présentes une poignée de mains qu'elles n'oublièrent pas de sitôt.

— Ce n'est pas plus difficile que ça, dit-il, une fois dehors, en faisant une pirouette.

Gosseline était stupide d'admiration.

Après ce coup d'éclat, il crut pouvoir changer l'ordre des préséances : il prit le commandement de la bande, et il entra le premier à l'Eden. Il eut lieu de s'en repentir; car la première femme qui le vit, et qui ne l'aurait point vu si son cousin, plus large, avait marché devant, fut sa victime du passage d'Arcadie, l'altière Irma, plus empanachée que jamais, et flanquée de Lucienne, toujours noiraude et ébouriffée.

Maximilien pâlit; mais il a l'habitude du monde, et il allait passer d'un air digne, sans les reconnaître. Malheureusement, les femmes de cette espèce n'ont pas l'habitude du monde. Elles le reconnurent, et lui lâchèrent une telle bordée de gros mots qu'il ne restait plus qu'à les mettre par ordre alphabétique pour avoir un dictionnaire complet de la langue verte. Lucienne, qui gardait un faible pour Gosseline, le ménageait ; mais Irma ne ménageait pas Maximilien. Elle lui promit qu'elle lui ferait des avanies de même sorte tant qu'il ne lui rendrait pas ses trois louis, et elle lui intima l'or-

dre de quitter le bal. Maximilien n'avait garde d'obtempérer aux injonctions d'une pareille fille; mais il était connu, on riait autour de lui un peu trop haut, il voulut montrer qu'il était mieux élevé qu'elle, et il fila.

— Ah çà! dit-il avec rage, dès qu'il respira l'air frais du dehors, est-ce que cette histoire-là va me suivre toute ma vie?

— En France, fit Gosseline, cela m'étonne. Cela ne m'étonnerait pas en Allemagne, où il n'est pas rare de voir des septuagénaires se reprocher mutuellement, et jusque devant les tribunaux, les petites privautés qu'ils prenaient ensemble à l'école. Mais, ici, nous avons la prescription... Je ne vous ai pas mâché ce que je pensais de votre premier exploit, mais j'estime que vous l'avez trop payé. Votre Irma a la rancune tenace. Vous pouvez dire que, pour votre début, vous avez tiré là un joli numéro ! En attendant, elle va faire du chabanais (si j'ose lui emprunter son langage), monsieur votre oncle n'aimera point cela, je ne saurais lui donner tort, et moi, il va me flanquer à la porte.

— Je sortirais de la maison avec vous ! s'écria Maximilien.

— Ne dis donc pas de bêtises, ma vieille, dit le brave Hubert, qui avait, à l'occasion, une sorte de bon sens épais. Il faut tout bonnement rendre à cette grue ses trois louis.

Ils se fouillèrent, et ne purent, à eux trois, réaliser que dix-sept francs.

— Eh bien, dit Hubert, allons aux petits chevaux, où nous sommes sûrs de ne pas rencontrer *ton amie*, puisqu'elle est à l'Eden. Rien n'est plus facile que de faire soixante francs avec dix-sept : tu dis toujours que j'ai de la chance.

Maximilien disait à Hubert qu'il avait de la chance, mais c'était pour lui faire plaisir. Hubert n'avait aucune chance, il avait, au contraire, une déveine noire. Il ne passa pas une fois, ni à vingt sous, ni à quarante, et douze coups suffirent pour décaver les trois amis. Ils sentirent qu'il n'y avait rien à faire et prirent le parti de s'aller coucher, quoiqu'il fût de fort bonne heure.

La duchesse et la marquise s'étaient déjà retirées, mais ils trouvèrent dans le salon monsieur le duc, qui sommeillait sur un journal. Il se réveilla en sursaut, ne remarqua point leurs mines contrites, et leur demanda rondement :

— Eh bien, mes amis, vous êtes-vous bien amusés ?

Maximilien eut une inspiration.

— Pas du tout, répondit-il, et il m'est arrivé une aventure très désagréable, que j'aime mieux vous dire tout de suite, car vous seul pouvez me tirer de là.

— Ah! bah? ah! bah? dit le duc, gêné par le « regard anglais » de son neveu.

— Vous avez bien voulu, poursuivit Maximilien, me pardonner une mauvaise plaisanterie que j'ai faite dernièrement à une personne de mœurs faciles.

— Oui, oui... dit le duc, qui ne savait plus où diriger lui-même son regard pour éviter celui de Maximilien.

— Cette personne est moins indulgente que vous. Un hasard vient de me remettre en sa présence. Elle a fait du bruit, et elle nous insultera tous publiquement tant que je ne lui aurai pas restitué ce qu'elle a le front de prétendre que je lui ai pris.

— Combien est-ce ? dit le duc magnétisé, sans la moindre résistance.

Maximilien songea que ce n'est pas tout de vaincre et qu'il faut bien aussi profiter un peu de la victoire.

— Cinq louis, dit-il tranquillement.

XIII

L'IMPRÉVU

Les bourgeois, qui règlent leurs comptes à court terme, ignorent le plaisir des dieux que l'on goûte, lorsque soudain, inopinément, l'on se trouve en mesure de payer un fournisseur ou un créancier qui réclamait son dû sans espoir, mais avec insolence.

« Ah ! ah ! se disait Maximilien. Ma belle Irma ! Tes trois louis ! Je te les vais jeter au nez. Les voilà. Ils ont même fait des petits. A mon tour de parler haut, et rira bien qui rira le dernier. »

Il fit réflexion qu'elle rirait peut-être aussi, de rentrer dans son argent ; mais cela ne le refroidit point, et il se rendit de bon matin à l'Eden, pour s'informer de l'adresse d'Irma, qu'elle avait négligé de lui faire connaître. Quand il la sut, il prit son temps. « Je ne suis pas aux ordres de cette demoi-

selle, pensa-t-il, et elle ne m'a pas gagné cet argent au jeu. Certes, je la désintéresserai, et j'ai même hâte de le faire ; mais je le ferai à mon heure ; et, s'il me plaît que ce soit d'aujourd'hui en huit, ce sera d'aujourd'hui en huit. Qu'elle s'avise un peu de crier ! Elle ne criera pas longtemps : j'ai de quoi lui fermer la bouche. D'ailleurs je ne la rencontrerai pas, si je ne vais pas, comme hier soir, la chercher sur son terrain. »

Il rejoignit son cousin Hubert, qui faisait les cent pas sur la plage.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit ? Tu en viens ? lui demanda Hubert.

— Rien ne presse, dit Maximilien.

— A ta place, dit Hubert, j'aimerais mieux en finir tout de suite.

Mais il ne hasardait que timidement cette légère critique : il avait en Maximilien une confiance absolue, depuis qu'il l'avait vu carotter au duc deux louis de trop. Maximilien aperçut ce sentiment, qui le flatta. « L'enfant, se dit-il, est à point. Je crois que maintenant je ne risquerais rien à lui souffler sa bonne amie. » Il vit justement la dame, qui venait sur eux, et observa que l'on ne saurait dire « souffler » une personne de ce volume. Il regarda de côté son cousin. « J'y aurais, pensa-t-il, peu de mérite... et (il soupira) bien peu de plaisir. »

Un jeune homme d'une suprême élégance, et tout en blanc jusqu'aux bottines, accompagnait la tendre Yseult. Les bords larges et rabattus de son panama dissimulaient tout son visage. Quand Maximilien le vit sous le nez, il reconnut Gosseline : il n'en pouvait croire ses yeux. Par politesse, les deux cousins firent volte-face et se joignirent au couple. Mais on leur dit bonjour distraitement, et l'on poursuivit une conversation dont le tour littéraire les ennuya. Il ralentirent, ils se laissèrent dépasser. Quand ils jugèrent la distance suffisante, ils firent une seconde volte-face, et ils se dirigèrent vers les Roches-Noires, tandis que Gosseline et Yseult se dirigeaient vers le port.

— Ah çà, dit Maximilien, est-ce que tu es en froid avec elle ?

— Pas précisément, dit Hubert. Mais sa voix lui donne des inquiétudes, et pour se ménager une occupation honorable en cas qu'un jour ou l'autre elle ne puisse plus chanter, elle s'est mise, comme ta mère, à faire de la poésie. Elle m'a lu deux ou trois morceaux, et je crois que je ne lui ai pas bien exprimé mon admiration. Je l'ai même priée très sérieusement de garder dans son tiroir une espèce d'hymne où elle traduit avec trop de liberté les sentiments que je lui inspire. Si elle publiait ça, Rogatien et Alexandre (les deux petits-fils de la dame) ne me salueraient plus, et tu sais que je

fais passer l'amitié avant tout. Elle ne m'en veut pas, mais elle ne me trouve pas intellectuel ; et, comme ta mère lui a vanté les aptitudes de Gosseline, elle l'a invité, voilà trois jours. C'est à cette occasion, sans doute, qu'il s'est offert une flanelle blanche, un panama, et je m'étonne qu'il ne t'en ait point parlé.

— Moi aussi, dit Maximilien.

Ils rencontrèrent sur ces entrefaites Rogatien et Alexandre, à qui Hubert s'empressa de raconter avec beaucoup de verve l'incident de l'Eden Trouvillais et le tour des cinq louis. Rogatien et Alexandre le trouvèrent plaisant, et firent cent amitiés à Maximilien, qui les trouva charmants. « Je ne veux pas non plus, pensa-t-il, me brouiller avec eux. Il ne manque pas de femmes à Trouville sans leur grand'mère, et j'ai de l'argent sur moi. Ce qu'il me faut surtout, pour le moment, c'est des relations. » A cet égard, l'amitié de son cousin lui profitait déjà : tous les amis d'Hubert étaient devenus les siens, pour ainsi dire implicitement, et le lot était nombreux ; outre Rogatien et Alexandre, Hubert avait bien une douzaine d'amis, qui appartenaient tous à la meilleure société.

Ils portaient des noms de famille qui ont déjà servi, et un profane qui avait l'indiscrétion de les écouter était bien étonné de les entendre se dire : « Tiens un tel... » (Je mettrai « Bayard » pour

être sûr de n'offenser personne, car je crois qu'il n'en reste plus.) « Tiens, Bayard ! Bonjour, mon petit, comment va ce matin ? » — « Bayard ? songeait l'écouteur indiscret. Je ne me le représentais pas ainsi. » Et il continuait de s'étonner, lorsqu'il entendait Bayard répondre :

— J'ai crevé au vingtième kilomètre, et j'ai une contravention pour exhalaison d'odeurs incommodes.

Car ils ne parlaient guère que d'automobile, quelquefois d'autres sports, surtout du golf, qu'ils préféraient parce qu'on y joue à grande distance et qu'on n'est pas obligé de causer. Ils étaient peu causants. Ils avaient peu de caractères personnels, de sorte qu'ils se distinguaient malaisément les uns des autres, sauf par leurs âges : il y en avait depuis quinze ans jusques à quarante-cinq ans. Ce qui empêche les hommes très différents d'âge de se lier ensemble, c'est plutôt la différence de leur développement intellectuel. Mais l'intelligence de ceux-ci était si peu ambitieuse qu'elle atteignait vite son point de maturité. Ils étaient précoces (sans être prodiges), et, dans ce milieu, un adolescent pouvait très bien tenir tête à un quadragénaire.

Toutefois, parmi ces figures effacées, deux personnages un peu plus singuliers se faisaient remarquer, — d'abord parce qu'ils ne portaient point de

noms historiques. L'un des deux, qui s'appelait Jacques, ou, plus familièrement Coco Sorbier, était un avorton au poil pâle et ras, aux yeux clignotants, âgé de dix-huit ans et qui semblait un tout petit garçon. Héritier d'une fortune énorme, Coco était déjà traqué par une meute de parasites, qui voyaient de loin, puisqu'il n'avait pas encore l'âge légal de la dissipation. Il manquait pour lui-même du superflu le plus nécessaire, et ses nuits comme ses journées se passaient en manigances pour se procurer de l'argent.

Il y était aidé par une sorte de factotum âgé de vingt-cinq ans, qui s'appelait René Fauchelevent, et qui en avait bien l'air : car ce Fauchelevent était grand, dégingandé, avait de grandes jambes, une superbe fente, comme disent les hommes d'épée, et de grands bras qui semblaient s'escrimer contre des moulins en faisant les mêmes gestes qu'eux. Son visage rasé, régulier, avait cette expression d'impudence qu'on attribuait jadis aux valets, et qui fait dire aujourd'hui : « Diable ! voilà un homme d'action. » Il provoquait par manie, et il se battait pour rien, comme sous Louis XIII ou à l'époque de la Restauration. En dépit d'une naissance ignoble et d'un passé douteux, il était accueilli avec faveur dans un monde où le snobisme veut que l'on admire et même que l'on considère les gens capables de tout. Il professait les

idées les plus nouvelles, il était néo-chrétien, néo-royaliste, décentralisateur, et il ne manquait point de cracher par terre dès qu'il voyait un juif, sauf quand il avait un service d'argent à lui demander. Enfin il s'était prodigué avec une telle ardeur lors des inventaires, que le président qui l'avait condamné pour ce motif à huit jours de prison, ne voulait pas croire qu'il ne fût pas domestique dans une des plus grandes maisons du Faubourg.

Ce Fauchelevent se lia précipitamment avec Hubert et Maximilien : il sentait que d'ici à peu il aurait à leur servir d'intermédiaire auprès des usuriers. Sur ce, un jeune israélite, fort agréable, instruit et bien élevé, doué d'une fortune qui n'était pas loin d'égaler celle de Coco, désira de s'introduire dans le cercle. Fauchelevent cracha. Ce geste ne fut pas du goût du jeune israélite, qui gifla Fauchelevent, et une rencontre fut décidée pour le lendemain. Elle eut lieu à une heure matinale, onze heures et demie, sur le champ de courses, derrière les tribunes du pesage. Fauchelevent avait dit : « Je ne veux pas qu'on en parle, je ne veux pas de public. » En conséquence, tout Deauville y vint, Trouville et les environs, et il y eut plus de monde qu'au Grand Prix.

Fauchelevent portait un maillot noir avantageux, il faisait des sauts de carpe et jetait des cris féroces. Maximilien fut d'abord ému, mais

cessa de l'être à la vingt-deuxième reprise. Il détourna la tête et regarda cette belle assistance ; il vit, au premier rang, Irma, comme toujours flanquée de Lucienne. « Bon Dieu de bon Dieu ! se dit-il. Si elle m'eng... devant tout ce monde, ce sera du joli ! » Et il s'esquiva sans attendre le dénouement du duel (qui fut un grand coup d'épée dans la cuisse droite de Fauchelevent). Il résolut d'opérer le jour même la restitution des trois louis ; mais il n'osait y aller seul et il pria Gosseline de l'accompagner. Gosseline, qui était déjà en jaquette, s'excusa : il avait promis toute la journée à M^me^ la duchesse d'Estouteville douairière, qui devait lui lire cent et un sonnets qu'elle venait d'achever, à la gloire du colibri.

Maximilien requit Hubert : il avait un rendez-vous d'Yseult, mais ne demandait qu'à le manquer, d'autant que ce n'était pas un rendez-vous à la pâtisserie. Les deux cousins se rendirent, vers trois heures, rue de la Cavée, où demeuraient les deux femmes, dans une maison bizarrement étroite, mais qui se rattrapait en hauteur. Ils sonnèrent tout doucement. Ce fut Irma en personne qui vint ouvrir, au second appel, car elle faisait la sieste. Elle était vêtue d'un peignoir blanc, et elle avait sa figure de la veille au soir. Maximilien, qui marchait bravement en tête de colonne, fit une légère retraite : n'allait-elle pas lui sauter aux yeux ?

Mais elle sait vivre. Elle dit, d'une voix extrêmement aiguë, en minaudant et en se déhanchant :

— Comment, c'est vous, mon cher marquis ? Mais quelle bonne surprise !

— Je vous présente, dit Maximilien sur la défensive, mon cousin le comte Hubert.

— Charmée ! dit-elle avec âme. Donnez-vous donc la peine d'entrer dans le salon.

Elle introduisit les visiteurs dans la pièce qualifiée salon, où les meubles ne foisonnaient pas, mais où l'on remarquait deux chaises longues.

— Lucienne, dit-elle, voilà monsieur le marquis, et il nous amène monsieur le comte. (Elle ne les connaissait encore que par leurs titres.)

— Ah ! bien, vrai ! dit Lucienne.

On remua les sièges, et ces messieurs, après s'être donné la peine d'entrer, furent invités à se donner celle de s'asseoir.

Il ne pouvait plus être question de jeter au nez d'Irma ses trois louis, et Maximilien ne savait même pas comment s'y prendre pour les lui offrir. Elle se gardait d'y faire allusion, elle parlait du duel de ce matin. Quand ce sujet fut épuisé, la conversation languit ; mais Lucienne la ranima en disant :

— Eh bien, le voilà retrouvé, ton Maximilien ! Tu l'as assez désiré ! Tu nous as assez rasés avec lui !

— Tu peux le dire, répondit Irma en baissant modestement les yeux.

— Vrai ? dit Maximilien, étonné, mais attendri.

Il ne put se rappeler sans émotion qu'elle avait été sa première maîtresse, et jusqu'à présent la seule ; il vit bien qu'elle se rappelait aussi des choses. Alors il la prit par le cou, et ne fut pas fâché de montrer à son cousin Hubert qu'il avait de l'acquis.

— Eh là ! eh là ! dit Hubert, n'oubliez pas que je suis veuf.

— Veuf ! dit Irma, justement indignée. Eh bien, et Lucienne ? Ce n'est pas elle, une amie, qui me ferait cet affront-là de ne pas être aimable avec le cousin de mon ami.

— Tu parles ! dit Lucienne.

Et comme elle affectait des allures sautillantes, elle bondit sur les genoux d'Hubert, qui ne protesta point : car son rêve était de posséder une femme maigre.

A l'instant des adieux, Maximilien glissa à l'oreille d'Irma :

— Tu sais que je te rapportais tes trois louis ?

— Je n'en veux pas, dit-elle avec le geste d'Hippocrate refusant les présents d'Artaxerxès. Du moins, pas aujourd'hui. Je te les laisse en dépôt, pour être sûre que tu reviendras.

— Tu peux en être sûre de toute façon, dit Maximilien avec sincérité.

Irma le mangea de caresses.

Lucienne semblait également avoir peine à se séparer de son Hubert, et Hubert de sa Lucienne.

— Mon cher, dit-il à Maximilien quand ils furent dehors, je te remercie, tu sais : ça est une femme, une vraie femme.

— Irma aussi, dit Maximilien.

Il pensait :

« J'ai voulu chiper à Hubert sa maîtresse, et je suis cause qu'il a chipé celle de Gosseline. La vie est pleine d'imprévu. »

Il regarda son cousin, qui avait un air de jubilation.

— Ah çà, lui dit-il, serais-tu sérieusement pincé ?

— J'en ai peur, dit Hubert.

Maximilien fit un rapide examen de conscience.

— Parbleu ! dit-il, moi de même.

Pour fêter cet heureux événement, ils entrèrent au bar, où ils échangèrent quatre cocktails, chacun sa tournée.

XIV

« VOI CHE SAPETE »

Si informés que nous soyons de certains phénomènes par ouï-dire, nous avons toujours quelque hésitation ou quelque timidité à les reconnaître, lorsque nous en devenons pour la première fois personnellement témoins. Le héros de la *Chartreuse de Parme* débute dans la carrière militaire à Waterloo, et il ne pouvait assurément rien choisir de plus caractérisé comme bataille : il n'est cependant pas bien sûr que ce soit une bataille, et il le demande à tout venant. Maximilien de Coutras avait senti dans son cœur un remue-ménage extraordinaire, et il avait dit à son cousin Hubert : « Je suis sérieusement pincé. » Mais il se demandait : « Est-ce l'amour ? » et il avait besoin, pour être tranquille, qu'une personne autorisée le lui certifiât.

Chérubin, dans une pareille occurrence, en appelle à toutes les femmes :

Voi che sapete
Che cos' è amore,
Donne, vedete
S'io l'ho nel core.

« Mesdames, vous savez ce que c'est que l'amour : voyez donc un peu si je l'ai au cœur. » Chérubin est un niais, les femmes n'entendent rien au cœur des hommes. Maximilien sentit qu'il devait consulter un homme, et le seul Gosseline. Il résolut de l'interroger avant dîner.

Mais un scrupule le retenait : « Je vais être obligé, pensait-il, de tout lui raconter, entre autres que Hubert lui a pris Lucienne... Bah ! c'est un accident commun, et M. Gosseline a trop de philosophie pour s'en affecter outre mesure. » Il ne s'avouait pas qu'il eût été bien marri que Gosseline n'en sût rien.

Il le trouva étendu sur une chaise longue de rotin, dans la véranda qui regarde la mer. L'attitude nonchalante du jeune professeur n'était pas moins remarquable que son élégance. Gosseline n'avait pas changé de costume depuis ce matin ; mais les rayons d'un soleil déjà bas et rougeâtre, les reflets du store à larges raies, écrues et roses, teintaient de corail sa flanelle. Son pantalon, soigneusement troussé pour ne point marquer les ge-

noux, découvrait des chaussettes du carmin le plus éclatant, et ses bottines blanches étaient elles-mêmes comme saumonées. La couleur modifiée de ses cheveux tirait sur le roux vénitien, et ses joues enluminées comme des pêches mûres eussent tenté le pinceau d'Albert Besnard. Maximilien nota la cravate, de soie noire, où étaient brochés en vert, çà et là, de petits lapins, par groupes de trois. Enfin, Gosseline buvait à petits coups un cocktail qu'il devait avoir préparé lui-même : car tous les ustensiles nécessaires à cette opération étaient sur une table, à la portée de sa main; et quand il ne buvait point, il s'éventait, d'un de ces éventails circulaires plissés en accordéon, munis d'un manche et ornés d'inscriptions-réclames, que les garçons distribuent aux dames dans certains restaurants.

— Monsieur, dit Maximilien, que faites-vous là?

— Vous voyez, je fais Joséphine, répondit le professeur, sans doute par allusion à la mollesse des créoles et, particulièrement, de cette impératrice.

Il désigna, d'un mouvement du menton, la batterie de cocktail, sans doute pour inviter son élève à se rafraîchir.

— Merci, dit Maximilien, je sors d'en prendre.

— Moi aussi, dit avec un sourire de fatuité Gosseline, qui jouait volontiers sur les mots. C'est pourquoi je suis un peu las et je me repose.

— Moi de même et pour la même raison, dit Maximilien en se laissant choir sur un fauteuil.

Il reprit, après un léger temps :

— Monsieur, je souhaiterais avoir recours à vos lumières.

— Ne vous gênez pas, dit Gosseline.

— Vous savez d'où je viens. Cette démarche a eu un résultat bien inattendu : car je rapporte mes trois louis, et Irma, au lieu de me les prendre, m'a de nouveau accordé ses faveurs gratuitement. J'aime autant vous dire tout de suite que Lucienne, cédant à l'exemple, en a fait autant à Hubert. J'espère que cela ne vous est pas trop pénible ?

— Je m'en moque absolument, dit Gosseline (en usant, comme il sied, d'un terme beaucoup plus énergique).

— Ah ? dit Maximilien désappointé.

Il ajouta : « Tant mieux. » Mais il ne pouvait se défendre de penser le contraire. Il reprit.

— Est-ce que mon aventure ne vous étonne pas?

— Pas le moins du monde, dit Gosseline. Rien ne m'étonne des femmes, ni des hommes.

— Comment, monsieur, Irma et moi, qui avons tant de raisons de nous en vouloir et qui l'autre semaine encore nous insultions dans les lieux publics, nous éprouvons, en nous revoyant face à face, une sympathie soudaine, irrésistible, et cela ne serait pas inouï ? Pour ma part, j'ai eu un batte-

ment de cœur si désordonné que j'ai cru mourir, et jamais je ne m'étais senti vivre à ce point. Mes yeux se sont voilés : cependant j'y voyais plus clair, mais je ne voyais qu'elle. La force qui m'a jeté dans ses bras était une impulsion vraiment surnaturelle. Naguère, j'y avais goûté le plaisir, et il m'a paru que cette fois j'y goûtais le bonheur. J'éprouvais une de ces joies d'enfant qui donnent envie de pleurer, mais j'avais bien conscience d'être homme, et j'en riais ! Lorsque je l'ai quittée pour rentrer dîner, avec l'espoir de la rencontrer tout à l'heure sur les planches, cette séparation m'a arraché le cœur comme si je lui disais adieu pour plusieurs mois ou pour jamais. Qu'est-ce que tout cela ? Monsieur, daignez me l'apprendre. Est-ce l'amour ?

— Ça en a l'air, répondit Gosseline avec indifférence.

— Monsieur, dit Maximilien avec feu, je ne puis supporter l'idée qu'Irma loge passage d'Arcadie. Montmartre me dégoûte, le luxe est mon élément, et, si j'ai une maîtresse, elle doit demeurer dans un quartier chic et dans un très bel appartement, à moins que ce ne soit dans un petit hôtel. Dès mon retour à Paris, je lui achèterai un terrain sur les nouveaux jardins du Champ de Mars. En attendant que la construction soit finie, je lui louerai un entresol dans une maison neuve, près du Trocadéro. Je le meublerai de meubles anciens. Vous

viendrez les choisir avec moi, et vous me direz comment il faut s'y prendre avec les marchands quand on n'est pas en mesure de les payer comptant... Monsieur, ajouta-t-il d'une voix câline, croyez-vous que je l'aime?

— N'en doutez pas, dit Gosseline. Vous me paraissez même sur le point de faire des bêtises.

— Parbleu ! dit fièrement Maximilien. Il fallait bien en venir là un jour ou l'autre, et cela ne m'effraie pas du tout. Mon cousin Hubert fera aussi des bêtises pour Lucienne, mais j'espère qu'il n'en fera pas plus que moi... Monsieur, un mot encore, je vous prie. Les sentiments que ma maîtresse m'inspire ne sont pas seulement vifs : ils sont tendres et délicats. Or je n'ai pas perdu la mémoire et je sais bien qu'au *Phare tournant*, à l'*Eden*, elle avait la mauvaise habitude de marcher avec le premier venu. Je ne m'étonne pas de la désirer, car, il n'y a pas à dire, elle a de la branche et, comme parlent les militaires, elle est là cinq minutes. Mais je m'étonne un peu de l'aimer comme une sainte et de lui avoir subitement voué une espèce de culte.

— Cela n'a pas, en effet, le sens commun, dit Gosseline ; mais il est certain que des filles de la dernière catégorie (je ne le dis pas pour elle) peuvent inspirer l'amour. La preuve en est que des hommes, d'ailleurs sains d'esprit, se ruinent et se tuent à leur propos, et rien ne démontre d'une

manière plus irréfutable la sincérité d'un sentiment. Ce qui vous arrive, mon cher Maximilien, n'est donc point monstrueux. Cela est humain, trop humain, mais cela est fâcheux. Je le regrette, et j'eusse préféré vous voir prendre feu pour quelque créature de votre monde.

— Monsieur, dit Maximilien, je vous remercie ; mais vous me surprenez ; je vous croyais, passez-moi le mot, des goûts plus canailles.

— Le monde, repartit Gosseline, est calomnié, singulièrement par les gens de lettres. Je sais tout ce que l'on peut dire contre la bonne société d'aujourd'hui : elle n'en est pas moins la bonne société, la seule, nous n'avons pas le choix; et les artistes eux-mêmes y doivent fréquenter, parce qu'ils ne sauraient trouver ailleurs les images d'élégance et de luxe dont ils ont besoin pour se rincer l'œil.

— Mais, dit Maximilien, pourquoi me dites-vous cela, monsieur? Quel rapport?...

— Le caractère essentiel des gens du monde est leur indépendance, poursuivit Gosseline. Elle n'est plus qu'une fiction par le temps qui court, où personne, à proprement parler, n'a de quoi; mais l'irrégularité des ressources et la fantaisie des expédients procurent fort bien l'illusion de cette indépendance, et, quand on ne gagne pas sa vie bourgeoisement, on se persuade vite qu'on n'a pas lieu

de la gagner. Les gens du monde, soustraits à toute gêne sociale, peuvent se consacrer sans accessoires à l'exercice de leurs plaisirs et à la culture de leurs passions. Ils sont à cet égard, ainsi que l'a remarqué un grand écrivain, les répliques modernes des rois et reines de tragédie, et les héros tout désignés du roman psychologique.

— Mais encore une fois, dit Maximilien, pourquoi diable me racontez-vous tout cela?

— Parce que, dit Gosseline, je suis un grand converti. Longtemps, à l'imitation de mes confrères, j'ai calomnié le monde, et j'ai préféré pour l'amour le trottoir ou le ruisseau. C'est que je ne connaissais point de femmes comme il faut; et puis, je suis timide et je les croyais inabordables. Elles m'ont fait changer d'idée. D'abord je dois vous dire que nous sommes quittes, votre cousin Hubert et moi : il m'a trompé avec Lucienne cet après-midi, mais je l'avais moi-même trompé avec son Yseult la semaine dernière.

— Ah! bah? dit Maximilien, égayé.

— Oui, dit Gosseline. Je dois vous dire aussi qu'elle n'eût pas suffi à m'inspirer le goût des femmes du monde. Mais elle m'a enseigné comment il faut s'y prendre avec celles qui font des vers. Je viens d'appliquer cette leçon. Vous savez que M^me^ la duchesse d'Estouteville douairière devait me lire cent et un sonnets qu'elle a composés à la

gloire du colibri. Au douzième, j'ai fait réflexion qu'il en restait quatre-vingt-neuf et que je n'aurais jamais le courage de les avaler. Je l'ai alors interrompue par des cris d'admiration ; puis je suis tombé dans une sorte d'extase équivoque. Elle n'y a pas tenu, et elle s'est laissée aller sur mon cœur. Dame! j'ai refermé les bras. J'ai eu un peu de peine, car... vous la connaissez; mais enfin je les ai refermés. Je m'aperçois que j'arrive à des détails qu'un homme d'honneur ne doit point dire même à son meilleur ami, et vous ne m'arracherez pas un mot de plus.

Maximilien était devenu pourpre.

— Vous savez, fit-il, que M^me^ la duchesse d'Estouteville douairière est ma tante à la mode de Bretagne?

— Tiens! tiens! dit Gosseline flatté.

Maximilien se moquait de sa tante à la mode de Bretagne comme on s'en moque presque toujours et, d'autre part, il avait un véritable attachement pour Gosseline. Il voyait toutefois sans plaisir Gosseline devenir son oncle à la mode de Bretagne de la main gauche. Il ajouta :

— Elle a cinquante ans.

— Je suis à peine majeur, répondit Gosseline sans se démonter : il est juste qu'elle le soit pour deux.

— Elle est fort riche, dit Maximilien.

— Je ne serai donc pas, dit Gosseline, obligé de la mettre dans ses meubles.

— C'est tout de même... gênant.

— Je vous conseille de parler, dit Gosseline, après votre entôlage. Tenez, j'ai eu plus de scrupules que vous. Madame la duchesse avait déposé ses bijoux dans une coupe, tout comme votre Irma, et je n'ai rien pris. J'y ai eu d'autant plus de mérite qu'une de ses bagues me tentait. C'était une grosse bague d'homme, un jonc, orné d'un saphir de Ceylan, trop pâle et de valeur médiocre, mais fort joli.

— Ah! ah! dit Maximilien, en souriant avec malice.

— J'ai eu, dit Gosseline, la récompense de mon honnêteté; car madame la duchesse, en me disant adieu, a voulu absolument me passer cette bague au doigt, et la voici.

— Je la connais, dit Maximilien. Ma tante d'Estouteville en a fait fabriquer un lot. Elle en porte une à l'auriculaire, chaque fois qu'elle donne audience à un jeune homme, et qu'elle a lieu de présumer que la visite ne se terminera pas sans accident. Comme elle a les mains un peu fortes, les bagues qui lui vont au petit doigt vont presque toujours à l'annulaire des hommes...

XV

QUESTIONS SOCIALES

MAXIMILIEN de Coutras n'aurait jamais cru que l'on se pût procurer tant de marchandises sans le premier sou pour les payer. Il ignorait l'économie politique, mais il comprit d'emblée le mécanisme du crédit; ou plutôt il s'initia aux mystères du crédit, dont il faut vite profiter quand on le peut, sans chercher à y rien comprendre.

Allant au plus pressé, il fit d'abord l'emplette d'une automobile : un de ses cousins en plaçait. Pour avoir en définitive une voiture de vingt chevaux, il en acheta une de cent, et la revendit sans trop de perte à un Américain qui battait le record du mépris de sa propre peau. Il put ainsi verser un acompte sur le prix de la voiture qu'il ne gardait pas, payer la sienne comptant, et mettre de côté quelque chose.

Pour le logement, il trouva d'autres facilités. La cantatrice mondaine qui aimait Hubert était propriétaire de plusieurs immeubles environ le musée Galliera. Elle préférait être régulièrement payée par ses gros locataires ; mais elle ne haïssait point que les petits se sentissent gênés aux époques de termes, s'ils étaient garçons et à son goût. Elle loua donc bien volontiers à Gosseline un appartement de trois mille six cents francs, et ne se douta point qu'il n'était qu'un prête-nom, ni qu'elle allait donner asile à la maîtresse d'Hubert, en même temps qu'à celle de Maximilien : car les deux cousins avaient pris la résolution de réunir leurs amies sous le même toit.

On avait promis à Gosseline de le consulter sur le choix des meubles : il y était expert, discernait les styles, et vous disait du premier coup si une commode était Louis XV ou Empire. Mais le soin des négociations incomba à René Fauchelevent, qui ne quittait plus Maximilien et Hubert depuis qu'ils se meublaient. Fauchelevent était merveilleux pour négocier. Il inspirait cette confiance qui ne se raisonne point. Mais il voulait inspirer la terreur, et il venait faire les grands bras dans les magasins, où, pour éviter qu'il ne démolît des objets d'art, on s'empressait de lui accorder tout ce qu'il demandait, et qu'on n'avait d'ailleurs jamais songé à lui refuser.

Il faisait toujours des arrangements très simples. La moitié des fournitures était payable à la commande et l'autre moitié à la livraison, mais le tout également en billets, dont le renouvellement était même prévu, et payé d'avance, au moyen d'autres billets. C'est aussi en billets que Fauchevelent touchait, de part et d'autre, sa petite commission. Rien n'amusait Maximilien comme de signer ces chiffons de papier, qui valaient ensuite de fortes sommes. Ce qui lui manquait, c'était l'argent liquide, car le boni de l'automobile filait vite. Heureusement, il avait acheté tant de meubles qu'il pouvait déjà en revendre, et l'obligeant Gosseline mit au clou le saphir de Ceylan de M^me^ la duchesse d'Estouteville douairière, qui le remplaça aussitôt par un rubis reconstitué.

Il restait encore fort à faire dans l'appartement de ces dames. Le tapissier attendait que les électriciens eussent fini, et ils n'avaient point commencé. Maximilien relançait six fois par semaine l'entrepreneur, qui lui promettait toujours les ouvriers pour le lendemain.

— Ah ! monsieur le marquis, disait en soupirant cet exploiteur du peuple, si vous croyez qu'on fait de ces gens-là ce qu'on veut !

Il avait tort de se plaindre. L'ouvrier destiné aux Coutras, et qui était en villégiature comme tout le monde, eut la complaisance de n'y demeurer qu'une

quinzaine ; il ne prit ensuite que quarante-huit heures pour se reposer du voyage, et vint à l'appartement, où il jeta un coup d'œil général. Il revint le lendemain dans l'après-midi, s'étonna que son aide n'eût pas apporté une échelle double, et se plaignit de ces gens-là dans les mêmes termes que le patron : « Si vous croyez qu'on en fait ce qu'on veut ! » Mais il n'ajouta pas : « Monsieur le marquis ».

Le troisième jour, l'aide apporta l'échelle, mais le principal ouvrier ne parut point. Enfin, le quatrième jour, ils se rencontrèrent, à onze heures moins cinq, jetèrent dans un coin leurs sacs d'outils, des bobines, une brassée de moulures plates, et s'en allèrent déjeuner jusqu'à deux heures. Ils commencèrent alors leur tâche, mais mollement, sous l'influence de la digestion. Ils avaient cependant, à trois heures, déjà percé trois trous, posé deux commutateurs et une dizaine de mètres de fils. Ils s'absentèrent, sans doute pour aller boire leur eau d'Evian, revinrent après trois quarts d'heure, et, jusqu'à la nuit, défirent avec le plus grand soin tout ce qu'ils avaient fait sans aucun soin, sauf les trous qu'ils ne prirent pas la peine de reboucher.

Maximilien demeura toute l'après-midi à les regarder. Il n'osait leur adresser aucune remontrance, mais ce spectacle lui donnait terriblement sur les nerfs. Non qu'il fût lui-même travailleur : mais il

était amoureux et impatient. Gosseline, qui vint voir sur les six heures si la besogne avançait, le trouva enragé.

— Monsieur, s'écria-t-il, est-ce là ce qu'on appelle la journée de huit heures ? Ils ont paru à onze heures moins cinq, ils ont fait semblant de travailler entre deux et trois, et ils ont défait leur ouvrage de quatre heures moins un quart à cinq heures et demie !

— Cela est dans l'ordre, dit Gosseline. Hercule était jadis le patron des manœuvres : ils ont maintenant une patronne, qui est Pénélope.

— Il faut, dit Maximilien, que je vous avoue une chose : je n'aime pas les ouvriers.

Et il rougit. Gosseline s'en étonna.

— Quelle raison, dit-il, auriez-vous de les aimer ? Et pourquoi rougissez-vous en déclarant un sentiment si naturel ?

— C'est, repartit Maximilien, que je craignais de proférer une inconvenance ou quelque chose contre la religion. J'ai observé qu'à la maison, où personne n'est révolutionnaire, on ne parle des ouvriers, comme des prêtres, qu'avec un respect craintif et d'une onctueuse voix. Maman et ma tante de Coutras se lèvent deux fois par semaine à six heures du matin, pour aller faire des classes, dans la plaine Saint-Denis, à des filles du peuple qui disent des mots abominables quand on se permet de les

gronder; et les seuls instants que ma tante d'Estouteville dérobe à la poésie ou à ses jeunes amants, elle les consacre à des œuvres de charité, d'où elle exclut jalousement tous les malheureux qu'elle soupçonnerait d'être bourgeois. Je vous assure que tout le monde aime tendrement les ouvriers, je crains d'être un monstre parce que je ne les aime point, et je me ferais couper en quatre quartiers plutôt que de confesser cette infirmité à un autre que vous.

—Moi, je vous en félicite, répondit Gosseline : vous n'êtes pas un monstre et, de plus, vous n'êtes pas un snob. Usez toujours de cette sincérité, du moins envers vous-même, et, si vous pouvez, envers moi. Ayez le courage de vos sentiments. Je vais vous révéler un secret qui achèvera de vous tranquilliser : personne au monde n'a jamais aimé les ouvriers. Cette expression est dénuée de sens. On aime des individus, des animaux ou des objets. On aime son foyer, quelquefois même sa famille, et il est humain de chérir sa patrie; on peut à la rigueur aimer une idée, une abstraction : mais il n'est point concevable que l'on aime une classe de la société. Remplacez le nom collectif « ouvriers », dont la généralité vague vous fait illusion, par un autre nom collectif, mais d'une généralité moindre, par exemple « terrassiers », ou « peintres en bâtiment ». Direz-vous : « Ah! que j'aime les terras-

siers ! Ah ! que j'aime les peintres en bâtiments ! » Evidemment non. Vous ne pouvez donc pas aimer l'ensemble des ouvriers, puisque chacun des corps de métier vous est indifférent.

— En effet, dit Maximilien.

— Ils viennent, ajouta Gosseline, de vous montrer ce qu'ils valent, en sabotant sans pudeur sous vos yeux. Ils sont incapables, et, si vous leur parliez de conscience, ils vous riraient au nez. Autrefois, ils avaient de l'honneur ! Ils ne voient plus qu'une chose, c'est que tout est légitime contre le patron, et qu'il faut mettre le plus long temps possible à en faire le moins qu'on peut : c'est proprement la forme ouvrière de la malhonnêteté ou, tranchons le mot, du vol.

— Monsieur, monsieur, interrompit Maximilien, n'est-ce pas plutôt un des procédés ordinaires de la lutte pour la vie ?

— Il ne s'agit pas de la lutte pour la vie, dit Gosseline, mais de la guerre des classes. Marchez donc avec votre classe, et n'envoyez point des baisers de l'autre côté de la barricade.

Ces discours troublèrent Maximilien, mais ne le persuadèrent pas. Il avait peur de se distinguer, et il voulait aimer les ouvriers. Mais ses électriciens le découragèrent. Ils travaillèrent (si l'on peut dire) un mois pour installer leurs appareils dans quatre pièces. Ils se retirèrent un samedi matin. « Bon,

pensa Maximilien, nous n'obtiendrons pas les tapissiers avant mardi. » Il eut une bonne surprise : le patron tapissier proposa d'envoyer un ouvrier le dimanche matin.

— Ah! je vous en prie, dit Irma, qui avait voulu emménager sans plus attendre, et qui campait, ainsi que Lucienne, sur un lit de sangle, au beau milieu du salon.

Le samedi soir, on sonna vers neuf heures. Les femmes, les cousins et Gosseline dinaient, dans la salle à manger toute nue, sur une table portefeuille. Hubert pâlit.

— C'est papa! dit-il.

Il croyait toujours que c'était papa; mais M. le duc de Coutras est le père et l'oncle le moins à craindre : il ne se doute jamais de rien.

C'était un ouvrier tapissier, chauve, avec une barbiche, l'air d'un artiste montmartrois, mais habillé plus discrètement. Il paraissait inquiet, mystérieux et, en marchant, il regardait par derrière au lieu de regarder devant lui, comme les gens qui redoutent qu'on ne les suive.

— J'apporte, dit-il, mon ballot et mes outils ce soir. Il nous est défendu de travailler le dimanche, et je dois venir demain en ami, les mains dans mes poches.

Il salua poliment les dames et prit congé.

— Voilà, dit Maximilien, un tapissier qui ne res-

semble guère à mes électriciens. Je gagerais qu'il a de l'honneur et qu'il est ardent à la besogne. Il est, de plus, bien de sa personne, il s'exprime avec un juste mélange de déférence et de familiarité, je crois qu'il va me réconcilier avec ses pareils : tant mieux, car vous avez beau dire, monsieur, je serais bien aise de les aimer. Mais qu'est-ce qu'il chante, qu'il viendra en cachette et qu'on ne doit pas travailler le dimanche?

— Vous souhaitez d'aimer le prolétaire, dit Gosseline, mais vous n'êtes guère informé des conquêtes du socialisme. Ignorez-vous que le repos du dimanche est prescrit par une loi?

— Je l'ignorais, dit Maximilien, et je trouve cela inique. Alors je n'ai pas le droit de faire travailler le dimanche, si je suis pressé et si je paie, et ces pauvres gens n'ont pas le droit de gagner, s'il leur plaît, quelques sous de plus! Que fait-on de la liberté?

— On n'en fait plus rien, dit Gosseline : elle se démode de plus en plus. Je vois que vous êtes arriéré, et, permettez-moi de vous le dire, encore tout infecté des droits de l'homme et des principes de 89.

— Vraiment? dit Maximilien surpris.

Le tapissier arriva pour le petit déjeuner. Maximilien et Hubert lui offrirent le chocolat. Il était vêtu bourgeoisement, d'une jaquette bordée et d'un

gilet de fantaisie taillé dans un restant de rideau. Il portait même des gants. Il les retira, ainsi que la jaquette et le gilet, et se mit à poser une paire de rideaux. Maximilien et Hubert, qui ne savaient rien de la tapisserie, admirèrent l'ingénieux système des cordons de tirage. Pour montrer à cet homme qu'ils ne le méprisaient point, ils firent la conversation avec lui, et Hubert lui demanda ce qu'il pensait du repos hebdomadaire.

— Vous voyez, dit-il, ce que j'en pense.

Il était peu causant. Mais il avait une jolie voix. Hubert et Maximilien prirent respectivement sur leurs genoux Lucienne et Irma pour les caresser; alors il se mit à chanter :

C'est une idylle et voilà tout ;
C'est une idylle dans le goût
De Théocrite et de Virgile.

Gosseline, rentrant de la messe, tomba au milieu de ce concert. Le soir, toutes les fenêtres étaient pourvues de rideaux. Mais, le lundi, le tapissier ne parut point.

Il y avait grève générale, et ce contempteur du repos hebdomadaire, qui n'était même pas syndiqué, obéit aux injonctions de la Confédération générale du travail. Il vint le mardi, mais il avait la mine d'un prolétaire qui a manifesté. Il ne dit bonjour à personne, se percha tout en haut de son

échelle, et, au lieu de planter des clous, s'abima dans la méditation.

— Eh! mon ami, lui dit Maximilien, que faites-vous là?

— Je n'ai pas le cœur au travail, répondit le tapissier. On assassine mes frères!

— A qui le dites-vous! s'écria Maximilien. Je n'ai pas de frère, mais j'ai un cousin issu de germain qui est capitaine de dragons. Il était hier à la manifestation, du bon côté naturellement. Il a reçu un pavé sur l'épaule droite et une balle dans la cuisse gauche. Je crois que, si quelqu'un a été assassiné, c'est bien lui. Pourtant, il n'a fait usage ni de son revolver ni de son sabre, et c'est malgré lui que ses hommes ont tiré, d'ailleurs la plupart du temps en l'air.

— Le sang ouvrier a coulé, répéta le tapissier d'un air farouche.

— Le sang militaire a coulé aussi, dit Maximilien, qui s'échauffait.

Mais le tapissier ne faisait aucun cas du sang militaire, et il le dit en termes si impertinents que Mximilien crut devoir rompre l'entretien.

— Vous n'êtes pas poli pour mon cousin le capitaine, dit-il. Moi, je n'ai pas insulté les ouvriers. Restons-en là, et mettez-vous à votre besogne.

Cette invitation était une imprudence. Le tapissier reprit en effet sa besogne, mais à la manière

de l'électricien. Il eut la patience de découdre presque tous les anneaux qu'il avait cousus l'avant-veille, et il s'en alla vers six heures, en annonçant qu'il continuerait le lendemain.

Gosseline trouva Maximilien, Hubert, Irma, Lucienne mélancoliquement assis sur leurs rideaux qui jonchaient le sol.

— Ah ! monsieur, lui dit Maximilien, ce n'est pas ma faute et les sentiments ne se commandent point: mais décidément je n'aime pas les ouvriers.

XVI

CRUELLES ÉNIGMES

BIEN que tous les hommes s'empressent à se plaindre de la destinée, il n'est point si rare de posséder, comme l'on dit vulgairement, « tout ce qu'il faut pour être heureux » : mais c'est le bonheur qui est rare. Maximilien n'avait rien à souhaiter ; et il était si languissant, si enveloppé de mélancolie, qu'il se demandait : « Deviendrais-je neurasthénique ? »

Il jouissait du bien le plus inestimable : la liberté. Son oncle le croyait maté, et sa mère le croyait sage. Il ne sortait, de jour, qu'en la compagnie de son cousin Hubert et sous la surveillance de Gosseline. Le soir, ces trois complices ne mettaient jamais le nez dehors avant minuit, et ils étaient toujours rentrés à huit heures du matin, afin de prendre leur chocolat et de saccager leurs lits. Si l'on eût dit à monsieur le duc, à la marquise, et à madame la duchesse (qu'il ne faut point oublier) : « Hubert et Maximilien ont loué un joli

entresol environ le musée Galliera et ils y entretiennent deux créatures », le duc, la duchesse et la marquise eussent haussé les épaules. Ah ! c'est qu'on ne leur en fait pas accroire. Entretenir deux filles ! Eh ! bon Dieu ! avec quoi ?

Cependant, les habitants du petit entresol ne manquaient de rien ; et l'argent est bien, après la liberté, ce qui contribue le plus au bonheur. L'on ne s'en procurait, à vrai dire, que par le moyen des expédients ; mais on était fort loin de les avoir épuisés tous ; et Maximilien n'avait pas encore d'ennuis en perspective par suite des engagements qu'il avait souscrits. Comme, selon une loi prudente, la possession des meubles vaut titre, il avait lieu de s'estimer légitime propriétaire de son mobilier, qui était agréable. Il aimait de bon appétit, et il était aimé de même. Il n'éprouvait plus de remords, il ne regrettait plus sa pureté perdue, il avait pris le pli. Enfin la vie commune était fort bien ordonnée. Lucienne n'y entendait rien, mais Irma était une excellente maîtresse de maison. Elle avait su créer un foyer véritable, qui était en même temps un lieu de fête. René Fauchelevent et Coco Sorbier en profitaient presque autant que les Coutras. Coco était un hôte utile, car sa majorité approchait, sa fortune était certaine, et il trouvait à emprunter plus facilement que les cousins. Personne ne s'avisait de compter ce qu'il apportait d'argent liquide

dans la maison, mais il y en apportait beaucoup.

Quel gentil compagnon ! C'était Gavroche. Ce type a disparu du peuple, mais il se rencontre assez fréquemment dans une certaine bourgeoisie très riche, d'origine commerçante. Les gamins de la rue n'ont plus que de l'envie et de l'insolence, et ils ne font plus de mots. Ils manquent d'héroïsme. Quand ils ont l'humeur batailleuse, ils s'affilient à des bandes d'apaches. Coco n'était pas héroïque, faute d'occasions et d'émeutes, mais il était fort drôle. Il faisait des mots, ou plutôt des « légendes ». Il avait vraiment beaucoup d'esprit, sans aucune culture, et même sans intelligence. Avec lui, on était toujours sûr de s'amuser, comme on est sûr de passer une bonne soirée à la Comédie-Française. Sa frimousse était divertissante. Il avait des taches de son, les yeux très clairs, le bord des paupières rougi, des cheveux pâles collés comme ceux d'un plongeur qui sort de l'eau, enfin l'air d'un voyou aux bains froids, qu'on s'étonnait de ne point voir tout nu, mais habillé au contraire avec une irréprochable correction et beaucoup de chic.

Maximilien appréciait Coco Sorbier et pouffait de rire dès que Coco ouvrait la bouche ; mais il se rembrunissait aussitôt et retombait dans sa mélancolie. Un jour même, pendant une partie de bridge que Coco égayait (et c'est assez dire sa

force comique), Maximilien rit aux larmes, puis cessa de rire sans cesser de verser des larmes. Il quitta brusquement le salon. Le fidèle Gosseline, qui ne tenait point les cartes, sortit derrière lui, ne le vit plus, l'appela, le chercha, finit par le trouver chez Hubert, à plat ventre sur le lit, la tête enfouie dans un oreiller, et qui pleurait, révérence parler, comme un veau. Gosseline s'émut. « Venez dehors », dit Maximilien. Ils descendirent et se mirent à faire les cent pas dans le jardin du musée.

— Ah ! monsieur, commença Maximilien, vous avez bien de la chance d'être intelligent, et moi j'en ai que vous sachiez tout : vous allez pouvoir m'expliquer ce qui m'arrive et me tirer de l'embarras où je me trouve, qui est affreux.

— Sapristi ! dit Gosseline, est-ce qu'on vous a présenté une note ?

— Il ne s'agit pas d'argent, dit Maximilien avec un dédain superbe, il s'agit de mon cœur.

— J'aime mieux cela, dit Gosseline.

— Monsieur, reprit Maximilien, vous savez aussi bien que moi toutes les raisons que j'aurais d'être parfaitement heureux. Or, je ne le suis point ; ou plutôt je ne suis pas content. Voilà des semaines que je sens qu'il me manque quelque chose, et d'abord je n'aurais su dire quoi. J'en souffrais pourtant, et à tel point que mon humeur s'est altérée. Enfin, il y a cinq ou six jours, je me suis aperçu

tout d'un coup, avec stupeur, que j'éprouvais... je ne dirai pas précisément un désir... mais un besoin... un besoin impérieux... de...

Il rougit, chercha une périphrase, et, n'en trouvant point, usa, mais en baissant la voix, du terme le plus cru pour définir ce besoin impérieux, dont l'objet était Lucienne. Il s'abstint cependant de la nommer, et trouvant, pour le nom propre, la périphrase qu'il avait cherchée en vain pour le verbe actif, il l'appela « l'amie de mon cousin Hubert ».

— N'est-ce que cela ? dit en riant Gosseline. Cela n'est point affreux ! C'est une fantaisie bien naturelle, et la plus facile du monde à vous passer. Dépêchez-vous d'y satisfaire, et vous aurez une raison de plus d'être parfaitement heureux.

— Mais, non, monsieur !... D'abord j'y veux voir clair, et c'est pourquoi je m'adresse à vous... Je vous répète qu'une force, une force irrésistible, me pousse dans les bras de Lucienne, et que cependant je ne la désire point. Hélas ! ce n'est pas assez dire : elle me déplaît, autant qu'une femme peut déplaire. Elle n'est pas du tout mon type. Elle a une tignasse ébouriffée, un tour de taille ridicule, point de corps, aucune allure et pas la moindre distinction. Elle s'exprime en français comme une demoiselle du téléphone, et elle a la manie de poser son pied sur le siège de mes fauteuils pour se trousser jusqu'au genou et rajuster

sa jarretière. De plus, elle est la maîtresse de mon cousin Hubert : elle doit donc m'être sacrée. Vous savez aussi quelle passion j'ai pour Irma. Ah ! c'est elle qui sait m'inspirer le désir, et je l'aime, avec cela, comme une sainte. J'ai d'autant moins envie de la tromper qu'elle ne m'en laisse guère les moyens. Qu'est-ce donc que je me suis fourré là dans la tête, et encore une fois, monsieur, qu'est-ce qui se passe en moi ?

— Rien que de fort ordinaire, dit Gosseline. Vous n'êtes pas content, justement parce que vous êtes heureux. La nature humaine a encore plus horreur de l'immobilité que la nature en général n'a horreur du vide. Or le bonheur est une manière de perfection, par conséquent immuable et immobile. Il suffit donc que nous le possédions pour aspirer à le détruire. Votre vie est bien arrangée : c'est pourquoi vous éprouvez le besoin de brouiller tout.

— Hélas ! dit Maximilien, que nous sommes bizarrement faits !

— Encore plus bizarrement que vous ne pensez, dit Gosseline ; car, en même temps que vous obéissez à cet instinct que je viens de vous révéler, vous cédez à plusieurs autres impulsions qui agissent dans le même sens (la chose serait encore beaucoup plus compliquée si elles agissaient en sens contraire).

— Dieu ! soupira Maximilien.

— D'abord, vous dites que Lucienne, étant la maîtresse d'Hubert, doit vous être sacrée ; vous oubliez que vous ne pouvez pas sentir votre cousin, et qu'il vous est naturel de lui envier ce qu'il a, même si vous n'en avez pas envie. Quant à votre amour pour Irma, je n'en ai jamais été sûr comme aujourd'hui ; car, si vous n'aimiez point votre maîtresse, vous vous moqueriez de celle d'Hubert.

— Comment ? dit Maximilien, surpris.

— L'amour, poursuivit Gosseline, est une passion incohérente, et les étapes de son développement ne sont qu'une suite de « cruelles énigmes », selon l'expression ingénieuse de M. Paul Bourget. A cet égard, vous pouvez vous vanter que vos relations avec Irma offrent à l'observateur un modèle d'absurdité déconcertante. La moindre de vos folies est encore de l'aimer comme une sainte, quand vous l'avez ramassée vous savez où : dès qu'on aime, c'est de cette façon-là. Mais récapitulez votre aventure, et repassez le chemin qui vous a mené de l'entôlage à un scandale public, à une manœuvre de chantage et au collage le plus caractérisé. Et ce n'est pas fini ! Vous ne sauriez vous en tenir là. Tout amour tend non seulement à persévérer dans l'être, mais à se confirmer, à se perfectionner et à s'accroître. Pour continuer le progrès normal du vôtre, deux nouvelles extravagances devien-

nent dès à présent nécessaires. Vous apercevez la première, qui est votre besoin de tromper Irma, mais il y a aussi la seconde.

— Dites-la, monsieur ! s'écria Maximilien, de qui la curiosité était fort piquée.

— Je vous la dirai, repartit Gosseline, mais quand j'aurai fini de la première. Vous devez obéir à votre instinct et tromper cette bonne Irma. C'est pour son bien. Il faut faire des comparaisons. Et vous verrez comme on aime avec plus d'emportement et de tourment, une fois que l'on a trahi.

— Alors, dit Maximilien avec décision, je la trahirai, monsieur. Quoiqu'il m'en coûte, je saurai remplir ce devoir. Si toutefois, ajouta-t-il modestement, Lucienne veut bien de moi.

— N'en doutez pas, dit Gosseline. Outre que vous pouvez plaire et qu'elle n'est pas farouche, je crois qu'elle aime sincèrement votre cousin : elle en est donc au même point que vous, et impatiente de le tromper.

— Dieu le veuille ! dit Maximilien. Rentrons.

— Attendez ! Il y a la deuxième extravagance.

— Ah ! je n'y pensais plus.

— Mais je suis là. Savez-vous pourquoi votre Irma vous tient, si j'ose m'exprimer ainsi, à la peau ?

— Ah ! monsieur, il est vrai que je l'ai dans le sang.

— Oui, mais pourquoi ?

— Je n'en sais rien, et je vous avoue que le pourquoi m'est indifférent.

— Elle vous tient à la peau parce qu'elle a eu des amants à la douzaine.

— Monsieur, dit Maximilien, il n'est pas nécessaire de me le rappeler.

— C'est pour vous rendre service. Il y a beau temps que vous seriez saoul d'elle sans le ragoût de son passé. Or, elle perd tous ses avantages à s'enlizer dans une espèce de régularité conjugale. Voilà ce qu'il faut éviter à tout prix. Vous y remédierez à moitié en la trompant, mais vous n'obtiendrez un plein effet que si elle-même vous trompe.

— Je ne veux pas ! dit Maximilien en frappant du pied. Je vous affirme, monsieur, qu'il me serait extrêmement désagréable d'être trompé, et que je n'en éprouve aucunement le besoin.

— Si, dit Gosseline, vous l'éprouvez, mais vous n'apercevez pas que vous l'éprouvez. Heureusement, je suis là. Et je n'y suis pas seulement pour vous éclaircir des mystères de votre inconscient, mais pour vous rendre le service dont il s'agit. Dites un mot, et je me mettrai à votre disposition. Je vous avoue que votre Irma me plaît et que je commence à être fatigué des duchesses.

— Monsieur, dit Maximilien avec des larmes dans la voix, l'idée seule d'être trompé par vous

me cause une peine insupportable. Vous savez que je vous porte une vive affection. Je vous en prie, ne me taquinez plus, et donnez-moi votre parole que vous ne toucherez pas ma maîtresse du bout du doigt.

— C'est bon, dit Gosseline, froissé. Puisque vous le prenez ainsi, on n'y touchera pas. Je vous donne ma parole.

— Merci, dit Maximilien, rasséréné.

Il tendit la main à Gosseline. Mais la conversation devenait morne, ils rentrèrent. Ils pensaient trouver Irma, Lucienne, Hubert, Coco et Fauchelevent à la table de bridge. Mais Fauchelevent, qui avait une course à faire, était sorti. Hubert et Lucienne, se levant soudain sans rien dire, étaient allés dans leur chambre, et on les avait entendus mettre le verrou. Alors, Irma, s'ennuyant seule avec Coco dans ce grand salon, l'avait invité à venir dans sa propre chambre, et ils avaient également mis le verrou.

Au premier appel de Maximilien, ils ouvrirent. Et l'on ne saurait dire que leur attitude ou leur costume ne laissaient aucun doute. Il n'est point de négligé, il n'est guère de posture qui ne laissent, à la rigueur, aucun doute. Tant mieux, car la vie serait une pièce bien plate, sans l'incertitude et le soupçon.

XVII

COMME TOUT S'ENCHAINE!

Peu de jours après, Hubert vint à l'improviste chez ces dames, qu'il avait lieu de croire sorties. Dès l'antichambre, il entendit un hourvari extraordinaire, des appels de pied, et les mêmes cris que pousse Lorenzaccio en faisant assaut dans sa chambre avec Scoronconcolo son maître d'armes, pour accoutumer les voisins à la musique d'un assassinat : « Meurs, infâme ! Je te saignerai, pourceau ! Frappe ! Tue ! Coupons-le par morceaux, et mangeons, mangeons ! Mordons, mordons, et mangeons ! »

Hubert eut grand'peur et se hâta de ressortir. Il tira sur lui la porte de l'escalier, qu'il ferma du dehors à double tour. Il ne doutait point que les cambrioleurs, qui savent tout, sûrs de trouver l'appartement vide à cette heure du jour, ne s'y

fussent introduits pour travailler de leur métier. Mais dès qu'il les eut mis en bouteille (comme on dit des flottes), et assuré sa propre retraite, il cessa de trembler et recouvra le bon sens. Il jugea peu vraisemblable que des cambrioleurs, même certains de n'être point dérangés, fissent en cambriolant un tapage imprudent et inutile. De plus, il pensait reconnaître, à la réflexion, — car dans son premier trouble il ne l'avait point reconnue, — la voix de René Fauchelevent. Il remit la clef dans la serrure, rouvrit la porte avec précaution, et se dirigea vers la chambre d'où venait le bruit, qui était la sienne précisément. Il y trouva Lucienne et Fauchelevent en effet. Fauchelevent ne faisait point des armes comme Lorenzaccio; mais il s'était mis, pour n'en point faire, dans la même tenue négligée que le duc Alexandre pour poser devant le peintre Tebaldeo.

René Fauchelevent, qui en politique ne comprend que la matraque, et a collaboré à la création du néologisme *décerveler*, ignore l'art de varier ses façons selon les circonstances : il fait l'amour comme une émeute. Hubert fut bien embarrassé. Il ne pouvait sous aucun prétexte se brouiller avec l'indispensable Fauchelevent, et il n'avait pas, comme Maximilien, la ressource de s'en tenir à l'incertitude et au soupçon. Heureusement, ni Fauchelevent ni Lucienne ne l'avaient vu, ni, encore

moins, entendu, et sa dignité fut sauve. Il se retira sur la pointe du pied, retraversa l'antichambre, referma la porte à double tour, et ce n'est qu'alors qu'il commença de ressentir la gêne de la jalousie.

Il fut surpris de la manière dont ce sentiment l'affectait, toute différente de ce qu'il eût présagé. Il ne souffrait pas mort et passion, et même, à proprement parler, il ne souffrait point du tout. Il ne grinçait pas des dents, il ne voyait pas rouge, et il n'avait aucune démangeaison de tuer l'infidèle ni le traître. Mais il était vexé comme un dindon. Cependant, au lieu de garder pour lui le secret de son infortune, il n'eut rien de plus chaud que d'en régaler son cousin. Maximilien, plus circonspect, se garda de lui dire : « Nous pouvons nous donner la main », et se contenta de penser : « Tiens, tiens, mon garçon, toi aussi? »

Mais Maximilien qui pensait devoir être ravi, ne l'était point. Il était même presque aussi fâché qu'Hubert, atteint quasi personnellement, et vexé comme un autre dindon.

L'incohérence de ses sentiments continuait de justifier les théories de Gosseline et de démentir toutes les prévisions raisonnables. Il n'en voulait pas à Coco Sorbier qui lui avait pris sa maîtresse : il en voulait à Gosseline qui n'avait que pensé la lui prendre, et encore avec sa permission. Il était

obligé de se pincer pour se rappeler de temps à autre qu'il détestait son cousin, et il le chérissait fort tendrement, mais il le méprisait d'être ce qu'il était lui-même, et il se disait : « Quel sot! » Lucienne avait cessé de lui déplaire, et du même coup elle avait cessé de le tenter. La jalousie ne relevait d'aucun assaisonnement les voluptés habituelles que lui procurait Irma; mais il ne pouvait plus se trouver tête à tête avec elle sans avoir soudain envie de pleurer, et de lui crier : « Ah! méchante, pourquoi as-tu fais cela ? Jure-moi que tu ne le feras plus! »

« Bon Dieu de bois! se disait-il, que le cœur humain est donc compliqué! » Et, découragé, il était sur le point de renoncer à l'exercice du sens intime; mais la conscience est comme la respiration, qui ne s'arrête pas au commandement; et quand un homme, même qui n'est pas né observateur et supérieurement intelligent, a une fois commencé de se tâter le pouls, c'est pour la vie.

Heureusement, dans une existence oisive, mais irrégulière et difficile, les divertissements ne sauraient manquer. Avant la fin de la semaine, Coco Sorbier détourna Maximilien de l'analyse et de l'étude stérile de soi : il lui devait ce bon office. Coco, depuis cinq ou six jours, semblait préoccupé, autant que Gavroche peut l'être. Il ne bouffonnait plus que mollement; et il reniflait fréquemment, ce qui

était chez lui l'indice de l'agacement des nerfs : de même que certaines personnes ne peuvent point mentir sans que le bout de leur nez remue. Il poursuivait Maximilien dans tous les coins de l'entresol, comme s'il eût souhaité de l'entretenir à part. « Sapristi ! se disait Maximilien, pourvu qu'il n'ait pas l'idée de me faire des aveux ou des excuses au sujet d'Irma ! Comme cela serait embarrassant ! » Mais l'entresol de ces dames n'était guère propice aux apartés, et Coco se présenta un beau matin à l'hôtel de Coutras. « Nous y voilà ! » se dit Maximilien, qui eut un battement de cœur. Coco avait un air résolu.

— Mon cher ami, dit-il, j'ai un grand service à vous demander.

— Ah ! bien volontiers, répondit Maximilien, prêt à tout, même à lui céder sa maîtresse, pourvu qu'il n'en fût pas question explicitement.

Il ajouta, en souriant, comme on chante pour se donner du cœur :

— J'espère que ce n'est pas un service d'argent ?

— Mais si, justement, dit Coco avec désinvolture. J'ai besoin d'une vingtaine de mille francs pour la fin du mois.

— Vingt mille francs ! s'écria Maximilien.

Il était si désargenté que, le matin même, privé de l'automobile par suite de panne, et réduit à prendre un fiacre, il s'était vu dans la pénible nécessité

de le quitter à l'entrée du passage du Havre, rue Saint-Lazare, et de s'esquiver par l'autre porte, rue Caumartin. Il répéta :

— Vingt mille francs ! Mais où voulez-vous que je les vole ?

— Nous n'en sommes pas là, répondit le jeune Sorbier. Vous pouvez me les procurer honnêtement. Rien n'est plus facile. Vous n'avez qu'à écrire quinze fois, sur les papiers que voici : *Au... prochain, je paierai à M. Jacques Sorbier, ou à son ordre, la somme de deux mille francs, valeur reçue en espèces.*

— Si je ne m'abuse, dit Maximilien, quinze fois deux mille font trente mille francs.

— Il y a huit mille francs pour l'escompte, dit Sorbier, et deux mille francs pour votre commission.

— Je vous remercie, dit Maximilien; mais à qui croyez-vous que ma signature puisse désormais inspirer confiance ?

— A personne, dit Coco Sorbier. Cela n'a aucune importance. Je serai majeur dans sept mois. Je n'aurai donc pas lieu de renouveler ces billets plus de deux fois, et l'homme obligeant qui me les escomptera se garderait bien de les mettre en circulation.

— Ne pensez-vous pas, dit Maximilien, que vous feriez mieux de vous adresser à une personne qui présente un peu plus de surface que moi ? Par

exemple à mon cousin Hubert. Il aura peut-être un jour quelque chose, et moi je n'aurai jamais rien.

— Hubert n'est pas là, dit Sorbier, et je suis pressé. D'ailleurs, je n'ai que faire de votre prénom ni de votre titre. Signez donc Coutras tout court.

— C'est que je n'en ai pas le droit, non plus qu'Hubert. Mon oncle seul, comme chef de nom et d'armes...

— Comment signe-t-il d'habitude?

— Il signe : Duc de Coutras.

— « Coutras » ne sera donc pas un faux, puisqu'il ne signe jamais « Coutras »; et, puisqu'il aurait seul droit de le faire, on croira tout de même que c'est lui.

— Ah! c'est juste, dit Maximilien, qui signa « Coutras » les quinze billets, et ne déguisa point son écriture, afin de prouver, le cas échéant, sa bonne foi.

Coco Sorbier, qui était pressé, endossait les effets au fur et à mesure que Maximilien les avait souscrits et les lui passait. Puis il voulut les mettre sous enveloppe, et il en prit une, sur le bureau; mais, dans sa précipitation, il en prit deux : alors il jeta sur la cheminée celle qui ne lui servit point. Maximilien, qui a horreur du désordre, reprit aussitôt cette autre enveloppe sur la cheminée, et sans

y penser, tandis que Sorbier en hâte lui faisait des remerciements et des adieux, la mit dans son portefeuille au lieu de la ranger sur le bureau.

Vers midi et demi, lorsqu'on lui annonça le déjeuner, il se demanda, avant de descendre, s'il n'oubliait rien, car il ne comptait point remonter chez lui avant de sortir. « Je vais probablement, se dit-il, toucher deux mille francs ce soir. » Et il pensa qu'il aurait plaisir à payer certaines petites dettes un peu criardes. Il prit les notes, dans le tiroir à secret de son bureau, les voulut mettre dans son portefeuille, et y retrouva l'enveloppe, où il les glissa. Il observa que cela faisait un paquet sensiblement pareil à celui des quinze traites.

Le soir, Maximilien ne toucha point deux mille francs. Fauchelevent arriva chez ces dames furieux comme à son ordinaire, mais cette fois il avait sujet de l'être : il avait couru toute la journée, sans trouver personne qui voulût du papier Coutras. Il jeta sur la table de bridge l'enveloppe contenant les quinze billets. Irma proposa une partie de consolation. Alors il balaya l'enveloppe d'un revers de main, et l'envoya dans la cheminée en disant :

— Ces sales paperasses ne sont plus bonnes qu'à faire du feu.

Mais l'enveloppe tomba devant la cheminée, et non dedans. Maximilien (qui a horreur du désor-

dre) se baissa vivement pour la ramasser. Gosseline, à ce moment, lui adressa la parole : il lui répondit et, tout en lui répondant, mit l'enveloppe dans la poche intérieure gauche de sa jaquette. Puis il s'avisa de son étourderie et, machinalement, prit dans sa poche intérieure droite l'enveloppe qui contenait ses petites notes, qu'il jeta au feu.

Il s'aperçut de la méprise en s'habillant, le soir, pour dîner. Il ne regretta point d'avoir brûlé des notes dont ses fournisseurs lui renverraient prochainement les doubles; mais il considéra avec quelque mélancolie ces quinze bouts de papier, qui auraient pu valoir tant d'argent et qui ne valaient rien du tout. Ne pouvant se faire à l'idée qu'ils fussent tout à fait dénués de valeur, au lieu de les détruire, il les rangea soigneusement dans le tiroir à secret de son bureau.

A table, madame la marquise pleurnicha comme à son ordinaire, mais elle avait cette fois sujet de pleurnicher. Elle avait, dit-elle, déchiré un volant d'Angleterre ancien, auquel elle tenait parce qu'il lui venait de sa grand'mère et qu'il valait gros.

— Mais, dit madame la duchesse, cela se répare, Elisabeth, et vous savez que M^lle^ Fanny, rue du Faubourg-Poissonnière...

— Je n'irais pas pour tout l'or du monde ! s'écria la marquise.

Une autre dentellière, qui demeurait rue du Faubourg-Saint-Honoré, venait d'être égorgée en plein jour, et la marquise avait juré de ne plus mettre les pieds chez les dentellières depuis qu'on les assassinait.

— Celle du faubourg Saint-Honoré s'est fait assassiner, dit le duc, parce qu'elle recevait chez elle des gens interlopes et prêtait à la petite semaine.

— Mlle Fanny également, dit en riant la duchesse.

— Maman, dit Maximilien, j'irai demain porter votre volant chez Mlle Fanny.

— Je vous remercie, dit la marquise, qui n'avait d'appréhension que pour elle-même.

Le lendemain, avant de partir, Maximilien, oubliant qu'il n'avait point du tout d'argent, voulut en prendre un peu sur lui. Il ouvrit le tiroir à secret de son bureau, où il ne trouva que les quinze billets à ordre : il les mit en soupirant dans son portefeuille. Il prit un fiacre et, quand il arriva rue du Faubourg-Poissonnière, ne pouvant le payer, il le garda.

Mlle Fanny le laissa sonner quatre fois, et l'observa longtemps à travers un judas grillé ; elle tira enfin six verrous et laissa choir lourdement une triple chaîne de sûreté. C'était une petite vieille fripée, très alerte, qui portait toutes ses clefs à sa ceinture et, parmi ses clefs, une énorme paire

de ciseaux de tailleur, apparemment pour se défendre. Elle n'examina que d'un œil les dentelles, et son autre œil ne se détacha pas un instant de Maximilien. Elle dit enfin :

— Si madame la marquise voulait me vendre ce point d'Angleterre au lieu de le faire réparer, cela lui rapporterait quinze mille francs au lieu de lui en coûter deux ou trois cents.

— Quinze mille francs! dit Maximilien. Ah! si j'étais à la place de maman, je les prendrais tout de suite.

— Qu'en feriez-vous, à votre âge?

— Mademoiselle, dit-il, ne pourriez-vous, en attendant, me prêter cent sous pour payer ma voiture? J'ai oublié mon porte-monnaie. Vous les marquerez sur la note de maman.

Elle lui fit volontiers cette petite avance.

— C'est pour vous encourager, dit-elle. A qui donc vous adressez-vous? Il faut venir me trouver, et vous ne manquerez jamais de rien.

« Quel métier fait-elle? » se demanda Maximilien effaré. Et pour s'assurer si M^lle^ Fanny ne faisait rien de pire que de prêter à la petite semaine, il jeta sur la table les quinze billets.

— Trouveriez-vous seulement, dit-il, une poire pour m'escompter ça?

Elle examina ce papier comme un lapidaire examine une pierre précieuse, et déclara enfin qu'elle

en pourrait aisément tirer douze mille francs. Maximilien pensa faire une affaire d'or en cédant pour douze mille francs des billets qui nominalement en valaient trente et hier étaient censés en valoir vingt, mais ne valaient rien il n'y a pas cinq minutes. Ces brusques variations ne l'étonnaient point et lui rappelaient seulement ce qu'il avait ouï dire du temps des assignats, où un gigot se payait vingt-cinq mille francs en papier.

Il ne soupçonna point qu'il abusât de la confiance de Coco. Il le pensa même si peu qu'il fut tenté de lui offrir deux mille francs à titre de commission. Mais deux mille francs, c'est une somme, et il préféra garder le tout. Il regrettait seulement d'avoir brûlé ses notes et de ne les pouvoir payer.

« Mais non, se dit-il, suis-je bête ! Si je n'avais pas brûlé mes notes, j'aurais brûlé les billets, je n'aurais pas touché douze mille francs !

Et il sourit de pitié, à la pensée qu'il se trouve des esprit forts pour nier la Providence.

XVIII

LES PETITS COTÉS D'UNE RÉVOLUTION

MAXIMILIEN de Coutras, qui n'ignorait plus ce que coûte la vie, savait bien que douze mille francs, ce n'est pas un Pérou ; mais il se flattait que cette petite somme lui procurât l'indépendance pour deux ou trois mois.

« Etais-je bête, se dit-il, de penser donner là-dessus à Coco Sorbier une commission de cent louis ! D'abord je ne lui dois rien, puisqu'il n'a pris aucune part à la négociation que je viens de terminer. Et non seulement je ne lui donnerai pas un centime, mais je vais le prier de ne plus mettre les pieds à la maison, car je n'ai plus besoin de lui. Dire qu'il me fallait vivre dans une intimité fraternelle avec l'homme qui m'a volé ma maîtresse, le recevoir à ma table, jouer au bridge avec lui six heures par jour, et même accepter ses ser-

vices d'argent ! Ah ! j'en ai assez souffert, mais c'est fini. »

Maximilien fit un léger effort d'imagination pour anticiper le plaisir prochain de cette délivrance, et il eut l'étonnement de constater qu'elle ne lui causerait aucun plaisir : l'amitié que Coco Sorbier lui avait inspirée dès le premier jour était à l'épreuve de toutes les trahisons.

« C'est extraordinaire, se dit-il, je ne saurais lui en vouloir, ni surtout me passer de lui ! Apparemment, voici encore une de ces cruelles énigmes dont M. Gosseline me parlait. Je suis même bien content qu'il m'en ait parlé, car je croirais que j'ai le cœur fait comme personne. »

Il s'avisa au même instant d'une autre anomalie sentimentale : tandis qu'il pardonnait à Coco Sorbier de lui avoir pris Irma sa maîtresse, il ne pardonnait pas à René Fauchelevent d'avoir pris Lucienne à Hubert.

« Ah ! mais celui-là, se dit-il, je m'en passerais volontiers, et je n'ai plus besoin de lui non plus : je vais le mettre dehors sans délai. »

Cela regardait plutôt son cousin. Il fut donc trouver Hubert, et lui dit :

— Je ne conçois pas que tu puisses vivre dans une intimité fraternelle avec Fauchelevent qui t'a chipé ta femme, prendre à la même table au moins un repas sur deux, jouer avec lui au bridge six

heures par jour, et recourir à lui lorsque tu es à court de monnaie. Permets-moi de te le dire, tu manques de dignité ; enfin, mon vieux, tu me dégoûtes.

— Je me dégoûte moi-même, dit Hubert d'un ton piteux. Mais tu sais aussi bien que moi que Fauchelevent nous est nécessaire. Il tirerait de l'argent d'un caillou. J'aime trop Lucienne pour la priver de rien, et je n'ai aucune ressource.

— J'ai douze mille francs, dit Maximilien avec importance : c'est donc comme si tu en avais six mille. Je m'appelle aussi Coutras, et j'aime mieux partager avec toi que de te laisser plus longtemps dans une situation qui, je te le répète, me dégoûte. Je ferai désormais marcher la maison, mais tu exécuteras le Fauchelevent.

Hubert fut si touché de cette grandeur d'âme que les larmes lui vinrent aux yeux. Il faillit même embrasser son cousin. Mais l'enthousiasme tomba vite.

— Hélas ! dit-il, je ne demande qu'à exécuter Fauchelevent, je ne peux pas le voir...

« Et moi, songea Maximilien, je ne saurais me passer de Coco : il n'y a donc pas de règle ? »

— Mais, poursuivit Hubert, comment l'exécuter aujourd'hui quand je ne l'ai pas fait sur l'heure ? Je ne peux cependant pas lui dire : « Je vous donne cinq minutes pour déguerpir, vous m'avez pris ma maîtresse il y a six semaines. » Cela serait encore

plus ridicule que de continuer à feindre l'aveuglement.

— Certes ! répondit Maximilien. Il ne faut point faire allusion à la chose même. Et puis, si tu as l'air de tout savoir, tu seras obligé de te brouiller aussi avec Irma, et ce n'est pas ce que nous voulons.

— Ah ! non, par exemple ! dit Hubert. Elle, je lui ai toujours pardonné.

— Laisse-moi donc faire. Je me chargerai de l'opération, et le nom de Lucienne ne sera pas prononcé.

Maximilien ne pensait point rencontrer de difficulté. L'état le plus habituel de René Fauchelevent est celui que l'on appelle dionysiaque. Sa fureur est encore plus continue que la mélodie de Wagner, et, plus tumultueux que la mer, même par le calme il ne se repose jamais d'écumer. Il use couramment d'un langage que la meilleure société parle depuis huit ou dix ans, mais qu'elle a emprunté au père Duchesne. Son humeur contredisante et taquine donnait lieu vingt fois par jour à des disputes qui ne tiraient pas plus à conséquence que des chamaillis d'écoliers, mais qui se pouvaient aisément pousser à l'extrême : on n'avait qu'à prendre la mouche.

Résolu d'agir le jour même, Maximilien se mit à guetter une occasion. Il comptait beaucoup sur le bridge, qui tenait plus de place que l'amour dans

la vie de ces jeunes gens, mais n'était point un bridge morne comme celui des salons, grâce aux facéties de Coco et aux hurlements de Fauchelevent. Partenaire du hurleur, Maximilien fit faute sur faute, exprès. Fauchelevent fut, contre son ordinaire, assez long à se mettre en train de pester. Enfin il éclata, et il lança à son vis-à-vis une bordée de ces injures qui sont si outrées qu'elles n'atteignent point. Maximilien n'y regardait pas de si près. Il prit son temps, comme un tireur qui vise, et décocha à Fauchelevent un seul mot, mais si fort, qu'il ne pouvait en vérité rien lui assener de plus fort et de plus significatif.

L'effet ne fut point du tout ce qu'il attendait. Ce terme était si déplacé dans sa bouche, et l'invraisemblance d'une telle réplique à un Fauchelevent si surprenante, que toute l'assemblée pouffa de rire, à commencer par Fauchelevent lui-même. L'énergumène tendit la main cordialement à Maximilien, qui trouva ici son Waterloo, — c'est bien le cas de le dire.

Il se tint coi jusqu'à la fin de la partie. Mais quand Irma et Lucienne servirent le thé, il tourna insidieusement le propos sur la conquête de l'air. Fauchelevent débita une longue diatribe contre le progrès, où Maximilien, avec la meilleure volonté du monde, ne put rien relever de personnel.

Dès que Fauchelevent eut achevé son couplet,

Maximilien se plaignit de l'administration française, qui entrave les expériences de nos aviateurs, et favorise outrageusement celles de l'Américain Wilbur Wright. Fauchelevent insulta Wilbur Wright, l'Amérique en général, notre aimable préfet de police et M. le ministre de la guerre : Maximilien ne pouvait, en conscience, rien prendre de tout cela pour lui.

La femme de chambre apporta enfin les journaux du soir. Fauchelevent se jeta sur cette pâture, dont il avait chaque jour l'étrenne. A cette heure, la conversation languissait. Après avoir bu leur thé, tout en fumant des cigarettes,Maximilien et Hubert prenaient Irma et Lucienne sur leurs genoux, et leur disaient à l'oreille des douceurs qui n'étaient que pour elles. Gosseline lisait les journaux à mesure que Fauchelevent les lui passait ; et il les repassait à Coco Sorbier, qui, assis par terre devant la cheminée, ne les lisait point, mais en faisait des cocottes ou des bateaux doubles. Les gros titres en manchette, pliés et repliés, devenaient, sur ces cocottes et ces bateaux, d'étranges hiéroglyphes. Maximilien, y déchiffrant par hasard la moitié du mot « Turquie », eut une inspiration et dit d'une voix doucereuse :

— Je n'aime guère la *Marseillaise*, et j'ai peu de sympathie pour les principes de Quatre-Vingt-Neuf. Je ne puis me défendre néanmoins d'être

touché, et même fier, quand je lis dans les journaux que la Turquie s'est réveillée aux accents de notre hymne, et que les héros du mouvement jeune-turc prennent pour modèles ceux de notre Révolution.

Fauchelevent, qui venait de jeter l'*Intransigeant* à Gosseline, et qui ne faisait qu'une bouchée de la *Patrie*, ne grouilla point. Toutefois, après un temps appréciable, il poussa une sorte de grognement, qui parut de bon augure à Maximilien. Le jeune marquis de Coutras poursuivit, plus mielleusement encore :

— Je dis que je n'aime pas la *Marseillaise :* je ne l'aime pas à domicile. Mais à l'étranger, c'est différent. Je suis sûr qu'elle me ferait tressaillir, si je l'entendais de l'autre côté d'une frontière. Hors de France, je ne suis plus que français, et je ne ferai jamais de mes haines politiques un article d'exportation.

— Seriez-vous souffrant ? demanda non sans inquiétude Coco Sorbier, à qui ces discours semblaient oiseux.

Irma, qu'ils ennuyaient, embrassa Maximilien de manière à lui fermer la bouche ; et Lucienne exprima son indifférence pour la *Marseillaise* et la révolution turque, en termes presque aussi vifs que celui dont Maximilien avait usé tout à l'heure. Mais Fauchelevent continuait de ne pas grouiller.

— Monsieur, dit Maximilien à Gosseline d'une voix qui devenait frémissante, voyez-vous quelque chose de nouveau dans les feuilles de ce soir ? Moi, cette révolution turque me passionne. Et vous, qu'est-ce que vous en pensez ?

— J'avoue, dit Gosseline en laissant choir l'*Intransigeant*, dont Coco Sorbier fit dans les cinq minutes une douzaine de petites caisses à soufflés, j'avoue que cette révolution turque me plaît aussi infiniment. Elle me plaît parce qu'elle m'amuse, et elle m'amuse parce qu'elle renverse toutes mes théories. Je veux être sceptique, et j'ai un tempérament de systématique (cette contradiction est ce qu'il y a au monde de moins rare). Je suis donc ravi chaque fois que mes systèmes reçoivent un bon démenti des faits. Je me dis : « Je ne l'ai pas volé. » Et j'en ai au moins pour huit jours à ne plus croire décidément à rien.

— Vous savez que vous n'êtes pas drôles, ce soir, interrompit Lucienne.

— Laisse donc, dit Hubert, qui flairait quelque manigance.

— Je déteste le parlementarisme, reprit Gosseline, et je me f... absolument des droits de l'homme. Je ne puis cependant blâmer ces bons Turcs d'avoir aboli le régime ignoble sous lequel ils gémissaient, et je me demande par quoi ils auraient bien pu le remplacer, sinon par le régime

de l'égalité devant la loi et de la représentation nationale. Le plus gai est qu'ils se permettent de régénérer leur pays sans tenir compte des lois les mieux établies de la physiologie des peuples ; qu'ils font leur révolution géométriquement, comme nous avons fait la nôtre, mais avec une pratique supérieure ; qu'ils crient un peu, mais qu'ils ne parlent point trop ; et qu'enfin ils n'ont pas tué plus de cinq personnes.

Fauchelevent n'avait écouté ce discours que d'une oreille distraite, mais les derniers mots le frappèrent ; et comme il méprisait la révolution turque pour diverses raisons, mais singulièrement parce qu'elle n'avait point coûté la vie à plus de cinq personnes, il bondit, après avoir fait du *Temps* une boulette.

— Il n'y avait plus qu'un peuple en Europe, cria-t-il, le peuple turc, et le voilà f... comme les autres !

Irma et Lucienne elles-mêmes trouvèrent cette affirmation hasardée.

— Taisez-vous ! rugit Fauchelevent. Y êtes-vous allées, en Turquie ? Non ? Alors, taisez-vous !

Et comme il avait passé naguère sept jours à Constantinople, il put faire un tableau complet de l'ancien régime turc. Il célébra principalement l'organisation incomparable de la police et le génie des mouchards. Il décrivit avec une férocité en-

thousiaste le massacre des Arméniens ; et il se mit à pousser, pour conclure, les mêmes cris précisément que le jour où Hubert l'avait surpris entre les bras de Lucienne.

Une association d'idées bien concevable rappela ce fâcheux souvenir à Hubert, qui se mit à invectiver Fauchelevent ; mais Fauchelevent, qui rugissait toujours, ne l'entendait pas ; et Maximilien, tirant Hubert par le pan de sa jaquette, lui disait :

— Laisse donc ! Ça me regarde !

Enfin le souffle manqua à Fauchelevent. Il prit sur un guéridon une énorme carafe ancienne de cristal, taillée à pointes de diamant, et se versa un verre d'eau.

— Monsieur, lui dit alors Maximilien avec une grande politesse, et même une certaine solennité, je vous demande bien pardon ; mais je ne souffrirai jamais que l'on parle chez moi du massacre des Arméniens autrement que pour le réprouver.

— Qu'est-ce que c'est ? dit Fauchelevent ahuri. (Il y avait de quoi.)

— Toutes les opinions sont libres, repartit Maximilien ; mais je vous dis que les vôtres me répugnent, et je vous prie d'aller les développer ailleurs que chez moi.

Il pensait : « Il va me gifler. Nous irons demain sur le terrain. Chic ! » Mais Fauchelevent, qui a

fait ses preuves, ne se bat que par caprice et n'est jamais embarrassé de ses sorties. Il eut un ris sardonique, campa son chapeau de haute forme sur sa tête, fit demi-tour par principe, et rompit sans répondre un mot. Hubert serra avec effusion la main de Maximilien et embrassa Lucienne avec passion.

Mais Coco s'était levé.

— Je ne resterai pas, dit-il, un instant de plus dans une maison où on traite de la sorte mon meilleur ami.

— Coco !... s'écria Maximilien au désespoir.

Coco était déjà dehors et courait après Fauchelevent. Hubert et Lucienne s'embrassaient de plus belle.

— Vous êtes tous atteints de folie ! disait Gosseline, en se prenant la tête.

— Je ne regrette pas Fauchelevent, mais je suis désespéré, disait Maximilien d'une voix chevrotante, je suis désespéré d'être brouillé avec Coco !

— Et moi donc ! disait Irma, en larmes.

Et ils s'embrassaient aussi tous les deux, pour se consoler réciproquement ; mais ils ne se consolaient pas.

XIX

COMPLICATIONS

Un des postulats de l'amitié est de croire que l'on ne saurait vivre sans son ami. Gardons-nous d'en faire l'expérience : elle nous enseignerait neuf fois sur dix que nous nous passons de lui très facilement. La nature ne veut point de regrets éternels, et elle nous commande l'oubli; mais elle y mettrait volontiers de la complaisance, elle nous accorderait des semaines, des mois, et même, dans les deuils sérieux, des années : nous nous contentons, la plupart du temps, de cinq ou six jours. Il n'en fallut pas davantage à Maximilien de Coutras pour se persuader que Coco Sorbier ne lui était pas indispensable, et que l'on gagnait même à être débarrassé de lui.

Quel silence! Quel calme bienfaisant! C'était une vraie cure de repos. Ces dames, qui croyaient

les ressources de la maison taries, devenaient des ménagères très raisonnables, et leur bonne humeur naturelle n'en était pas altérée. Lucienne exigea que l'automobile fût vendue pour payer l'une des traites de la première voiture (celle qui naguère avait été achetée à crédit et revendue au comptant). Irma, sans rien dire à personne, porta au Mont-de-Piété son rang de perles, que Maximilien croyait sans valeur parce qu'il ne savait pas que ce fût un présent de Coco. Un je ne sais quoi de bohème, qui ne plaisait ni aux deux cousins, ni à leurs maîtresses, ni même à Gosseline, avait jusqu'alors entaché leur vie commune : elle devint si rangée, si honorable, que Maximilien en oublia l'immoralité foncière; il crut pouvoir remettre à son cou sa médaille de Lourdes, que, par un scrupule touchant, il avait retirée, le jour où, cessant d'être pur, il avait craint d'attrister la sainte Vierge.

« Comme il suffit de peu de chose pour vivre ! se disait-il un matin en ouvrant le tiroir à secret de son bureau, et en constatant qu'il lui restait encore près de six mille francs sur les douze mille qu'il avait reçus. Voilà cependant trois mois que je les ai palpés. Oui, trois mois jour pour jour », ajouta-t-il en jetant un coup d'œil sur le calendrier.

Le deuxième valet de chambre frappa, et annonça d'un air intrigué, à monsieur le marquis qu'une dame le demandait.

— Faites entrer, dit Maximilien d'un air d'indifférence : je sais ce que c'est.

Mais il ne le savait point et n'était pas moins intrigué que son domestique. La visiteuse était Mlle Fanny, la dentellière.

— Eh bien, lui dit-elle sans préambule, et avec une certaine familiarité, j'attendais votre visite; car j'imagine que vous n'êtes pas en mesure de payer trente mille francs. Il y a au moins huit jours que vos billets devraient être renouvelés. Je n'osais pas vous écrire. Heureusement, j'ai mis ce temps-là à réparer le volant de madame la marquise, je suis venue le lui rapporter ce matin, et, comme j'étais dans la place, j'ai pu vous demander sans éveiller les soupçons.

— A quoi bon tant de mystère? dit Maximilien (qui était bien aise que Mlle Fanny eût pris ces précautions). Je veux bien renouveler ces valeurs. Que dois-je faire ?

— C'est fort simple. Trois mois d'intérêt à six pour cent font quatre cent cinquante francs, autant pour la commission, et un peu plus du double pour divers frais, mettons deux mille. Je vais déchirer ces quinze billets, vous en souscrirez seize, pareils, et M. Jacques Sorbier les endossera.

— C'est, dit Maximilien, que je suis un peu en froid avec M. Jacques Sorbier. Je ne l'ai pas revu, justement depuis le jour où j'ai négocié ces billets,

et il m'est difficile de lui demander une signature.

— Vous êtes brouillé avec Coco ! s'écria la vieille demoiselle, de plus en plus familière. Mais alors, je ne vois qu'une solution : payez !

— Trente mille francs ? dit Maximilien. Vous voulez rire. Mais je puis sur-le-champ vous en verser deux mille, et je suppose que je suis assez grand pour faire un renouvellement tout seul.

— Qu'est-ce que vous me chantez ? dit Mlle Fanny. Il faut toujours bien qu'il signe les billets !

— Bon, bon, dit Maximilien, que cette conversation ennuyait parce qu'il commençait à n'y rien comprendre. Je me réconcilierai avec M. Sorbier, mais il faut du temps.

Mlle Fanny lui recommanda d'en perdre le moins possible, et s'esquiva. « Je ne me suis pas mal débarrassé d'elle, se dit Maximilien naïvement. Plus souvent que je vais me réconcilier avec Coco ! D'abord, je suis habitué à ne plus le voir. Et puis je ne lui ai jamais raconté que j'avais été plus malin que lui et que j'avais trouvé moyen de négocier ses effets. Il a un si drôle de caractère qu'il serait capable de m'en vouloir. »

Maximilien n'entendit plus parler de cette affaire durant trois jours et pensa qu'il n'en serait plus jamais question. Mais, le matin du quatrième jour, et à la même heure, le même valet de chambre lui annonça M. Sorbier. « Bah ? se dit-il, c'est Coco

qui fait la première démarche ? Alors tout ira comme sur des roulettes. » L'attitude de son ancien ami ne lui laissa pas longtemps cette illusion.

Sorbier entra le chapeau sur la tête, comme M. Duval père selon la mise en scène originale de la *Dame aux camélias*. Il était escorté de Fauchelevent, ainsi que dans les grandes occasions. L'acolyte s'était découvert : il affectait cette fois la politesse, et cet air de sévérité qui est propre aux témoins de duels, aux ordonnateurs de pompes funèbres et aux commissaires de police appelés à constater un flagrant délit. Il tenait ses lèvres soigneusement pincées pour éviter de hurler par mégarde. Mais Sorbier hurlait pour deux.

— Eh bien, brailla-t-il dès la porte, vous pouvez dire que vous êtes un joli coco !

De la part d'un homme surnommé lui-même familièrement Coco, ce terme ne pouvait passer pour une injure. Maximilien eut la raison et la bonne foi de ne s'en point formaliser, et demanda du ton le plus conciliant ce qu'il y avait.

— Il y a, répondit Sorbier, que vous êtes une canaille et un escroc.

Avec la meilleure volonté du monde, Maximilien ne pouvait prendre de telles épithètes pour des gentillesses. Il répondit, de sang-froid :

— Dites donc, vous ! Faites-moi le plaisir de

f... le camp, et allez-vous-en chez vous attendre mes témoins.

Coco éclata de rire comme Dieu tonne. Les vitres tremblèrent. Il cria :

— Alors vous avez supposé que je me battrais avec vous ?

Il ajouta, sentencieusement :

— D'une affaire d'honneur une affaire d'argent ne peut sortir.

Il reprit l'accent de la dérision, pour dire :

— Ce serait commode ! On n'aurait qu'à savoir tenir une épée ou mettre une balle dans la silhouette à vingt-cinq pas, et on pourrait voler les gens à son aise.

Puis il fourra ses deux mains dans ses poches et dit avec rondeur :

— J'ai tout bonnement déposé une plainte au parquet contre vous.

Mais il ne put soutenir cette attitude, car la colère l'étouffait ; et empruntant à Fauchelevent (toujours muet) le langage du père Duchesne, il dit à Maximilien ce qu'il pensait du procédé qui consiste à négocier des billets de complaisance à l'insu de l'endosseur, qui a lieu de les croire brûlés. Mais comme il était d'une lignée d'hommes d'affaires et s'y entendait de naissance, tout en employant ce langage du père Duchesne, il trouvait moyen d'expliquer à Maximilien avec une clarté parfaite la

gravité de son cas, et que l'on y pouvait trouver de tout un peu, de l'escroquerie, de l'abus de confiance, au besoin même du faux, puisque les billets étaient signés Coutras tout court, ce qui n'est permis qu'au duc.

Ces explications, claires et circonstanciées, étaient peine perdue. Maximilien n'est point fils et petit-fils d'hommes d'affaires, et, de naissance, il n'y entend rien. Il en raisonne comme les femmes très intelligentes, dont l'absurdité en ces matières est prodigieuse. Comme la durée de la scène ne lui permettait plus de répondre uniquement par le silence aux invectives furieuses de son antagoniste, il entreprit de se défendre. Il raconta ingénument par quelle suite de fatalités il avait été amené à ne point brûler les billets et à faire la connaissance de M^lle^ Fanny, dentellière. Il ne disait que la vérité ; malheureusement, c'est une vérité qui n'avait pas le sens commun, et Coco l'interrompait à chaque phrase pour lui dire :

— Je vous prie de ne pas vous payer ma tête par-dessus le marché.

Mais ce qui déconcertait plus encore Maximilien, c'était l'attitude insolite de Fauchelevent. Le calme d'un énergumène est le plus inquiétant des miracles. Maximilien se rappela qu'un dimanche, se promenant dans l'île de Guernesey qui est toute hérissée de petits moulins américains, il avait remarqué que

ces moulins ne tournaient pas, malgré le vent : ils étaient encloués, afin de ne point travailler le jour du Seigneur. Fauchelevent, de même, était encloué. Pour en finir, Maximilien dit à Coco :

— La preuve que je ne voulais pas vous faire tort, c'est que je pensais vous offrir une commission de deux mille francs. Je les tiens toujours à votre disposition.

A ce coup, Sorbier parut si près de l'apoplexie que Fauchelevent crut enfin devoir intervenir.

— Mon cher Jacques, dit-il avec une correction qui faisait froid dans le dos, je crois que vous avez dit à M. le marquis de Coutras tout ce que vous aviez à lui dire, et que nous ferons mieux de prendre congé.

Coco n'eut pas la force de répondre autrement qu'en montrant le poing. Dans son trouble, il le montra à Fauchelevent au lieu de le montrer à Maximilien. Puis, comme il avait déjà son chapeau sur la tête, il le retira, pour le remettre, tandis que Fauchelevent, qui avait déjà retiré le sien, n'eut qu'à se couvrir. Et ils s'en allèrent. Maximilien était fort ému, mais seulement de la violence de cette altercation ; car il continuait de ne rien comprendre et n'avait pas le moindre soupçon du danger qui le menaçait.

« Eh bien, quoi ? se dit-il soudain. Coco va me faire un procès. »

Ce mot suffit à le rasséréner. Coutras est une ville de Guyenne, mais la famille est originaire de Normandie. La Gascogne se confond d'ailleurs avec la Guyenne, et les Normands sont les Gascons du Nord. A ce titre, les Coutras furent toujours très processifs, bien qu'ils n'entendent rien aux affaires. Maximilien reconnut son sang. Il s'était bien promis de garder pour lui cette sotte histoire : dès qu'il eut trouvé le mot juste, il résolut de la confier à Gosseline. Il lui dit, le soir même :

— Au fait, monsieur, vous savez ? Coco me fait un procès.

— C'est grotesque, répondit Gosseline.

Il ajouta :

— Et à propos de quoi ?

Maximilien regretta d'avoir parlé, s'avisant, un peu tard, qu'il devait tout reprendre du commencement. Mais il le fit avec application ; car il traitait toujours Gosseline en professeur, et quand il lui parlait, il mettait de l'ordre dans ses idées, il soignait son style. Il débita son récit debout, modestement, sans embarras, non sans inquiétude. Il songeait : « L'amitié de M. Gosseline est ombrageuse. Je vais sûrement être grondé d'avoir fait tant de choses sans lui demander son avis, et de les lui avoir ensuite cachées. »

Gosseline pensait bien à le gronder ! Lorsque Maximilien se tut et leva les yeux, timidement, il

fut épouvanté de voir son maître presque aussi près de l'apoplexie que Coco Sorbier ce matin.

— Mon Dieu, monsieur, lui demanda-t-il avec sollicitude, qu'avez-vous ?

— Ah çà ! cria Gosseline, qu'est-ce que vous me chantez, que Sorbier va vous faire un procès ?

Maximilien rougit.

— Vous ne voyez donc pas que vous allez passer en correctionnelle ou en cour d'assises ! dit Gosseline, qui n'avait qu'une idée fort vague des juridictions diverses et de leurs compétences, mais qui sentait la différence d'un procès au civil et d'un procès au criminel.

— Oh ?... répondit Maximilien, d'un ton moitié inquiet, moitié narquois, comme un trop grand garçon que l'on menacerait encore de Croquemitaine ou du loup.

XX

LE JOYEUX JUGE

MAXIMILIEN, qui avait sa conscience pour lui, ne pouvait se croire menacé de la correctionnelle ou de la cour d'assises. « M. Gosseline veut me faire peur », se dit-il. Ce procédé lui déplut, et il jura de ne plus souffler mot de l'affaire à personne, même à son maître et ami. Il se tint parole, et lorsque, peu de jours plus tard, un mandat de comparution lui fut notifié, il ne le montra pas à la ronde.

Il fut au Palais à l'heure dite : l'exactitude est la politesse des « fils de rois ». Il s'y rendit même d'avance, pressentant qu'il s'égarerait dans cette grande bâtisse, et qu'il ferait bien des allées et venues avant de trouver le cabinet de monsieur le juge d'instruction Turlure.

« Pourvu, se disait-il, que l'on ne me remarque point ! » Mais on ne remarque personne dans cette

foule flâneuse et agitée, où se mêlent des militaires, des garçons de bureau, des gardes, des stagiaires aux amples manches et aux robes gonflées de vent, et des gens de mauvaise mine, qui viennent se faire juger ou voir juger autrui.

« Jamais, se dit Maximilien, je ne trouverai le cabinet de M. Turlure, si je ne demande pas mon chemin. » Mais il ne se souciait pas de révéler au premier venu qu'il était invité à comparaître devant M. Turlure, et quand il se décida enfin à interroger un garde qui passait, il lui dit :

— Pardon, monsieur, s'il vous plaît, où paie-t-on les amendes pour automobiles ?

Il en avait justement une vieille à payer. Le garde lui donna une indication précise, mais inintelligible, en dépit de laquelle il finit par arriver dans une sorte de couloir, où, devant deux guichets qu'il fallait aborder successivement, une vingtaine d'hommes et de femmes, trop mal habillés pour qu'on les soupçonnât de posséder des automobiles, faisaient la queue. Cette fois, Maximilien fut remarqué. Un aimable commis lui ouvrit un passage interdit au public et il pénétra dans la cage de messieurs les employés, qui s'empressèrent à lui prendre son argent et lui délivrer sa quittance. Alors, il osa dire :

— Pardon, messieurs, auriez-vous l'obligeance de m'indiquer le cabinet de monsieur le juge d'instruction Turlure ?

Le plus court chemin était encore si long qu'il trembla d'arriver en retard à ce qu'il appelait son rendez-vous. Son état d'âme était celui d'un candidat au baccalauréat qui erre dans les corridors de la Sorbonne à la recherche de sa série : Maximilien, qui n'avait passé aucun baccalauréat, n'aurait jamais connu ces impressions s'il n'eût été invité à comparaître devant M. le juge Turlure. Et comme les candidats qui parlent de leurs examinateurs, il se disait : « Ce Turlure, est-ce un chic type ? est-ce une rosse ? »

— Le voici, dit un garde, à qui Maximilien n'avait pu dissimuler qu'il attendait ce magistrat.

Il aperçut venir un petit homme rebondi, qui dodelinait de la tête, et qui portait sous le bras gauche une petite serviette bourrée, qu'il rattrapait par derrière de la main droite quand elle glissait. M. le juge Turlure était vêtu d'une jaquette qui ne lui tenait qu'aux épaules. Son chapeau de soie, repoussé vers l'occiput, laissait nu son front dégarni. Il avait la moustache rasée. Ses favoris légers, longs, pointus, voltigeaient au moindre souffle. Ses yeux percés en vrille riaient tout seuls. « C'est un chic type », se dit Maximilien.

M. Turlure s'engouffra dans son cabinet, où Maximilien fut introduit presque aussitôt. Le juge, debout, commença par le regarder longtemps bien en face, mais il avait l'air de penser à autre chose,

ou plutôt de ne penser à rien du tout. Il parut soudain recouvrer l'usage de ses facultés. Il dit :

— Ah ! c'est vous, le jeune homme ?

Et sa figure, précédemment ovale, devint ronde. Les yeux se plissèrent. La bouche s'ouvrit. Les dents noires y alternaient avec les dents blanches. Un rire formidable, tantôt aigu et tantôt grave, sortit de ce trou. « Je ne me savais pas si drôle », se dit Maximilien, légèrement interloqué.

La gaieté de M. le juge Turlure s'apaisa par degrés. Il s'assit, et d'un geste courtois invita Maximilien à en faire autant. Après quoi, il lui demanda ses nom et prénoms, comme s'il les eût ignorés et ne lui eût point dit tout à l'heure : « Ah ! c'est vous, le jeune homme ? » Mais il posait les questions de style d'un ton excédé, pour montrer qu'il n'avait aucune superstition de la forme, et que non seulement il était un chic type, mais qu'il n'était pas un type dans le genre de Brid'oison.

— Maintenant, dit-il, contez-moi tout bêtement votre affaire.

Il ne se souciait pas de hacher par d'inutiles interrogations un récit divertissant, dont il se pourléchait déjà. Pour le déguster à son aise, il se tassa dans son fauteuil, il appuya ses deux avant-bras sur son bureau et croisa ses mains. Ses yeux pétillaient. Il n'avait rien d'effrayant. Maximilien ne se sentit pas intimidé par l'appareil de la Justice.

Il entama son monologue avec l'autorité d'un acteur sûr de l'applaudissement. Mais dès la première phrase, négligemment, comme à regret, M. le juge d'instruction l'interrompit pour lui dire, par acquit de conscience :

— A propos... vous savez que vous êtes parfaitement libre de ne rien me raconter du tout ? La loi vous autorise à vous faire assister de votre conseil. Avez-vous choisi un avocat?

« Que ferais-je d'un avocat ? pensa Maximilien. Je me sens beaucoup plus à mon aise tête-à-tête avec ce brave homme. »

Et il répondit :

— Non, monsieur. Je n'ai besoin du conseil de personne pour vous raconter les choses comme elles se sont passées.

M. Turlure hocha la tête d'un air approbateur. Si Maximilien avait réclamé l'assistance d'un avocat, il aurait fallu remettre au lendemain cet interrogatoire savoureux, et M. Turlure n'aime point que ses plaisirs soient différés. Il changea de position. Il s'enfonça bien dans son fauteuil. Il croisa les jambes, renversa la tête, visa le plafond des pointes de ses favoris et se mit à gratter doucement la partie rasée de son menton.

Mais il ne put conserver longtemps cette attitude, qui se prête à l'audition soutenue, et non pas aux convulsions de la gaieté. Si le préambule,

en effet, ne lui parut pas supérieurement comique, et s'il apprit sans se tordre que Jacques Sorbier avait fait signer au jeune marquis de Coutras des billets de complaisance, et que René Fauchelevent avait tenté vainement de négocier ces billets, en revanche il éclata lorsque Maximilien, sans épargner aucune circonstance, avec une minutieuse naïveté d'artiste primitif, lui détailla l'histoire des deux enveloppes pareilles et de leur substitution.

A la vérité, M. Turlure n'éclata pas dès le premier mot. Il commença par être sollicité de frissons intermittents, et comme traversé de courants électriques. Puis ce furent des hoquets ; et enfin une danse générale de toute sa personne, si bien que la partie supérieure du corps, qui, à chaque secousse, retombait de tout son poids sur la partie abdominale, en meurtrissait les organes internes. La tête dodelinante roulait de tous les côtés, affolée comme une boussole qui a perdu le nord, et au bout du bras droit demi-tendu, la main molle s'agitait ainsi que pour demander grâce.

Maximilien étonné se tut quelques instants. M. Turlure profita de ce répit pour rétablir, mais à grand'peine, son équilibre corporel. La crise reprenait de plus belle chaque fois qu'il la croyait conjurée. Il poussait alors de véritables cris et se tapait sur les cuisses. Naturellement, le greffier riait aussi, mais sans bruit, sans gestes.

— Poursuivez, Coutras, poursuivez, dit enfin M. le juge d'instruction.

Coutras était extrêmement choqué de ces façons. Il n'en faisait pas une affaire personnelle : ce Turlure ne lui semblait pas être un homme de son monde. Mais c'était le représentant de la Justice, et Maximilien, né respectueux, avait une grande idée de la Justice, même à cette heure où il aurait pu se sentir un peu indisposé contre elle. Un magistrat sujet au fou rire ne le scandalisait pas moins qu'un prêtre fumeur de cigares ou diseur de gaudrioles. Il voulut donner à M. Turlure une leçon de tact, et il adopta, pour continuer son récit, le ton pincé.

Malheureusement, il en était à l'épisode du volant, de la visite à M^lle^ Fanny, dentellière, et la cocasserie intrinsèque de ces divers événements était suffisante pour que rien ne s'en perdît, même quand on les racontait d'un ton pincé. M. le juge d'instruction recommença de pouffer de rire. Maximilien, refusant de s'interrompre, força, pour se faire entendre, sa voix, qui devint d'une aigreur très noble. Plus monsieur le juge riait, plus Maximilien parlait fort ; et plus il parlait fort, plus monsieur le juge riait haut. Le fracas de ce duel de sons retentissait au dehors et au loin ; et messieurs les chroniqueurs judiciaires qui erraient en quête de nouvelles, attirés par ce bruit, venaient de toutes

parts, ils se rencontraient, et ils se disaient entre eux :

— M. le juge d'instruction Turlure procède à un interrogatoire réjouissant. Restons là. Quand il sortira tout à l'heure de son cabinet, il en aura de bonnes à nous communiquer.

Cependant M. Turlure, qui n'en pouvait plus, avait recommencé d'agiter sa main droite ainsi que pour demander grâce ; mais Maximilien, implacable, marchait, marchait toujours ; et il accumulait, comme par bravade, les invraisemblances et les absurdités. Si bien que le juge sentit l'inutilité de son geste, et cria enfin :

— Assez ! assez ! n'en jetez plus !

— De quoi, monsieur ? Je n'ai rien jeté, repartit Maximilien, qui comprenait fort bien le sens de cette expression, mais ne voulait pas avoir l'air de comprendre.

Il pensait :

« Ce juge est accoutumé à la fréquentation des malfaiteurs et à leur argot. Je lui montrerai que tel n'est point mon langage. »

Sa réplique n'eut pour effet que de provoquer un nouvel accès de rire.

« Attends un peu... », se dit Maximilien.

Et quand M. Turlure, profitant d'une accalmie de son diaphragme, lui dit : « Reprenez, Coutras », il répondit sèchement :

— Je suis désolé, monsieur, mais je ne dirai plus un mot. Je ne parlerai qu'en présence de mon avocat.

— Ah !... fit Turlure, penaud.

Maximilien se leva, comme pour prendre congé. Mais soudain le visage de M. Turlure s'illumina, et il fut manifeste qu'une idée plaisante lui traversait l'esprit.

— Ah! ah!... dit-il. Un avocat... C'est votre droit... Parfaitement... Mais alors... dites donc... je vais être obligé de vous garder à ma disposition ?

Maximilien s'inclina. Cette fois, le sens de l'expression lui échappait. Il se dirigea vers la porte du fond, cependant que M. Turlure tirait à soi un papier, où il griffonnait deux mots et une signature. Le juge sortit ensuite par l'autre porte et fut aussitôt cueilli par les journalistes. Il leur dit en se tenant les côtes :

— Je viens d'envoyer le petit marquis de Coutras au Dépôt !

Les reporters consultèrent leurs montres et se précipitèrent vers les téléphones, afin que cette nouvelle, si parisienne, pût être publiée à la « dernière heure » des journaux du soir.

XXI

LE BON SAMARITAIN

On dit toujours : « Je vous précède pour vous montrer le chemin. » Mais on peut aussi bien conduire les gens quand on les suit. Les deux gardes qui menaient Maximilien de Coutras au Dépôt se tenaient discrètement en arrière, d'un pas; il pouvait feindre d'ignorer cette escorte; et cependant, sans hésiter, comme poussé par eux, marchant à leur cadence, il faisait le grand tour de ce Palais de Justice, où jamais encore il n'avait mis le pied, et se dirigeait vers le Dépôt où il ne soupçonnait pas qu'on le conduisît.

Il commença de s'en douter quand il vit les massives colonnes du vestibule, et qu'un surveillant, retranché dans une cage de verre où étaient pratiqués des guichets, dressa son écrou; il n'en douta plus, quand on le fouilla; et il fut en proie, sou-

dain, à une de ces terreurs qui anéantissent, qui arrêtent le pouls, suspendent la vie.

Cette faiblesse fut brève. Il recouvra le sentiment, et d'abord le sentiment de l'honneur. Il se rappela, à temps, que le premier devoir d'un Coutras, le seul peut-être, c'est la tenue. Puis il s'avisa que cet emprisonnement était un ennui sans conséquence, qui ne gâtait point son affaire, et qu'il essuyait de son plein gré, pour avoir réclamé, un peu trop tard, l'assistance d'un avocat et fait différer au lendemain la suite de son interrogatoire. Il s'assura donc. Mais il faillit reperdre contenance lorsqu'on lui mit entre les bras un pain grossier.

« Ma situation, pensa-t-il, est analogue à celle du reporter qui se travestit en malandrin et se fait fourrer au bloc par curiosité. M. Gosseline ne dirait-il pas que je fais de la littérature? Je veux tout connaître. » Et il se mit en devoir d'observer.

Mais le reportage est un métier comme un autre, qui s'apprend. Maximilien avait des yeux pour ne point voir, et cependant qu'il se disait : « J'observe », il subissait diverses formalités intéressantes, dont il ne s'apercevait seulement pas.

Les prisonniers ses collègues, à la suite d'un premier triage, furent répartis en deux salles, selon la décence de leur habillement. Maximilien

entendit que l'on appelait la plus petite de ces deux salles communes, où il était, *salle des habits noirs*, et il fit enfin une remarque : savoir que cette expression était impropre, à trois heures de l'après-midi. Mais la vue de ses compagnons de geôle, corrects comme des croque-morts, et bien plus minables que des malfaiteurs ouvriers, ne lui suggéra aucune réflexion philosophique.

Il sentit enfin ses regards attirés, impérieusement, vers l'un des prisonniers, à la vérité fort différent des autres. Celui-là était tout jeune, il n'était ni accablé ni flétri; un peu fatigué, mais par le plaisir; blême et blond; la raie juste au milieu du front, les cheveux fins, pommadés, lisses. Il avait de très grands yeux pâles, doux, pailletés de malice et de gaieté; un nez droit, mince, presque transparent; le visage rasé de frais, la bouche bien dessinée, les dents blanches. Ses mains étroites étaient ornées de plusieurs bagues d'argent et de chrysocale; mais ses ongles étaient un peu trop longs et pas très propres. Il portait un complet veston à la dernière mode de l'année dernière et des bottines jaunes d'une forme américaine.

Non seulement Maximilien sentit son regard attiré vers cet individu, mais il conçut pour lui, dans l'instant même, une sympathie incompréhensible, et il oublia soudain toutes ses peines. Il en fut bien aise, mais étonné. « Que diable est-ce qui

me prend? » se dit-il. Et il fit un grand effort d'intelligence, qui, par hasard, ne fut pas vain. « J'y suis! Ce jeune voyou ressemble à Coco Sorbier comme deux gouttes d'eau. » Naturellement, le jeune voyou n'avait aucun trait de Coco Sorbier; mais c'était le même genre, la même ligne, la même grâce un peu canaille; enfin, c'était un autre Gavroche. « Il ressemble à Coco Sorbier! se répétait Maximilien avec attendrissement... Mais au fait, dans les conjonctures présentes, cette ressemblance ne devrait m'inspirer aucune sympathie?... » Il examina son cœur et n'y trouva pas trace de rancune contre Coco. « Encore une cruelle énigme », se dit-il simplement, car les bizarreries de sentiment ne l'étonnaient plus. Il vit alors que l'inconnu lui souriait de loin, d'une façon engageante.

Ce jeune homme, qui ne venait pas au Dépôt pour la première fois, n'avait pas les mêmes raisons que Maximilien d'être ahuri. C'était d'ailleurs un malin et, comme tous les mauvais gars de chez nous, un vrai Robinson, bien autrement débrouillard que le Robinson anglais. Maximilien ne faisait que de l'apercevoir, mais il avait guigné Maximilien du premier coup, et depuis une bonne demi-heure ne le quittait pas des yeux. Il se connaissait en élégance. Aucun des autres « habits noirs » ne lui faisait illusion, Maximilien seul lui paraissait comme il faut. « Mais,

pensa-t-il, le client est timide et ne m'adressera pas la parole le premier. » Il prit l'offensive.

— Moi, dit-il gentiment, je m'appelle Julot. Et vous, comment vous appelez-vous?

Touché de cette confiance, Maximilien crut devoir y répondre en déclinant une fois de plus son nom. Julot fut ébloui. Il était anarchiste, mais snob.

— Mince! dit-il. C'est un nom noble.

— Je suis marquis, dit Maximilien, sans morgue.

— Alors, dit Julot, c'est au moins pour faux que vous êtes ici?

— Je n'ai pas commis de faux! s'écria Maximilien en rougissant.

Il ajouta, modestement :

— On parle d'escroquerie ou d'abus de confiance.

— C'est tout comme, dit Julot.

— Et vous? demanda Maximilien, par politesse.

— Moi, c'est pour meurtre, répondit Julot avec tant d'ingénuité que Maximilien ne fit pas le plus léger mouvement de recul. — Irez-vous en cellule? reprit Julot après une pause.

— Je ne sais pas, dit Maximilien.

— Si vous aviez un peu d'argent... dit Julot. C'est quarante centimes pour une paire de draps.

Maximilien sentit qu'il n'aurait jamais le cœur

de coucher entre des draps si Julot en était privé.

— Me permettrez-vous, lui dit-il, de vous en offrir aussi une paire?

— Tu parles! dit Julot.

Il ajouta :

— On pourrait obtenir une cellule double.

Maximilien sentit que la promiscuité du dortoir le dégoûterait, mais qu'il aurait peur de l'isolement; il remercia la Providence qui lui offrait pour cette nuit d'épreuve un compagnon agréable et même distingué.

— Faudra-t-il voir aussi, dit Julot, à commander un repas, soit à la cantine ou dehors? Parce que la soupe n'est pas fameuse.

— Certainement, dit Maximilien.

Julot fit le nécessaire, et il ne s'en mêla point; mais il regardait de loin, avec plaisir, son nouvel ami se démener; et tout lui paraissait rentré dans l'ordre, parce qu'il ne faisait rien et qu'un autre peinait pour lui. Julot, en revenant, dit :

— Maintenant, si vous voulez encore donner quinze ou vingt sous, je les remettrai au commissionnaire, qui portera votre lettre.

— Quelle lettre? demanda Maximilien.

— Dame! Vos vieux ne savent peut-être pas que vous êtes coffré. Ils s'inquiéteront.

« Qu'ils s'inquiètent! » se dit Maximilien avec une férocité qui le surprit lui-même. « M. Gosse-

line va s'inquiéter aussi... » pensa-t-il; et déjà il tirait de son gousset un sou pour acheter une feuille de papier et une enveloppe. Mais il en voulait toujours un peu à Gosseline, qui lui avait prédit la correctionnelle ou la cour d'assises. Il n'écrivit point.

Le temps passait, lentement. Maintenant, les prisonniers prenaient l'air. Ils allaient et venaient dans une cour qui était comme le fond d'un puits, et, à chaque pas, ils se heurtaient les uns contre les autres. Quand Julot et Maximilien se heurtaient, ils échangeaient un sourire d'intelligence.

Enfin, vers quatre heures, on les laissa monter dans leur cellule. Julot se mit à faire les lits. Il offrit le meilleur à Maximilien et s'étendit sur l'autre, Maximilien l'imita.

— On est bien, dit Julot, qui couchait plus souvent sous les ponts qu'en garni.

— Oui, répondit Maximilien, presque sincère.

Après un court silence, Maximilien sentit qu'ils allaient réciproquement se raconter leurs histoires. Il ne se souciait guère de raconter la sienne une fois de plus, et il était fort curieux de connaître celle de Julot; mais il était timide, il n'osa point l'interroger. Julot, moins timide, interrogea Maximilien, qui, sans se faire prier, recommença l'histoire des billets.

Elle eut le même effet sur Julot que sur M. Tur-

lure. Il éclata de rire dès la substitution des enveloppes. Mais quelle différence entre le rire de Julot et celui de M. Turlure! Le rire de Julot ne pouvait offenser personne. Il était sympathique. Il était plein, si l'on peut dire, d'excuses et de circonstances atténuantes. Il était si communicatif que Maximilien se mit à rire aussi. Julot reprit son sérieux le premier.

— Selon moi, dit-il avec un air de s'y entendre, c'est une affaire qui s'arrangera demain matin. Ton oncle (car ils se tutoyaient, ni l'un ni l'autre n'auraient su dire à quelle heure ils avaient commencé), ton oncle désintéressera demain le Coco, qui retirera sa plainte, et Mlle Fanny, qui rendra les billets. Aussi, je persiste à dire que tu as eu tort de ne pas le prévenir dare-dare : il aurait pu te faire mettre en liberté ce soir même... Pour moi, je le regretterais...

Maximilien se rembrunit. « Mon oncle, pensa-t-il, ne paiera rien du tout. Trente mille francs!... »

Mais Julot parlait de trente mille francs comme, précédemment, des quatre-vingts centimes nécessaires à la location des deux paires de draps.

On appela Julot. Il s'excusa de quitter Maximilien.

— Pardon, dit-il. C'est probablement pour l'anthropométrie.

Son absence fut fort longue, et d'un fâcheux

effet sur l'esprit de Maximilien. Il médita, et la méditation ne lui valait rien. « Evidemment, se disait-il, Julot ne m'en estime ni plus ni moins pour ce que j'ai fait; mais nous ne sommes pas du même monde, et il n'a pas le sentiment de l'honneur. Quelle commodité, entre parenthèse! C'est ça, la véritable indépendance ». La nuit tombait, du moins dans les cellules. Maximilien n'avait pas peur précisément, mais il claquait des dents, et il tremblait de tout son corps. Il appelait tout bas : « Julot... Julot... »

— Enfin! s'écria-t-il, quand Julot reparut.

— C'était bien, dit Julot, pour l'anthropométrie.

— Raconte-moi ton histoire, dit Maximilien sans chercher de transition. Qui est-ce que tu as tué?

— Un poteau, répondit Julot.

— Ah? fit Maximilien, à qui ce mot n'offrait aucun sens.

Il ajouta, à tout hasard :

— Je parie que c'est pour une femme?

— Turellement, dit Julot.

Et sans inutiles détails, sans littérature, il conta que sa maîtresse (qui se livrait à la prostitution) l'avait trahi pour son meilleur camarade. Affolé par la jalousie, il avait donné à cet excellent camarade quatorze coups de couteau. Maximilien ne savait pas que la psychologie des apaches passe

la nôtre en complication et en incohérence; il ne pouvait pas imaginer que l'on fût jaloux d'une maîtresse qui se livre à la prostitution. Il n'osa pas demander à Julot d'éclaircissements sur ce point. « J'en demanderai, se dit-il, à M. Gosseline quand je sortirai d'ici. » A ce moment, on l'appela.

— C'est probablement pour l'anthropométrie, dit Julot.

— Comment, moi aussi? s'écria Maximilien. Qu'est-ce qu'on va me faire?

— D'abord, dit Julot, te photographier.

— C'est bien inutile! J'ai une excellente photographie de Boissonnas et Taponnier...

Julot se mit à rire et lui expliqua qu'on le photographierait en plus simple appareil.

« Quelle fichue idée j'ai eue de garder ma médaille de Lourdes! » pensa-t-il. Il la retira furtivement de son cou et la passa à Julot qui, n'osant la suspendre à son propre cou, la déposa sur l'un des lits avec mille précautions respectueuses.

L'absence de Maximilien fut encore plus longue que celle de Julot, et il revint de l'anthropométrie démoralisé. Il s'était soumis, d'une âme égale, à diverses épreuves peu ragoûtantes ou peu plaisantes; mais quand on l'avait obligé de tremper son pouce dans l'encre, il avait cru endurer le supplice de la marque; et il regardait avec effarement

ce pouce déshonoré, il le frottait comme lady Macbeth frotte sa main sanglante.

— Dépêche-toi, dit Julot. Le dîner est servi depuis une demi-heure. Je t'ai attendu, tout est froid.

— Je suis incapable, dit Maximilien, d'avaler une bouchée.

— Alors, je ne mangerai pas non plus, dit Julot, qui crevait de faim.

Maximilien se força, mais l'effort fut si pénible que les larmes lui vinrent aux yeux. Julot, pour l'égayer, lui débita toutes les plaisanteries qui font pâmer les jeunes apaches et leurs compagnes dans les bars de la rue Montmartre. Elles firent pleurer davantage Maximilien. Heureusement, il pleurait tout bas et on n'y voyait goutte.

— Je vas me glisser entre les toiles, dit Julot, un peu gris.

Il aida Maximilien à se dévêtir, puis le borda.

— Mais tu trembles? dit-il. As-tu froid?

Et tôt déshabillé lui-même, il étala son complet-veston sur le lit du pauvre marquis grelottant.

— Merci, merci, murmurait Maximilien.

— Bonsoir, dit Julot.

Déjà il dormait. Maximilien entendait sa respiration égale. Il dormait! Maximilien se sentit seul, tout seul, angoissé; il eut pour les siens une pensée de haine atroce, pour ce misérable, qui dormait là, une pensée de reconnaissance éperdue. Il l'appela.

Julot se réveilla tout de suite, sans mauvaise humeur.

— Qu'est-ce que c'est? dit-il.

— Je ne peux pas dormir, dit Maximilien d'une voix étranglée, chevrotante.

Julot s'étira, se laissa glisser à terre, pieds nus sur le carreau froid. Il chercha, à tâtons, les doigts de Maximilien, les pressa doucement, dit :

— Qu'est-ce que tu as?

— J'ai du chagrin, dit Maximilien.

Et il sanglotait si fort que l'autre se mit à pleurnicher aussi. Alors, — si délicatement, — de cette main qui, la nuit dernière, plantait quatorze fois un couteau entre les épaules d'un homme, Julot, prenant le bord du drap rude, essuya les yeux de Maximilien, et il murmurait :

— Pauvre gosse... Pauvre gosse...

XXII

EXCELLENTE AFFAIRE

M. le duc de Coutras lit le *Temps*, dont les opinions le choquent, mais dont le format est noble. C'est qu'il a d'abord le sentiment de la symétrie; et comme il lit, à son réveil, le *Gaulois*, qui est le plus grand journal du matin, il croit devoir, à l'heure du thé, lire le *Temps*, qui est le plus grand journal du soir.

Il voit, à l'occasion, son nom imprimé, mais uniquement dans la première de ces gazettes, et à la rubrique mondaine : aux « Dernières nouvelles » du *Temps*, cela lui fit l'effet d'une impertinence. Le reporter, pressé par l'heure, n'avait pas eu le loisir de prendre des mitaines ; il annonçait la chose crûment. Monsieur le duc eut tôt fait de lire la note concernant monsieur le marquis son neveu. Il fut assommé de ce coup, ensuite de quoi il demeura stupide une minute environ ; puis il se leva, avec décision, sonna, et dit à son valet de chambre :

— Priez madame la duchesse de venir me parler ici.

(C'était dans son cabinet.)

— Voici une nouvelle, dit-il à la duchesse, sans plus de précautions oratoires que le rédacteur du *Temps* : votre neveu, Maximilien, poursuivi pour je ne sais quel trafic de billets, vient d'être mis en état d'arrestation.

— J'avais bien besoin de cela ! répondit madame la duchesse, qui a coutume, étant neurasthénique, de tout rapporter à soi.

— Il faut avertir la mère, dit le duc, voyant bien qu'il ne pourrait rien tirer de la tante.

Il resonna, manda madame la marquise, et lui dit, avec encore moins de ménagement :

— Maximilien est au Dépôt.

Elle eut une attaque de nerfs. Cela ne menait à rien.

— Vous doutiez-vous de quelque chose? dit tout bas madame la duchesse à monsieur le duc, non par curiosité, mais par complaisance, et pour qu'il répondît : « Naturellement, je m'en doutais ! »

Il n'y faillit point; mais, comme il ne se doutait de rien du tout et qu'il souhaitait d'être éclairé, il sonna une troisième fois et manda Gosseline.

Le précepteur, qui venait de lire le *Temps*, était parti comme un fou, sans chapeau. Il courait tout droit devant lui. Il ne s'arrêta que devant le Palais

de Justice, où il n'avait pas eu la moindre intention d'aller. Il éprouvait un sentiment, ou une sensation douloureuse, qu'il eût été bien empêché de définir et qu'il n'analysait point, mais qui était intolérable, et c'est probablement pour y échapper que, d'instinct, il avait fui. Il considérait les trois tours pointues aussi stupidement que l'aurait pu faire monsieur le duc lui-même. Le temps vide passe vite. Gosseline entendit sonner dix heures, quand il croyait n'avoir point quitté l'hôtel de Coutras depuis plus de vingt minutes. Il s'avisa que Lucienne et Irma devaient être dans des transes... « Tant mieux! » grogna-t-il, et il se garda bien de les aller tranquilliser. Mais il voulait rentrer le plus tard possible. Comme il continuait de ne pouvoir mettre ni clarté ni ordre dans ses pensées, ou plutôt de ne penser à rien, le temps continua de passer vite, et il n'arriva rue Saint-Dominique que sur les deux heures du matin. Tout dormait. Il étouffa le bruit de ses pas. Il se rappela que tant de fois il était rentré ainsi, furtivement, à des heures indues, avec Maximilien! Ce souvenir l'attendrit. « Ah! Dieu! pensa-t-il, si j'allais, en ouvrant la porte, le voir couché dans son lit! » Il ouvrit la porte, il vit le lit inutile, la couverture même n'était pas faite; et il fut en proie, soudain, à un tel désespoir qu'il se jeta sur ce lit à plat ventre, en sanglotant comme un enfant.

Alors, un miracle s'accomplit, bien autrement

beau et touchant que les réductions de fractures ou les cicatrisations instantanées de plaies. Ses larmes chaudes, qui lui brûlaient le bord des paupières et les joues, lui rafraîchissaient le cœur si délicieusement qu'il avait honte de s'avouer cette volupté scandaleuse et surnaturelle. Il était surpris, flatté; il était heureux, dans sa peine, de découvrir qu'il pouvait souffrir à ce point pour un autre, que sa figure d'envie et de haine n'était qu'un masque. Il s'écriait naïvement : « Mais, je suis donc capable de sentir, d'aimer? Je suis donc un brave homme? » Et à cette pensée, qui le ravissait, ses pleurs redoublaient. Puis, comme toutes les choses trop imprévues, cette explosion de bonté lui paraissait comique, et il riait à travers ses larmes. Il se reprochait de rire et il se remettait à pleurer.

Comme sa joie était décidément plus forte que son chagrin, il se dit, pour l'excuser : « Une mauvaise nuit est vite passée. Demain, lorsque Maximilien me sera rendu, je saurai inventer mille gentillesses ingénieuses pour lui faire oublier cette épreuve. » Et déjà, rôdant par la chambre, il touchait, il déplaçait les objets, enfin il faisait des choses si niaises, si puériles, qu'il se disait : « Je suis idiot. » Et jamais il n'avait eu tant de joie à se dire : « Je suis très intelligent. »

Il se mit au lit. « Ce n'est certes pas pour dormir », pensa-t-il, et il prit toutes ses dispositions

pour une insomnie plus que probable. Mais il n'eut pas plus tôt la tête sur l'oreiller qu'il tomba dans un profond sommeil, et quand il se réveilla, fort tard, il apprit que monsieur le duc l'avait déjà fait demander trois fois. Il se rendit en hâte dans le cabinet aux meubles tors. Il était prêt à l'assaut. Mais il trouva le duc parfaitement maître de soi, et plutôt goguenard.

— Bravo, monsieur! lui dit ce grand seigneur. Votre élève va très bien, je vous fais tous mes compliments. Je ne vous apprendrai pas, sans doute, qu'il a passé la nuit au Dépôt? Bah! On n'en meurt point, et il n'est pas le premier Coutras à qui arrive pareille mésaventure.

En articulant ces derniers mots, avec un accent de fierté qui étonna Gosseline, monsieur le duc ne faisait pas allusion à ce Coutras naguère condamné pour on ne sait quel attentat aux mœurs : il pensait à tous les Coutras d'avant Quatre-Vingt-Neuf qui séjournèrent à la Bastille. Il n'ignorait point que, d'après les plus récentes trouvailles de l'histoire, cette prison si calomniée fut un lieu confortable, recommandable, en particulier, par l'excellence de la cuisine, et qu'un personnage de qualité n'y pouvait descendre sans être d'abord prié à la table de monsieur le gouverneur. Pour cette raison, et pour d'autres, il regrettait que la Bastille eût été détruite ; mais il n'imaginait pas qu'un Coutras fût traité fort

différemment dans les geôles contemporaines, et charmé, à la réflexion, que son neveu eût reçu cette bonne leçon d'être écroué pendant vingt-quatre heures, mais jugeant qu'une peccadille ne vaut pas plus, il avait résolu d'aller délivrer le coquin cet après-midi.

— Vous viendrez avec moi, dit-il à Gosseline. Cela lui fera plaisir de vous revoir. Nous emmènerons aussi mon fils, à qui ce spectacle pourra servir d'enseignement.

L'assurance de monsieur le duc réconforta Gosseline. Le déjeuner fut presque gai, d'autant que ni madame la marquise ni madame la duchesse, très affectées, n'y assistèrent point, et que l'on dut parler de choses indifférentes à cause de la présence des domestiques. De l'hôtel au Palais de Justice, en automobile, la conversation fut à peu près nulle.

Monsieur le duc demanda son chemin au portier du Palais, carrément ; et comme l'escalier qui mène aux cabinets de MM. les juges d'instruction est proche de la loge, on fut en un rien de temps à la porte de M. Turlure. M. le duc de Coutras lui fit passer sa carte. M. Turlure s'empressa de recevoir un duc, à qui, même, il fit la grâce singulière de ne lui point rire au nez.

— Je voudrais bien, dit monsieur le duc, voir mon maraud de neveu.

M. Turlure s'empressa d'accorder l'autorisation

nécessaire, et fit pénétrer le duc, Hubert et Gosseline dans une petite pièce située derrière son cabinet, où devait avoir lieu l'entrevue.

Monsieur le duc avait préparé un discours et une attitude. Il prit l'attitude dès qu'il ouït des pas dans le corridor, et sa bouche s'ouvrit en même temps que la porte. Mais il ne put dire que : « Eh bien, monsieur... » (qui étaient les trois premiers mots de son exorde), et la parole expira sur ses lèvres à la vue de Maximilien.

Une nuit au poste n'altère pas sensiblement les traits d'un malfaiteur de profession; mais il n'en faut pas plus pour donner à un honnête jeune homme une mine de forçat. Il est à remarquer aussi que les personnes qui se lavent le plus fréquemment sont celles qui se salissent le plus vite. Enfin, rien n'est plus déplaisant à voir qu'une chemise de jour avec laquelle on a dormi. La jolie figure de Maximilien, sa coiffure un peu compliquée, ses dents délicates ne souffrent pas le négligé. Il était repoussant, il était pitoyable. Monsieur le duc fit un haut-le-corps. Maximilien lui assena un regard farouche. Dans le même instant, l'amitié presque fraternelle qui unissait les deux cousins fut ruinée. Hubert, en effet, regarda Maximilien avec cette sorte de curiosité dégoûtée que l'on observe chez les enfants riches, à qui un enfant modestement vêtu demande : « Voulez-vous jouer avec moi? » et qui répondent :

« Maman m'a défendu de jouer avec les petits pauvres. » Maximilien en fut ulcéré. Mais le cri que jeta Gosseline lui perça le cœur. Il s'élança dans les bras de son maître. Ils ne purent retenir leurs larmes et, dès lors, toutes les autres personnes présentes n'existèrent plus à leurs yeux.

Cela n'était pas pour rendre la contenance plus facile à ces autres personnes. Hubert tournait son chapeau entre ses doigts comme un marié de village, et monsieur le duc, ne pouvant dire ce qu'il avait préparé, n'avait rien à dire. M. Turlure, selon l'expression consacrée, mit fin à une scène pénible, surtout pour lui, qui préfère le rire aux larmes. Monsieur le duc et son fils furent bien aises de se retirer, et Gosseline, qui ne savait plus où il en était, se laissa emmener sans résistance, malgré les protestations de Maximilien, qui s'accrochait à ses basques.

Mais il se ressaisit, dans l'auto, et il dit brusquement à monsieur le duc :

— Alors, voilà?

— Voilà quoi ? dit le duc de Coutras, étonné.

— Voilà! Vous ne faites rien! Vous allez tout bonnement rentrer chez vous. Vous irez faire un tour au cercle. Vous reviendrez dîner. Vous retournerez au cercle. Et pendant ce temps-là, on réintégrera Maximilien dans une cellule, où il passera une seconde nuit, et vous dormirez, vous, vous dormirez!

Monsieur le duc essaya de placer un mot, mais Gosseline était parti, et avec une volubilité étourdissante, avec une témérité héroïque, il engueulait monsieur le duc, si l'on ose s'exprimer ainsi. La mise en scène de cette altercation présentait une particularité amusante : les deux adversaires ne se faisaient point vis-à-vis; Gosseline, étant assis sur l'un des strapontins pivotants de l'automobile, se trouvait à peu près tourner le dos à monsieur le duc, et tous deux ne se pouvaient réciproquement voir que dans la glace extérieure, qui sert au mécanicien à guetter ce qui se passe derrière la voiture, ou dedans ; mais Gosseline engueulait de dos monsieur le duc avec le même entrain qu'il l'eût engueulé de face. Cependant, il avait recouvré la faculté de dédoublement. Il ne pouvait se défendre de parler, mais il s'écoutait. « Qu'est-ce qui me prend ? se disait-il en lui-même, tandis qu'à haute voix il traitait monsieur le duc comme le dernier des derniers. Ce n'est pas moi qui parle, mais un dieu qui parle par ma bouche. *Est deus in nobis.* » M. le comte Hubert, qui n'aime pas les scènes, regardait à la portière. Et Gosseline, qui se regardait soi-même dans la glace du chauffeur, se disait : « Voilà la figure d'un monsieur qui va être congédié en rentrant. »

Il ne le fut point. Il était allé si loin que monsieur le duc ne pouvait même plus se formaliser. Ce véritable grand seigneur lui dit avec magnanimité :

— Monsieur, vos paroles sont un peu vives, mais je rends justice au sentiment qui vous les dicte. Croyez bien que je n'ai pas attendu que vous me suggériez mon devoir. Ne vous ai-je pas dit que j'allais délivrer cet étourneau? Seulement, je ne serais pas fâché de savoir comment il faut m'y prendre.

— C'est bien simple, dit Gosseline.

Il fit d'abord un résumé de l'affaire, dont il pensait bien que monsieur le duc ne savait pas le premier mot. Puis il improvisa un plan de campagne, merveilleusement praticable et simple, qui consistait à effrayer Mlle Fanny, à ravoir les billets, non pour trente mille francs, mais pour douze mille que Maximilien avait touchés, puis à courir sus au tuteur de Coco Sorbier, à réclamer avec arrogance le retrait de la plainte, et à le menacer d'une action reconventionnelle, vu que le rôle de Coco en tout ceci n'avait pas été si catholique.

— Parfait ! dit monsieur le duc. Vous avez le génie de ces choses-là, et je vous en fais bien mes compliments. Je vais suivre vos conseils sur l'heure, et de point en point.

Il jeta son fils et le précepteur à l'hôtel et se fit conduire chez Mlle Fanny; mais il avait dessein d'apporter au plan de Gosseline certaines modifications.

D'abord, il ne pouvait payer douze mille francs,

car il était fort à court, et il avait même un pressant besoin de trois ou quatre cents louis. Il n'effraya donc point Mlle Fanny, mais il la sollicita d'un emprunt de vingt mille francs, dont il ne devait toucher que six mille en espèces, les billets de Maximilien valant pour le reste. Dès qu'il eut en poche ces billets, il fut chez le tuteur de Coco Sorbier, et n'effraya pas davantage cet excellent homme. C'était un notaire, qui n'entendait rien aux affaires d'argent, mais qui savait ce que l'on doit à un duc. Le notaire demeura d'accord que son pupille n'avait pas le sens commun et qu'il fallait retirer la plainte au plus vite.

— C'est bien le moins, ajouta-t-il, que ce jeune fou (qui en a le moyen) paie les frais de sa folie. Si nous coupions la poire en deux?

— Coupons-la, dit monsieur le duc, qui n'avait point rêvé cette aubaine.

— Combien, dit le généreux tuteur, vous demande-t-on pour vous restituer les billets?

— Vingt-quatre mille francs, répondit sans hésiter monsieur le duc.

L'autre n'hésita pas davantage à lui signer un chèque de douze mille francs, que monsieur le duc n'hésita pas à empocher. Le notaire déclara ensuite qu'il voulait procéder lui-même à la délivrance de Maximilien.

— Prenez donc mon auto, dit le duc. Moi, je

vais rentrer à pied. J'ai besoin de me dégourdir les jambes.

Tout en revenant, à petits pas, il calculait ce que lui coûtait cette affaire. Il vit qu'elle ne lui coûtait rien, et qu'elle lui procurait, au contraire, plusieurs milliers de francs. Cette agréable constatation lui inspira de l'indulgence à l'égard de son neveu, et surtout beaucoup de vanité. « Je ne suis pas la moitié d'un imbécile », se répétait-il complaisamment, sans prendre garde que cette locution prête à l'équivoque. Car on peut compter jusqu'à deux manières de n'être pas la moitié d'un imbécile : c'est à savoir de ne l'être point du tout, ou, comme notre Molière dit, « d'être bien une lune entière ».

XXIII

UN VERDICT

Le retour de Maximilien ne ressembla pas à celui de l'enfant prodigue. Il ne vit pas même sa mère, ni sa tante, à qui leurs médecins défendaient les émotions comme on défend le vin ou le café. Il ne fut admis chez son oncle qu'une minute. Le duc de Coutras, qui se méfiait du qu'en-dira-t-on et voulait faire face, projetait de dîner successivement au club et dans plusieurs cabarets, et n'avait que le temps de s'y mettre. Hubert, peu empressé de revoir son cousin, s'était réfugié chez ces dames. Maximilien ne jugeait point convenable d'y aller dès ce soir (il n'aurait su dire pourquoi) : il se trouva réduit à la compagnie de Gosseline, et n'en fut point marri.

Il commença par procéder à une minutieuse toilette, et ponça durant plus d'un quart d'heure ses pouces tachés d'encre. Le dîner fut fort retardé.

Maximilien n'avait guère mangé depuis la veille, et la joie de vivre ouvre l'appétit. Gosseline avait une faim de loup. Ils n'étaient point là pour s'attendrir. Mais l'attendrissement les prit quand ils montèrent, au sortir de la table, dans leur appartement commun; et ils n'eurent pas plus tôt franchi le seuil de la première chambre, qui était celle de Gosseline, que tous deux, comme s'ils se fussent donné le mot, s'affalèrent sur deux chaises et se mirent à pleurer copieusement. Néanmoins, comme ils avaient déjà pleuré infiniment l'un et l'autre depuis vingt-quatre heures, ils furent vite à sec. Ils se regardèrent alors avec étonnement.

— Monsieur, dit Maximilien, je suis bien touché de vos larmes, et je suis honteux des miennes. Je crains de n'être pas « un caractère », comme dit mon oncle et comme vous dites. Je profite mal de vos leçons. Mais vous-même, pourquoi cédez-vous à la pitié que je vous inspire? Vous m'avez enseigné que c'est un sentiment bas.

— Ne m'en parlez pas! dit Gosseline. Je n'y comprends plus rien moi-même, et depuis hier ma philosophie est en désarroi. Je m'en félicite, car je ne suis pas un sceptique pour rire, et j'éprouve une véritable jouissance intellectuelle chaque fois que l'expérience dément mes théories. J'ai découvert hier soir que j'avais le don des larmes, qui l'eût cru? Mais j'ai découvert en même temps

qu'elles procurent une sorte de volupté ineffable. J'ai l'habitude de prendre mon plaisir où je le trouve et comme il vient : je garderais de me refuser celui-ci. Certes, je serais bien fâché de ressembler aux hommes sensibles du XVIII[e] siècle, dont l'incontinence de larmes fut ridicule; mais sur ce point je suis tranquille : je ne pleure point comme un homme sensible, je pleure comme un gosse qui a le cœur gros, et j'ai observé dans la glace que la laideur de mon chagrin en atteste la naïveté. J'ajoute que je ne pleure point par pitié, mais par humanité, il y a une nuance. Je vous ai recommandé d'être, autant que possible, surhumain, mais je n'ai pas dit inhumain. Je ne puis, en effet, supporter qu'il vous arrive rien de pénible : c'est tout bonnement que je vous aime de tout mon cœur, et l'amitié n'est pas un sentiment ignoble.

— Ah! monsieur, dit Maximilien, j'en suis bien aise; car je vous avoue que moi-même, j'éprouve pour vous une amitié dont je n'avais pas encore senti à ce point la douceur et la force. Si vous me disiez en ce moment d'ouvrir la fenêtre et de me jeter en bas dans la rue, croyez que je ne marchanderais pas une seconde.

Gosseline lui serra la main avec émotion.

— Je dois toutefois vous confesser, reprit Maximilien, que je ferais exactement la même chose pour Julot.

— Qui est Julot? demanda Gosseline, piqué.

— C'est un caractère, dit Maximilien. Il n'a pas craint de donner à l'un de ses meilleurs camarades quatorze coups de couteau. Je sais que c'est une action répréhensible, et, si je l'admire, c'est uniquement parce que je ne me sentirais pas capable de l'imiter. Ce garçon énergique m'a cependant prodigué les soins les plus touchants (il partageait ma cellule et je lui avais offert une paire de draps moyennant quarante centimes). Il ne voulait pas manger parce que je n'avais pas faim. Comme je grelottais, il a étendu ses vêtements sur mon lit, et il a pleuré toute la nuit avec moi. Je ne saurais suspecter de pitié un gaillard de cette trempe. Je dois donc croire qu'il a conçu pour moi de l'amitié d'abord qu'il m'a vu. Moi-même, je pensais ne lui avoir que de la reconnaissance pour ses égards et ses bontés, et cela me rendait médiocrement fier : car j'imagine que vous ne faites guère plus de cas de la reconnaissance que de la pitié ? Mais je sens bien à présent que c'est de l'amitié que j'ai pour lui. J'en suis heureux. Hélas ! je ne le reverrai sans doute jamais, et je ne puis me faire à l'idée qu'il paiera son crime de sa vie.

— Il est peu probable, en effet, dit Gosseline, que vous le rencontriez dorénavant. On se lie vite en voyage, et encore plus vite au Dépôt; mais une fois rentré dans le civil, chacun reprend son rang

social. D'ailleurs tranquillisez-vous, Julot ne sera pas guillotiné. M. Fallières est le moins sanguinaire des tyrans, et en attendant que la peine de mort soit abolie officiellement, il gracie à tour de bras. Quatorze coups de couteau ne sont dangereux que pour celui qui les reçoit : celui qui les donne n'en meurt plus.

— N'importe, dit Maximilien, je serais désolé que Julot terminât ses jours au bagne, et je voudrais bien faire quelque chose pour lui.

Soudain le gavroche Julot le fit penser au gavroche Coco Sorbier, et il ajouta :

— Ce qui gâte aussi ma joie, c'est que cette absurde histoire me brouille irrémédiablement avec Coco.

— Détrompez-vous, dit Gosseline; il ne tient qu'à vous, au contraire, qu'elle ne vous raccommode. Cet après-midi, en sortant du Palais de Justice, je me suis décidé enfin à visiter Irma et Lucienne. J'y ai trouvé Coco repentant, désespéré. Il a lui-même acquis le don des larmes subitement, car il pleurait comme un gamin des rues. Il reniflait ses pleurs. C'était un spectacle affreux et comique, de la plus évidente sincérité.

— Quel bonheur! dit Maximilien radieux. Et Fauchelevent?

— René Fauchelevent s'injuriait soi-même

comme il eût fait un membre du gouvernement.

— Ses gestes et ses vociférations me sont insupportables, dit Maximilien, mais tout me paraît mort dès qu'il n'est point là.

— Venez demain faire votre bridge, dit Gosseline, et vous trouverez la communauté dans le même ordre qu'avant ces événements.

Maximilien, en arrivant le lendemain chez sa maîtresse, crut bien apercevoir une petite nouveauté : c'est que Sorbier et Fauchelevent, déconcertés sans doute par l'émotion, ne dissimulaient peut-être plus assez l'intimité où ils étaient respectivement avec Irma et Lucienne. Mais, puisqu'il savait à quoi s'en tenir, cela n'était point pour le surprendre.

Hubert, qui savait aussi à quoi s'en tenir, avait un air pincé. Mais l'infidélité de Lucienne n'en était point la cause : c'est la vue et le contact de Maximilien qui le mettaient mal à son aise. Les autres n'eurent point cette bégueulerie. Leur joie fut exubérante. Il n'y eut point de larmes, mais des embrassades. Puis on interrogea Maximilien comme s'il fût revenu de voyage. Il raconta sa passion avec une grâce, une modestie charmante, et une sorte de pudeur ingénue. Il se reléguait soi-même au second plan, laissait le premier à Julot. Il ne parlait que de Julot.

— Je suis déjà navré, dit-il, de penser que je

ne le verrai plus; mais je serais inconsolable si on lui tranchait la tête.

Fauchelevent envoya un coup de poing dans le lustre et dit :

— Je plaiderai pour votre Julot, je vous réponds de l'acquittement.

« Hélas! pensa Maximilien, Julot est fichu si cet énergumène s'en mêle. »

Il répondit :

— Comment, vous plaiderez? Mais vous n'êtes pas avocat!

— Je n'ai pas jusqu'ici pratiqué, dit Fauchelevent. Mais je suis avocat, entre autres choses. Je plaiderai pour Julot, et ce sera un début retentissant.

« Il va, pensa Maximilien consterné, insulter le jury et la Cour. Le pauvre Julot est fichu. »

Mais on n'arrête pas Fauchelevent quand il est lancé. « S'il pouvait, se dit Maximilien, oublier sa fatale promesse! » Et trois jours durant, le nom de Julot fut banni des conversations. Mais le troisième jour, Fauchelevent arriva triomphant.

— J'ai, dit-il, fait toutes les démarches nécessaires. Votre ami m'accepte pour son avocat. Quelle âme d'élite, et qu'il pense bien! Nous avons arrêté notre système de défense. Je réponds de l'acquittement plus que jamais. C'est une cause qui fera du bruit.

— Je n'en doute pas, dit Gosseline. Mais qu'entendez-vous au juste, quand vous dites de cet apache qu'il « pense bien » ?

— Vous verrez, vous verrez, dit Fauchelevent d'un air content et mystérieux.

— Plaiderez-vous le crime passionnel ? hasarda encore Gosseline.

— Certes non, dit Fauchelevent. Cela est banal et ne prend plus, même avec le jury de la Seine.

— Alors ?...

Mais Fauchelevent avait la bouche cousue. Il s'esquiva, sous prétexte d'aller conférer avec son client.

— Rappelez-moi, dit Maximilien, à son bon souvenir.

— Je n'y manquerai pas, dit Fauchelevent.

Il transmit à Maximilien, le lendemain, les amitiés de Julot, et continua de faire entre eux le messager; mais il ne trahit rien de ses projets jusqu'au grand jour des assises, comme on dit.

La veille de ce grand jour, il distribua des cartes d'entrée à Maximilien, à Gosseline, à Hubert, à Coco, et même à ces dames.

— Venez m'entendre, dit-il, d'un ton qui ne souffrait point de réplique.

Nul, en effet, ne répliqua. Mais, en rentrant à l'hôtel de Coutras, Maximilien dit à Gosseline :

— Monsieur, trouvez-moi, s'il vous plaît, un pré-

texte pour n'aller pas à la cour d'assises demain. Je vous avoue d'abord qu'il m'est pénible de retourner au Palais de Justice, d'où je suis sorti sans fierté il y a peu de jours. Il m'est pénible de voir Julot sur le banc des accusés, où j'ai failli m'asseoir. Si encore j'étais sûr qu'ils ne le condamnent point! Mais j'ai un affreux pressentiment. Et je me connais : lorsque le président prononcera la sentence de mort, je vais me mettre à pousser des cris.

— Voici encore, dit Gosseline, que vous manquez de caractère. Que pensera de vous votre ami, s'il ne vous aperçoit pas de loin aux places réservées? Je ne sais pas si la reconnaissance est une faiblesse, mais je vous affirme que l'ingratitude est une des formes de la pusillanimité.

— Monsieur, vous avez raison, comme toujours, dit Maximilien en soupirant.

Il se résigna donc à cette épreuve. Gosseline le traîna au Palais. Il était glacé, il était pareil à un cadavre, *perinde ac cadaver*, lui dit son maître. Il ne recouvra un peu de lucidité qu'une fois qu'il fut tombé assis sur une chaise, derrière les juges. Il vit alors l'assistance, dont l'élégance le surprit. Les femmes étaient fort nombreuses, et les chapeaux volumineux. Il y avait bien, tout au fond, là-bas, le lot ordinaire de pâles voyous, de sinistres apaches, congénères de l'accusé. Mais en

avant, que d'hommes du monde, à figures d'émeutiers, et qui ressemblaient à Fauchelevent comme des frères! « Mon Dieu, se dit Maximilien fort inquiet, quel coup médite notre Fauchelevent? »

L'accusé fut introduit. Des applaudissements saluèrent son entrée.

— Si cette manifestation se renouvelle, dit le président, suant déjà, je n'hésiterai pas à faire évacuer la salle.

Maximilien se sentit réconforté par les applaudissements, et fit de petits signes à Julot qui avait un air délibéré. Mais il ne comprit rien à l'interrogatoire. Julot ne se défendait point, il se targuait de son crime.

— Oui, disait-il, j'ai tué ce misérable. C'est que nous ne pensions pas de même sur « l'Affaire ».

— Je vous rappelle à la question, disait le président.

Maître Fauchelevent prenait des conclusions. La salle était houleuse. Plusieurs chapeaux de femmes furent cabossés, sans devenir pour cela plus informes. Les apaches, qui aiment le charivari, se réjouissaient et faisaient kss! kss! Maximilien trouvait avec raison ces violences déplacées. « Pauvre Julot! » murmurait-il.

La plaidoirie acheva de l'abrutir. Elle fut longue, ténébreuse, formidable, et symbolique vers la fin. Lorsque Fauchelevent se rassit, les spectateurs

hurlèrent sans discontinuer pendant plus de quinze minutes. Les jurés se levèrent en désordre et coururent à leur salle de délibération, d'où ils revinrent presque aussitôt, toujours courant. Le chef du jury était si troublé qu'il mit sur son cœur la main qu'il n'y fallait point mettre. Puis il déclara sur son honneur et sa conscience que l'accusé n'avait tué personne. Alors les cris redoublèrent, et Maximilien, Gosseline furent arrachés de leurs sièges par la foule qui envahissait le prétoire.

— Dites-lui bonjour, donnez-lui la main, faisait Gosseline.

Maximilien avisa Julot qui était tout près de lui. Il lui donna la main, machinalement. Il sourit. Puis un nouveau remous de la foule les sépara. « Je ne le verrai plus jamais », se dit Maximilien, et il sentait que cela était mieux ainsi.

Dans la cour, il dit à Gosseline :

— Pauvre Julot! Acquitté! Je ne l'aurais pas cru. Je suis bien content.

Et il était triste, triste...

XXIV

LE CHANT DU DÉPART

Peu de temps après la réconciliation générale et le rétablissement du foyer (si l'on ose s'exprimer ainsi), Coco atteignit l'âge de la majorité. Ce fut un événement parisien, quoique banal, et même inévitable à toute personne qui vit passé vingt et un ans. Mais le vingt et unième anniversaire de Coco Sorbier était, pour les prêteurs de la capitale, une échéance comme ils n'en marquent pas tous les mois. D'autres gens, qui tirent leur principale ressource de gruger le riche, et qui depuis longtemps déjà profitaient de Coco, mais petitement, trépignaient d'aise et d'impatience à la pensée que désormais ils allaient pouvoir l'exploiter en grand et, comme parlent les agriculteurs, d'une façon intensive.

Sorbier, qui avait les idées larges, ne prétendait point se dérober au devoir de restitution; mais il

avait aussi des idées bourgeoises, et il voulait restituer avec mesure. Fauchelevent fut préposé au département des tapeurs. Cette charge n'était pas une sinécure. Coco lui-même, bien qu'il eût délégué ses pouvoirs, ne laissa pas d'être attaqué partout où il se montrait, et il se résolut, en conséquence, de ne plus se montrer nulle part. Il tenta même d'imiter les rois qui ne couchent pas deux nuits de suite dans la même chambre, afin de dépister leurs assassins. Il avait deux domiciles : son hôtel particulier et celui d'une maîtresse en titre, avec qui ses relations demeuraient purement financières. Mais il ne se crut à l'abri que dans cet entresol, proche le musée Galliéra, où logeaient Irma et Lucienne. Il fut donc amené par les circonstances à dissimuler moins que jamais le lien qui l'unissait à la première de ces deux dames, et Fauchelevent fut amené par les mêmes circonstances à ne plus dissimuler du tout le lien qui l'unissait à l'autre.

Ce dernier couple put s'afficher sans inconvénient. Hubert, en effet, — titulaire, comme on sait, de Lucienne, — ne pouvait décidément plus sentir son cousin depuis le Dépôt, et ne demandait qu'un prétexte pour s'éloigner. Mais la situation de Maximilien devenait bien délicate. Sans doute, Coco, Irma elle-même, avaient trop de tact et de bonté pour lui laisser voir qu'il partageait les faveurs

de sa maîtresse avec un ami plus fortuné chargé de les entretenir tous deux. Les apparences étaient sauves; mais son rôle se trouvait réduit à la même insignifiance que celui des anciens mikados opprimés par les shogouns, ou des rois fainéants mis en tutelle par les maires du palais. Il supportait cet amoindrissement sans rancune, mais avec mélancolie. Il s'abstint cependant de confier sa peine à Gosseline, piqué de voir que le précepteur avait des secrets pour lui : Lucienne, qui, depuis la retraite d'Hubert, ne trompait plus personne avec Fauchelevent, avait éprouvé le besoin de tromper Fauchelevent avec quelqu'un; Gosseline était tout porté, elle le goûtait toujours; Maximilien, qui devenait perspicace, s'apercevait de leur manège et se formalisait de ne recevoir aucun aveu.

Il n'est point de refuge où les tapeurs ne se pratiquent un accès. Coco fut bientôt éventé. Son ministre des finances tenta de le défendre par des procédés romantiques, renouvelés des débiteurs insolvables au temps de la prison pour dettes; mais les maisons neuves, pourvues du confort moderne, manquent de ces commodités qui permirent à un Balzac de travailler tranquille malgré les recors.

— Je ne vois, dit un jour Coco Sorbier, qu'un moyen d'avoir la paix : c'est d'acheter un yacht et de faire le tour du monde.

— Ne le faites pas! s'écria Maximilien, qui a horreur des séparations.

— Je ne le ferai pas, répondit Coco Sorbier, puisque je vais partir pour le régiment, où j'espère qu'on ne viendra pas me relancer.

Le bruit se répandit bientôt que M. Jacques Sorbier allait accomplir son service militaire. C'est un phénomène aussi banal que celui de la majorité; mais tous les journaux affirmaient que ce service militaire, que M. Jacques Sorbier allait accomplir comme tout le monde, serait néanmoins quelque chose de tout à fait extraordinaire. Pour commencer, la terre entière savait, plusieurs semaines avant la répartition du contingent, que Sorbier serait hussard aux environs de Paris. Cette faveur inouïe était due à Fauchelevent, que l'on traitait en ennemi dans tous les ministères, c'est-à-dire qu'il y obtenait tout ce qu'il daignait solliciter. Et déjà ce même Fauchelevent disait :

— Il va falloir sérieusement penser à s'occuper de votre installation.

Comme si l'autorité militaire n'avait pas coutume d'y pourvoir!

Ces propos mettaient à Maximilien la mort dans l'âme. Il oubliait que le partage d'Irma lui avait été pénible, et il craignait que la maison ne lui parût vide, quand le double ménage à six ou sept se trouverait réduit à une partie carrée. Mais il

ne pensait pas à se demander : « Comment équilibrerai-je le budget? » Car il n'est pas homme d'argent.

Fauchelevent annonça un jour qu'il venait de louer un château, à quinze kilomètres environ de la future garnison de Sorbier.

— C'est mieux qu'une chambre en ville, dit ce modèle des intendants. La distance est assez considérable pour qu'on ne vous fasse pas d'ennuis; et, avec l'auto, quinze kilomètres ne comptent guère. Vous pourrez venir tous les soirs vous débarbouiller, dîner, et être rentré exactement pour l'appel de neuf heures.

Coco Sorbier alla visiter le château, et approuva tout, à son ordinaire. Maximilien ne nia pas qu'un château ne valût mieux qu'une chambre.

— Vous êtes assurément, dit-il à Coco, le seul cavalier de deuxième classe qui ait jamais loué une résidence princière pour le temps de son congé. Je vous félicite. Mais que ferez-vous de ce parc immense, de ces quatre salons, de cette galerie et de ces innombrables chambres?

Fauchelevent prit la parole :

— Il y a, dit-il, tout juste la place nécessaire : trois chambres pour Coco, deux pour vous, deux pour moi, autant pour Lucienne, pour Irma et pour Gosseline.

« Il emmène nos femmes! se dit Maximilien,

choqué de ce sans-gêne. J'ai aussi mon appartement, mais à quel titre? Je ne puis accepter cette invitation. Mais je ne veux point me séparer d'Irma, ni de Coco. Cela devient de plus en plus embarrassant. »

Il ne desserra plus les dents : il méditait. Il médita encore toute la soirée, et dans la nuit il eut une inspiration.

— Monsieur, dit-il à Gosseline, dès le lendemain matin, je vais vous faire part d'une grande résolution que je viens de prendre. J'ai peur qu'elle ne vous chagrine. Je veux m'engager, par devancement d'appel, dans le régiment de Coco. Il faut que je fasse mon service militaire tôt ou tard, le plus tôt sera le mieux, et je ne vois pas d'autre moyen convenable d'éviter une séparation qui me désole, ni d'agréer l'hospitalité qui m'est offerte.

— Mais, dit Gosseline, je trouve que vous avez parfaitement raison : pourquoi craignez-vous que cela me chagrine?

— Parce que, dit Maximilien, nous ne pourrons guère nous voir pendant ces deux années, et j'espère que cela vous est aussi pénible qu'à moi.

— Oui, dit Gosseline, mais nous devions, hélas! nous quitter de toute façon. Oubliez-vous que j'ai l'âge de Coco? Moi aussi, j'ai passé au conseil de revision : je ne m'en suis pas vanté et les journaux n'en ont rien dit, — je le conçois. Ainsi que

je l'avais prévu, je suis classé parmi les auxiliaires. Je demeurerai vingt-quatre mois sur un rond de cuir, Dieu sait où.

— Il n'y a plus de ronds-de-cuir ! s'écria Maximilien, renaissant à l'espérance. Les auxiliaires sont maintenant incorporés dans les régiments, où on les emploie à divers offices de tout repos. Vous serez militaire, mais embusqué. On fera de vous un infirmier ou un tailleur. Dans ces conditions, rien n'empêche que vous demandiez la cavalerie : votre ignorance du cheval n'est pas un obstacle, puisque vous n'y monterez jamais.

L'obligeant Fauchelevent se remit en campagne, et annonça triomphalement à Gosseline qu'il serait hussard comme les autres, sauf qu'il ferait fonction de garde-manège. Maximilien en fut bien aise, et Gosseline en creva d'orgueil. Le jour qu'ils allèrent ensemble chercher leurs feuilles de route au bureau de recrutement, Maximilien, grave, intimidé parmi le peuple de l'extrême rue Saint-Dominique, marchait avec précaution, évitait de coudoyer les gens; mais déjà Gosseline toisait le pékin.

— Je sais, disait-il, qu'un garde-manège n'a point de place dans l'ordre de bataille; mais puisque, à mon défaut, cet emploi de non-combattant occuperait un homme capable de manier la carabine et le sabre, en fin de compte, je fournis indi-

rectement un défenseur à ma patrie. Je *sers* : rien n'est plus doux lorsque l'on aime. Les services les plus humbles ne sont pas les moins utiles, et ils sont peut-être les plus méritoires, parce qu'ils exigent plus d'amour.

Il se mit à fredonner *le Chant du départ.*

— Monsieur, dit Maximilien, je me réjouis de vous entendre parler ainsi. Vous êtes donc patriote! Je n'osais pas vous le demander. Je craignais que vous ne fussiez d'accord avec ces misérables qui veulent effacer les frontières : car je vous prenais pour un intellectuel.

— Mes opinions politiques, répondit Gosseline, m'obligeraient à professer le chauvinisme et à traiter de sans-patrie tous ceux qui ne pensent point comme moi. Mais, en outre, je suis patriote bien naïvement. Je vous assure que le patriotisme est compatible avec l'intelligence, et mon premier grief contre ces misérables dont vous parlez est que je les trouve sots. Ils critiquent l'amour de la patrie, ils l'excusent ou le condamnent sur des considérants! Quelle philosophie! Vous avez éprouvé cent fois que la sensibilité se moque de la raison et que les sentiments n'ont pas besoin de raisons d'être : ils sont, cela suffit. Ils sont des faits, et il ne faut jamais, dit Pascal, disputer sur un fait. La science se ridiculise si elle dénie à ce qui existe le droit d'exister. Il n'est que les médecins de Mo-

lière qui osent gronder un patient d'avoir guéri contre les règles. Vous ne me ferez même pas admettre que le patriotisme se soit modifié véritablement depuis l'origine des sociétés, et qu'il ait évolué, comme on dit. La patrie que j'aime aujourd'hui est plus ample que la cité antique, mais c'est le même instinct qui me porte à la chérir. Lorsque j'aspire à me dévouer pour elle, j'obéis à la même impulsion que Cynégire ou Léonidas. Il ne faut s'en prendre qu'aux circonstances si les apparences de mon dévouement sont moins avantageuses et moins pittoresques, si, au lieu de combattre aux Thermopyles, je garde pendant deux ans jour pour jour un manège dans un quartier de cavalerie. Certes oui, j'aime la France, et je veux l'aimer sans motifs, je veux l'aimer bêtement. Je hausse les épaules quand j'entends un socialiste condescendre à dire qu'il l'aime parce qu'elle est la terre classique de la liberté ou le berceau de toutes les utopies. Moi, si vous me demandez pourquoi j'aime mon pays, je refuserai de vous répondre, ou bien je vous répondrai, comme Montaigne : « Parce que c'est lui, parce que c'est moi. »

— Ah! monsieur, fit Maximilien, que cela est bien dit! Vous me charmez, vous me réconfortez; mais vous m'inquiétez encore. Vous avouez que les patries d'à présent sont plus amples que celles d'autrefois : j'ai peur qu'elles ne continuent de

s'élargir et qu'elles ne se perdent un jour dans l'humanité.

— Non, dit Gosseline, car l'humanité n'existe pas, et la patrie est une personne vivante. Nous pouvons la chérir, et jamais personne n'a chéri l'humanité. Les patries de maintenant sont plus amples et plus complexes, mais en aucun temps elles n'eurent des caractères plus tranchés ni une personnalité mieux définie. C'est pourquoi notre histoire contemporaine, toute sentimentale, faite de sympathies et d'antipathies, de brouilles, de réconciliations, d'ententes cordiales, ressemble à un roman psychologique d'il y a vingt ans. Elle ne pourra être dignement écrite que par un disciple de M. Paul Bourget, qui d'ailleurs se pique lui-même d'être disciple de M. Taine...

— Monsieur, interrompit Maximilien, voici quelque chose qui nous concerne.

Et il montrait à Gosseline un placard rougeâtre qui portait en grosses lettres ce titre : « Appel aux conscrits ». Ce factum, qui leur prêchait la désertion, ne leur inspira que dégoût, et ils ne le lurent même pas jusqu'à la dernière ligne. Mais ils parcoururent machinalement la liste des signataires, dont plusieurs portaient, outre leur nom, un sobriquet, et ils virent que l'un d'entre eux portait celui de « Julot ».

— Mon Dieu! dit Maximilien, serait-ce mon

bon Samaritain du Dépôt ? Cela me ferait de la peine.

— Julot, repartit Gosseline, est fort répandu, comme prénom ou surnom, dans un certain monde, et vous avez lieu d'espérer que ce n'est pas votre Julot qui a signé cette ineptie. Mais je voudrais que ce fût lui; car Fauchelevent nous a raconté qu'il « pensait bien » et l'a même fait acquitter pour ce seul motif. Je trouverais assez plaisant que ce fût là sa manière de « bien penser ».

— En effet, dit Maximilien.

Ils rentrèrent à la maison gais et contents.

XXV

DE LA CHASTETÉ

JAMAIS une femme galante ne doit devenir châtelaine avant l'heure du renoncement. A quoi occuperait-elle ses journées ? Trop jolie encore et trop fraîche pour n'être pas un objet de scandale, les œuvres même de la charité lui sont interdites, le curé du lieu ne saurait agréer ses offrandes, elle risque de s'assommer. C'est bien ce que faisaient Irma et Lucienne, tout en appréciant le confortable de la « résidence princière » où les avait installées le hussard Coco.

Les amants de ces dames, qui leur imposaient cette villégiature intempestive afin de les avoir sous la main, leur étaient cependant de peu de ressource. Elles avaient eu d'abord une déception assez cruelle la première fois qu'elles les avaient vus en uniforme. Elles savaient bien ce que c'est qu'un

militaire : au temps où elles pratiquaient une galanterie moins restreinte et moins rangée, elles ne croyaient pas devoir refuser aux défenseurs de la patrie ce qu'elles accordaient aux bourgeois. Mais elles n'avaient jamais eu l'occasion de descendre plus bas que le grade de sous-lieutenant, elles ignoraient la différence qui existe entre le drap d'officier, le drap de sous-officier et le drap de simple soldat. Les dolmans de Coco, de Maximilien et de Gosseline leur parurent de vilains sacs, et elles regardèrent avec mépris les tresses blanches, qui étaient de qualité inférieure. L'uniforme de hussard ne souffre pas la médiocrité. Coco, Gosseline et Maximilien le portaient cependant de leur mieux. Le jeune marquis avait cette sorte de grâce et de distinction qui se reconnaîtrait encore sous des guenilles. Coco Sorbier restait gamin de Paris en tenue d'écurie comme en redingote. Mais le plus martial des trois était le garde-manège. Le shako, le képi ou le bonnet de police achevaient heureusement le caractère de cette tête puissante et tourmentée.

— Vous avez je ne sais quoi de bulgare, lui dit un jour Coco.

Ce je ne sais quoi de bulgare n'était pas bien clair, mais tous se récrièrent comme il était d'une justesse admirable. On surnomma Gosseline (par allusion à des événements récents) « le tsar des

Boulgres ». Il avoua ingénument que ce surnom le désobligeait. Irma et Lucienne, peu sensibles au pittoresque, eussent préféré des amants tirés à quatre épingles.

Elles jouissaient peu de la compagnie des hussards, bien qu'ils fussent lâchés tous les jours avant la soupe, ce qui, en retranchant une demi-heure pour les deux courses, leur laissait trois grandes heures de liberté. Mais ils ne consacraient point tout ce temps à leurs maîtresses. D'abord qu'ils arrivaient, ils grimpaient quatre à quatre, en faisant sonner sur les marches le fourreau de leur sabre et les éperons de leurs lourdes bottes, ils se précipitaient dans leurs chambres ; et ils se mettaient à barboter dans leurs tubs, toutes portes ouvertes, pour échanger des propos bruyants et stupides.

Ils y barbotaient si longtemps qu'ils étaient rhabillés tout juste pour l'heure du dîner. A partir de ce moment, ils étaient en proie à l'idée fixe d'un retard possible. Ils eussent préféré cent fois prendre leur repas à la cantine! Ils semblaient accomplir, par courtoisie, et d'assez mauvaise grâce, la plus ennuyeuse corvée de la journée. Comme ils ne pensaient qu'au quartier, ils ne parlaient pas d'autre chose. Leur langage était un argot à peu près inintelligible pour ces dames. Ils exprimaient des choses toutes simples en termes de la plus inu-

tile obscénité, et le maître d'hôtel pâlissait chaque fois qu'ils lui demandaient du pain. Enfin, Coutras et Sorbier, qui continuaient à se dire « vous », s'étant avisés dès le premier jour qu'ils ne pouvaient plus dire à Gosseline « monsieur », le tutoyaient. Gosseline les tutoyait. C'était un rien, mais qui faisait une espèce de révolution.

Vers le milieu du repas, Maximilien et Gosseline s'endormaient. Coco en eût fait autant volontiers. Mais Fauchelevent, qui arrivait de Paris, avait à lui parler d'affaires et le maintenait éveillé. Aussi avait-il les traits tirés, les yeux brillants et fiévreux.

Les affaires de Coco étaient si embrouillées que personne ne pouvait s'y intéresser, faute d'y rien comprendre. On savait seulement qu'il était persécuté plus que jamais par les tapeurs, et même par les maîtres chanteurs. Ces gens venaient le demander à la grille du quartier, où ils étaient parfois aussi nombreux que les pauvres à qui on distribue les restes de gamelles. Les autorités militaires ne savaient comment mettre fin à un désordre qui n'a pas été prévu dans le règlement sur le service intérieur. Coco ne paraissait point punissable. C'était d'ailleurs un excellent soldat, comme ses deux camarades. Ses supérieurs se bornèrent à lui faire observer que l'on ne pouvait pourtant pas établir à son usage un deuxième

corps de garde, comme on ouvre dans les théâtres un bureau de location supplémentaire pour les pièces à succès.

Coco, empêché de dormir à table, se rattrapait durant le bref trajet du retour. Les trois hussards s'asseyaient côte à côte sur la banquette du fond de l'auto, et, tombés l'un sur l'autre ainsi que des capucins de cartes, ronflaient comme le moteur. Car ils partaient ensemble de même qu'ils étaient venus; jamais aucun des trois n'avait le moindre tête-à-tête avec sa maîtresse; et c'était bien ce qui dépitait le plus Irma et Lucienne.

Certes, elles étaient blasées de l'amour, comme les demoiselles de chez Boissier sont blasées du sucre; mais elles ne haïssaient point à croquer un bonbon de temps en temps; et Irma trouvait fort de jeûner, ayant fait provision de deux hommes. Ce n'est pas ainsi qu'elle entendait le partage. Lucienne, à cet égard, était un peu plus favorisée. Elle n'avait plus lieu de tromper Fauchelevent : mais Fauchelevent, qui n'était point militaire, lui restait. Ce personnage impétueux ne comprenait que le viol. Il vous poussait Lucienne dans une chambre et croyait devoir abuser d'elle, bien qu'ils vécussent ensemble à peu près maritalement. C'était un satyre d'habitude. Irma espérait toujours qu'il allait, dans sa précipitation aveugle, se tromper de victime et la violer elle-même. Mais Fauchelevent, même à l'état de

paroxysme, savait très bien ce qu'il faisait. Cette maîtrise de soi lui était nécessaire, puisqu'il était toujours dans des états de paroxysme.

Il n'y avait aucune raison que ce carême ne durât point deux ans jour pour jour. Les permissions n'y apportaient nul adoucissement, vu que nos hussards avaient soin de les demander tous ensemble. Le premier dimanche, les « bleus » ne mirent pas le nez dehors. Le deuxième dimanche, Coco, Maximilien et Gosseline eurent la journée, qu'ils passèrent au château, à dormir. Le troisième samedi, ils eurent vingt-quatre heures. On fit la grande fête ensemble, à Paris, et ils rentrèrent le dimanche soir, exténués.

Mais, le lundi matin, Coco Sorbier fut appelé par son capitaine. C'était un homme paternel et indulgent aux faiblesses d'autrui.

— Il paraît, dit cet officier à Coco, que vous avez une femme?

« Bon ! pensa le pauvre Sorbier, encore une histoire ! ». Et il balança de répondre « non », ou bien « ce n'est pas moi ». Dans le doute, il prit une attitude militaire et il ne répondit rien. Son capitaine lui dit alors :

— Je vous accorderai une permission de la nuit chaque semaine, le jeudi, à condition que le service n'en souffre pas.

Coco balbutia des remerciements, et espéra jusqu'au jeudi suivant que l'officier oublierait sa promesse. Mais, à l'appel du pansage, le chef lui remit un titre de permission. Il le montra, en rougissant, à Gosseline et à Maximilien.

Le soir, après dîner, lorsque tous deux repartirent, laissant Coco Sorbier au château, les adieux faillirent être déchirants. Coco tremblait de ne pas se réveiller à temps, il se demandait sérieusement : « Rentrerai-je au quartier assez tôt pour n'être point porté déserteur? » Maximilien était travaillé de la même inquiétude, mais n'éprouvait pas, en revanche, ombre de jalousie, bien qu'il ne se fît aucune illusion sur ce qui allait se passer entre Coco et Irma. Il n'aurait pas voulu, pour tout l'or du monde, être à la place de Coco. Ce sentiment lui parut si étrange qu'il ne s'endormit point comme de coutume dans l'automobile, et il dit à Gosseline :

— Monsieur (il revenait, sans y penser, à ce protocole depuis plusieurs semaines aboli), monsieur, quelque chose d'invraisemblable m'arrive. Je sais très bien quel emploi Irma et ce bon Coco vont faire de leur soirée : croiriez-vous que cela m'est absolument égal? Cette indifférence doit être l'effet d'une... particularité, à quoi je n'avais seulement pas pris garde jusqu'ici... que je viens de remarquer... et qui m'inquiète : depuis mon entrée au régiment, je n'ai ressenti aucun de ces vifs

désirs où j'étais sujet dans le civil. Est-ce que j'en aurais déjà fini avec les passions de l'amour, et devrai-je dorénavant me réduire à la seule ambition ? Ou bien n'est-ce (je le souhaite), qu'une froideur momentanée, et dont je guérirai bientôt ?

— La chasteté, repartit Gosseline, n'est pas une maladie. C'est même une vertu. Stendhal l'a qualifiée de ridicule et j'étais jusqu'à présent de son avis; mais je commence à en revenir. Certes, je ne souffre point qu'on me dise qu'elle est agréable à Dieu. Il n'a pas le caractère si mal fait, et son plaisir ne saurait être que nous nous privions de plaisir. J'ai idée que ces indécences ne l'occupent guère. J'avoue que les anciens ont beaucoup mêlé les choses de l'amour à celles de la religion; mais ils rendaient un culte à certaines divinités en faisant l'amour, et non pas en ne le faisant point. Toutefois, même en ces temps heureux, où les hommes jouirent d'une liberté, d'une franchise de gestes que nous ne reverrons, hélas! jamais, certaines personnes, qui ne craignaient pas de passer pour originales, pratiquaient aussi la chasteté (si l'on peut dire pratiquer une chose négative); et elles étaient louées pour cela. Les Grecs, dont les mœurs ne furent pas exemplaires, confondaient la chasteté avec la modération; Platon prescrit à ses disciples de se retenir autant que possible, mais il accorde qu'à l'impossible nul n'est tenu. Il est probable que

les athlètes ne se laissaient pas détourner de leur entraînement, et, dans les temps modernes, les peuples adonnés aux sports ont la réputation d'être chastes. On le dit des Suédois, je n'y suis pas allé voir; mais vous avez vu les Anglais. La grande différence des Anglais à nous, c'est qu'ils pensent aussi à autre chose, et nous ne pensons qu'à ça.

— Mais, dit Maximilien, c'est que justement je n'y pense plus du tout.

— Parce que, dit Gosseline, vous êtes soldat. N'avez-vous point observé que les militaires sont chastes et sobres? Ils passent pour ivrognes, parce qu'un peu de mauvais vin suffit à les griser, et ils passent pour débauchés, parce qu'ils vont de loin en loin dans les mauvaises maisons faire plus de bruit que de besogne; mais ils boivent ordinairement de l'eau, et ils se promènent au clair de la lune avec leur payse, dans les jardins publics ou sur le talus des fortifications. La fatigue des premiers jours vous a imposé cette pureté de mœurs, à laquelle vous vous êtes depuis habitué sans vous en apercevoir. Moi-même, bien que mes fonctions de garde-manège me fatiguent moins, j'ai subi ces heureuses influences, et je me fiche absolument de ce que doit faire en ce moment-ci Fauchelevent avec Lucienne, comme vous vous fichez de ce que fait Coco avec Irma. Ah! mon cher Maximilien, quel abri sûr que l'armée, quel couvent qu'une ca-

serne, et quelle atmosphère saine nous respirons !

L'auto venait de s'arrêter au coin de la rue. Ils firent à pied quelques pas, et franchirent la grille du quartier cinq minutes avant l'appel. Maximilien, depuis son engagement, était — à l'état de santé — comme ces malades de l'esprit qui ont une existence double et deux mémoires séparées. Il lui suffisait de passer au corps de garde pour perdre soudain sa mémoire civile et pour reprendre le fil de sa mémoire militaire. Le principal épisode de cette mémoire militaire, encore peu meublée, était le souvenir de la première nuit, où il avait eu froid comme au Dépôt, et où son camarade de lit, comme Julot, avait étendu sur lui des vêtements chauds et lourds.

Aussitôt après l'appel, il se coucha. « Ce lit est affreux, pensa-t-il, comme j'y suis bien ! » Puis il ne pensa plus qu'à des choses confuses. Il ne dormait pas cependant, il tardait à s'endormir ce soir, car il entendit l'extinction des feux. Un instant, l'odeur forte de la chambrée l'incommoda ; il se rappela que Gosseline avait dit : « Nous respirons une atmosphère saine », et il ne put se défendre de sourire puérilement dans les ténèbres. Comme sa chambre était juste au-dessus des écuries de l'escadron, il entendait le bruit des anneaux et des chaînes et les coups de sabot des chevaux. Son ouïe s'était affinée au point qu'il savait maintenant

reconnaître, entre ces divers bruits, ceux que faisait son propre cheval. Il était content de les entendre, si près, chaque soir, avant de perdre conscience, et il glissait mollement au sommeil avec un sentiment de sécurité.

XXVI

LA FEMME EN CHEVEUX

Aux premiers beaux jours, Maximilien reçut les galons de brigadier. Il en conçut une fierté disproportionnée à la médiocrité de ce grade; mais il prit soin de témoigner à Gosseline et à Coco, par un redoublement de gentillesse, qu'il serait toujours le même pour eux en dépit de la hiérarchie. Il n'affecta des airs de supérieur qu'avec les femmes, qu'il ne pouvait cependant pas fourrer au bloc.

Ce même début de printemps fut marqué par un phénomène vraiment curieux, qui fit rêver le major. Gosseline, qui, révérence parler, ne mettait jamais le derrière sur une selle, eut des clous à la douzaine, et précisément placés comme il arrive quand on pratique le cheval : aussi ne fut-il pas moins fier de ces clous que Maximilien ne l'était des galons de brigadier. Il jubilait lorsque, au ré-

veil, il constatait une nouvelle poussée. « J'en ai trois de plus ce matin ! » disait-il superbement, et il ne se gênait pas pour les montrer : il n'avait pas tort, puisque cela lui valait de la considération.

Son amour-propre était satisfait, mais il souffrait mille morts. Il se résolut enfin de consulter. Le cas ne laissait pas d'être embarrassant : le docteur ne pouvait lui prescrire de traiter ses furoncles par le mépris et de monter d'autant plus à cheval, puisqu'il était auxiliaire et n'y devait jamais monter ; on ne pouvait pas davantage l'exempter de bottes, puisqu'il n'en portait ordinairement point. L'on tourna la difficulté en le mettant à l'infirmerie.

Il fut dès lors consigné au quartier. Il en prit aisément son parti : d'autant que Maximilien lui tint compagnie et ne bougea plus, trop heureux d'échapper à la corvée quotidienne du dîner au château. Dès que le brigadier Coutras avait une minute de liberté, il courait dire un petit bonjour à son ancien maître, qui le guettait. Ils prenaient leurs repas à la cantine, avec la connivence du brigadier infirmier, qu'ils invitaient. Après la soupe du soir, ils s'installaient dans une des salles de malades, et jusqu'à l'appel, souvent même jusqu'à l'extinction des feux, ils se livraient aux douceurs de la conversation.

Cette infirmerie était un pavillon isolé, situé

derrière le manège, et séparé de la grande cour par un jardin de curé, de la rue par un mur bas, qui était celui que les hommes sautaient de préférence. La porte toujours entre-baîllée, les fenêtres toujours ouvertes exhalaient un parfum d'herboristerie. Il y avait, au rez-de-chaussée, une vaste pièce meublée de bocaux et de bocks, et ornée de tableaux de températures, où les malades traçaient eux-mêmes leurs courbes, avec plus de souci de la grâce des lignes que de l'exactitude thermométrique. Une chambrée, au premier étage, était affectée aux fiévreux, et une autre aux blessés. Gosseline avait le choix, puisqu'il était couvert de plaies qui lui donnaient la fièvre. Il avait choisi la salle des blessés, où l'affluence était moindre. Pour l'instant, huit lits sur dix y demeuraient vides ; le neuvième était occupé par un Breton, récemment opéré de l'ongle, qui n'entendait pas un mot de français, et qui néanmoins passait des heures à lire de vieux feuilletons jaunis. En présence de ce témoin, Maximilien et Gosseline pouvaient tenir les propos les plus hardis ou les plus secrets.

Un soir, Maximilien, qui paraissait, depuis près d'une heure, chercher, mais en vain, une entrée en matière, dit brusquement :

— Tu sais, vieux, il ne faudrait plus me la faire avec la chasteté du soldat. Il est vrai que j'ai commencé par vérifier, et à mon gré beaucoup trop

longtemps, la justesse de tes théories ; mais je vérifie maintenant le contraire, et je t'avoue que je n'en suis pas fâché.

— Moi-même, repartit Gosseline, je subis l'influence du renouveau ; elle ne se manifeste pas uniquement par la furonculose, et je n'en suis pas fâché non plus.

— Ah ! bah ? dit Maximilien. Alors ?... Lucienne ?...

— Peuh ! fit simplement Gosseline.

Cette réponse inattendue parut enchanter Maximilien.

— C'est comme moi Irma, dit-il.

Le nigousse alluma une chandelle qu'il venait de planter dans le goulot d'un litre vide.

— Puisque nous sommes logés à la même enseigne, reprit Maximilien, vieux, tu pourras sans doute m'expliquer cette nouvelle bizarrerie de mon cœur. Je ne m'étonnais pas que mon amie ne me dît rien du tout lorsque j'étais de glace pour toutes les femmes ; mais, puisque je me retrouve enfin, comment se fait-il que mon désir renaissant ne se tourne pas aussitôt vers Irma, qui m'est commode et à qui je suis habitué ? Elle est même la seule personne de son sexe à laquelle je sois habitué ; car, si tu veux bien récapituler la liste de mes maîtresses, tu n'y trouveras qu'un numéro. Or, non seulement elle ne favorise point ce réveil flatteur

de mes désirs, mais on dirait que sa présence, que sa vue suffit à les rendormir. Hier encore j'ai eu de ceci une preuve saisissante. Elle avait des courses à faire en ville, elle y est venue dans l'après-midi et je l'ai rencontrée sur la place de l'église. J'allais faire le fourrage. Je trottais en liberté à côté de la fourragère. Je l'ai aperçue de loin, elle m'a souri. Elle était d'un chic incomparable. Elle avait une jupe à peine plus ample qu'une seule jambe de ma culotte, et aussi serrée aux chevilles que ladite culotte aux genoux. Sa jaquette à queue de morue était couleur d'abricot mûr, ornée, non point par devant, mais bien par derrière, d'une double rangée de fausses boutonnières et d'inutiles boutons, depuis l'extrémité des pans jusqu'au collet. Son chapeau, en tronc de cône renversé, dont le volume équivalait à quatre fois celui d'un haut-de-forme d'homme, était fait de la dépouille d'un fauve, et se hérissait de cent dépouilles d'oiseaux, piquées dedans comme dans une pelote : c'était un chapeau poil et plume. Vieux, le croirais-tu? c'est ce couvre-chef qui a plus particulièrement attiré, et, si j'ose m'exprimer ainsi, localisé mon animadversion. J'ai senti que dorénavant, aux heures même de l'abandon, elle aurait beau le retirer, j'en garderais le souvenir, et que cette image importune, faisant office d'épouvantail, m'empêcherait de cueillir le fruit défendu.

— Oh! oh! s'écria Gosseline, il y a là du symbole.

Le nigousse dressa l'oreille, et pour se délasser de lire sans comprendre ce qu'il lisait, il se mit à écouter avec attention : il ne comprenait pas davantage, mais Gosseline baissa la voix.

— Il y a, répéta-t-il, du symbole, ou, si tu préfères, du fétichisme à rebours.

— Foutre ! dit Maximilien, effaré.

— Irma, reprit Gosseline, devait t'inspirer de l'éloignement. Elle est toujours la même, mais tu as changé. Tu as changé dans ton essence. Le dehors de notre personne a un tel empire sur le dedans que nous ne pouvons faire un geste ou imiter une expression de physionomie sans nous suggérer à nous-mêmes les sentiments que représentent cette expression ou ce geste. Le costume n'a pas moins d'influence sur notre moral. L'habit fait le moine et l'uniforme fait le soldat. Tu es militaire. Ton intelligence, ta sensibilité, tes sens sont devenus militaires. Toutes les femmes ne sont point femmes pour tous les hommes. D'une race, d'une espèce à l'autre, le désir ne saurait naître. Les civils et les militaires sont deux espèces distinctes, et les femmes à pékins ne peuvent être femmes à soldats. Ce chapeau de femme à pékins, que ton ancienne maîtresse arborait comme une enseigne, t'a justement révélé qu'elle s'appareillait

au marquis de Coutras et qu'elle ne s'appareille plus au brigadier.

— Ah !... dit Maximilien. Et quel est le genre de femmes qui, selon toi, s'appareille au brigadier Coutras, à toi-même et à nos camarades de régiment ?

— Mais, dit Gosseline, cela va de soi : c'est le genre contraire. Et le contraire de la femme qui porte chapeau, c'est la femme en cheveux.

—Si j'entends bien ce langage figuré, vieux, répondit Maximilien, tu veux dire que, pour le cavalier de deuxième classe, ou même pour le gradé, il n'est que des maîtresses populaires. Pour ma part, je ne fais à cette théorie aucune objection de principe. Je t'ai dit un jour que je n'aimais pas beaucoup les ouvriers ; mais, d'abord, je sais discerner les bons et les mauvais ; et puis les ouvriers ne sont pas tout le peuple. Je n'ai commerce avec le peuple que depuis mon entrée au régiment. Je ne le connaissais auparavant que par Julot, qui était peu recommandable, mais fort sympathique. J'ai plutôt de l'inclination pour les gens d'une classe inférieure, et je crois qu'ils me veulent du bien. Je les trouve serviables et même délicats. Lorsque j'ai froid dans mon lit, ils me prêtent leurs couvertures. Néanmoins ils m'intimident, et je ne sais pas les mettre à leur aise. Ils sourient quand ils me regardent, certes avec bonté, mais non sans ironie.

Il n'y a pas d'hostilité entre nous, mais il y a un malentendu, analogue à celui que j'ai observé entre les individus d'origines diverses, et je crains que ce malentendu ne soit aussi un empêchement à l'amour.

— Tu es, repartit Gosseline, dans une fausse position, comme on dit : moitié marquis, moitié soldat. Mais le vieil homme est le moins fort, puisque Irma ne l'allume plus. Il te faut donc, ou bien recourir à la femme en cheveux, ou bien demeurer chaste comme tu l'as été jusqu'aujourd'hui.

— Quant à cela, dit Maximilien, il n'y faut plus songer. L'abstinence me serait désormais impossible. Va donc pour la femme en cheveux. Mais je n'ai aucune relation dans ce monde-là.

— Moi, j'en ai, dit Gosseline.

Le nigousse, qui naturellement ne savait pas où il fallait rire, les interrompit par un grand éclat. Maximilien et Gosseline avaient cru remarquer qu'il entendait un peu moins mal l'anglais que le français : ils lui dirent, pour le faire taire, le mot qu'aurait proféré Wellington, si le dieu des batailles avait voulu que la garde impériale triomphât à Waterloo.

— J'ai fait dernièrement, reprit Gosseline (excuse-moi, vieux, si je ne t'en ai rien dit encore), j'ai fait la connaissance d'une séduisante blanchisseuse. C'est un métier assez propre. Céline a dix-sept ans.

Je lui plais. Mais elle a le sentiment de la famille, et elle ne veut pas marcher avec moi tant que sa plus jeune sœur Victoire n'aura pas quelqu'un. Victoire est arrivée hier de Paris, où elle a eu des malheurs l'an dernier.

— Quel âge-t-elle donc ? demanda Maximilien, ébahi de cette précocité.

— Elle a quinze ans, dit Gosseline. Elle est également blanchisseuse et, paraît-il, fort jolie. Elle va s'associer avec Céline. Elle était employée rue de Caulaincourt. Elle a aimé, il y a dix-huit mois, un télégraphiste de quatorze ans. C'est Paul et Virginie, comme tu vois, sauf que le Seigneur a béni leur union. Le jeune télégraphiste, qui est galant homme, voulait réparer ; mais, si la loi de nature permet que l'on fasse quelquefois des enfants à quatorze ans, la loi humaine ne permet pas qu'on les légitime. Il a pu tout juste reconnaître le sien.

— Cette histoire, dit Maximilien, est bien touchante.

— Le télégraphiste de Victoire, poursuivit Gosseline, a forcé un tiroir-caisse chez une vieille marchande de vin, qui a eu la bêtise de crier. Il s'est vu contraint de lui couper la gorge. Il est à la Santé. Ce drame a beaucoup attristé Victoire. Elle voudrait maintenant avoir un peu de bonheur. C'est bien son tour.

— Oui, dit Maximilien, ému.

— Si tu veux, dit Gosseline, nous sortirons ce soir ensemble, à dix heures et demie, et je te présenterai.

— Qu'est-ce que tu dis? s'écria Maximilien. Comment veux-tu que je sorte à dix heures et demie sans permission? Et toi-même, tu es à l'infirmerie!

— Justement, répondit Gosseline. L'infirmier a fait faire une fausse clef de la porte du fumier ; il me la prête lorsque j'en ai besoin. Nous sortirons par là tout tranquillement. Pour que tu ne sois pas pincé en cas de contre-appel, nous transporterons ce nigousse dans ton lit, où il figurera beaucoup mieux qu'un simple mannequin.

— Mon Dieu! mon Dieu! fit sourdement Maximilien, déjà bourrelé d'inquiétudes : car il ne se flattait pas de résister aux suggestions de Gosseline.

Ils entreprirent d'expliquer au Breton, tour à tour en français et en anglais, ce que l'on attendait de lui. Ce fut peine perdue. Alors ils ne s'obstinèrent point. Mais, après dix heures, Maximilien commanda deux hommes de corvée, qui enlevèrent avec son matelas le nigousse profondément endormi : il ne s'éveilla que dans la cour, piqué par la fraîcheur du soir. D'abord, muet d'épouvante, il fit de nombreux signes de croix. Puis il tenta de protester ; mais on ne le comprenait pas plus qu'il ne comprenait les autres. On le déposa sur le lit du

brigadier, et quand il vit qu'on ne lui faisait aucun mal, il se rendormit profondément.

Maximilien se coiffa de son képi. Gosseline brandissait une énorme clef. Ils eurent le bonheur de ne point rencontrer l'adjudant. Ils procédèrent péniblement et bruyamment à l'ouverture de la porte du fumier. Maximilien tremblait de peur, mais il ne put se défendre de respirer avec délice l'air extérieur. Le temps était beau et doux, la lune était presque pleine. Il vit, à l'autre bout de la ruelle déserte, les deux femmes qui faisaient le guet. Elles portaient des camisoles de toile merveilleusement blanches au clair de la lune.

XXVII

DOUX PROPOS

C'EST ma sœur, dit Céline, en montrant du doigt la jeune personne qui l'accompagnait.

Gosseline répondit ironiquement :

— Je m'en doutais.

Il usa cependant de la même formule pour présenter Maximilien.

— C'est mon ami, dit-il.

Puis il offrit le bras à l'aînée ; et, sans plus se soucier de l'autre couple, il se mit à cheminer avec elle devant, en se dandinant comme un homme de cheval : mais c'était à cause de ses clous.

Maximilien n'offrit pas le bras à Victoire. Il poussa même la discrétion jusqu'à ne pas la regarder. Il était préoccupé d'une terreur folle. « Ah ! se disait-il, si on me voyait ! » Craignait-il simplement d'être vu en compagnie d'une blanchisseuse,

ou d'être signalé dehors passé dix heures, sans permission et en képi? Son cœur inquiet devait combiner ces deux craintes ; car elles se traduisaient par un double pressentiment, par une certitude affreuse de rencontrer le colonel et madame la marquise. Rencontre bien peu vraisemblable à pareille heure et dans un faubourg perdu! D'autant que madame la marquise était à Paris. Le colonel également.

« Si nous marchions en bataille au lieu de marcher en colonne, pensait Maximilien, la conversation ne languirait pas ainsi. » Et comme, à ce moment, Gosseline poussa un éclat de rire auquel Céline fit écho, il cria :

— Eh! là-bas! Qu'est-ce que vous racontez donc de si drôle?

— Oui, fit Victoire, d'une petite voix douce qui se forçait, nous voudrions partager votre gaieté.

— Je lui raconte, dit Gosseline, comment nous avons couché le nigousse dans ton lit.

— Ah! oui, dit Maximilien.

Il sourit ; mais un sourire se perd dans l'obscurité. Gosseline n'avait plus envie de rire. Céline sentit le froid et, comme elle est femme de tête, elle sauva la situation.

— Si l'on prenait quelque chose ? dit-elle.

— C'est une idée, répondit Maximilien.

Il songeait : « Hélas! si nous entrons dans un

lieu public, c'est à ce coup que je vais rencontrer maman ou le colon! » Cette appréhension était absurde, et même inconvenante : car ils avaient gagné en se promenant la mauvaise rue de la ville, et ils entrèrent dans un estaminet de dernier ordre. Une vieille, d'aspect sinistre mais bienveillant, essuya, par déférence pour eux, la toile cirée à sujets d'une table ronde. Elle y disposa quatre verres, un sucrier, une carafe d'eau et une bouteille de rhum intitulé « de la Jamaïque », avec cette restriction entre parenthèse : « Fantaisie ».

Gosseline se mit à préparer les grogs. Céline, qui considérait Maximilien et Victoire, dit à sa sœur :

— Eh bien, est-ce qu'il te plaît?

— Oh! oui, répondit Victoire, avec élan, mais avec pudeur.

Cette déclaration flatta Maximilien. Il éprouva que, si on lui demandait : « Vous plaît-elle? » il répondrait avec le même élan : « Oh! oui. » Cela le surprit d'autant plus qu'il n'avait toujours pas regardé la jeune fille. Il s'y résolut enfin.

Son premier sentiment fut l'épouvante. Victoire était jolie, fine, d'une grâce humble, mais elle marquait tout au plus douze ans. C'est d'ailleurs ce qui arrive à beaucoup de femmes du peuple, qui ne cessent de paraître douze ans que pour en paraître tout d'un coup soixante. Elle avait un ruban dans les cheveux! Heureusement, sa camisole blanche

accusait une taille pleine et ronde, une gorge de la plus généreuse maturité. Ce contraste était rassurant. Maximilien en parut si satisfait que Céline ne douta plus de l'avenir. « Alors, rentrons », dit-elle. On se rappelle qu'elle s'était promis de ne pas couronner la flamme de Gosseline tant que Victoire ne serait pas pourvue. Elle ne comptait pas que sa jeune sœur, qui était bien élevée, différât moins de cinq ou six jours d'accorder à Maximilien des faveurs effectives ; mais elle-même n'avait plus aucune raison pour remettre Gosseline, et elle l'entraînait vers la blanchisserie.

— Vous ferez, dit-elle à Maximilien, un bout de causette avec Victoire dans l'arrière-boutique, jusqu'à temps que votre ami soit en humeur de rentrer avec vous à la caserne.

— Au *quartier*, rectifia Gosseline : on n'est pas des fantassins.

Céline menait l'escouade au pas gymnastique, ils arrivèrent bientôt. Elle alluma, dans la boutique, un bec de gaz, qu'elle laissa en veilleuse, et, dans l'arrière-boutique, une lampe à pétrole, qu'elle plaça dans une sorte de suspension. Puis elle ouvrit une porte, derrière laquelle se dressait une échelle de meunier. Elle poussa Gosseline, la porte se re ferma sur eux.

Il est ridicule d'attendre, seul ou tête-à-tête avec une femme qui se réserve, un ami à qui une autre

femme permet toutes les privautés. Mais ni Maximilien ni Victoire ne s'avisèrent de ce ridicule. Ils s'intimidaient trop réciproquement pour penser à autre chose. Maximilien, qui ne se souvenait pas d'avoir jamais tremblé devant une femme, même le jour de ses débuts, était comme éperdu d'effroi en présence de celle-ci. C'est que les habituées du *Phare tournant* et, entre toutes, Irma qu'il avait élue, ne lui avaient pas semblé différentes (sauf pour les mœurs) des femmes de sa caste, et Victoire était, à ses yeux, d'une autre humanité. Il ne se sentait pas au-dessus d'elle, il ne la méprisait pas à titre de blanchisseuse : elle lui inspirait, au contraire, beaucoup plus de respect qu'une duchesse, elle lui inspirait une terreur sacrée! S'il avait seulement touché du doigt l'humble camisole blanche, il aurait cru mourir, comme la fille d'Hamilcar pour avoir touché au manteau de Tanit.

Victoire se sentait inférieure à lui. C'est même uniquement par l'avantage social qu'il l'avait d'abord séduite. Mais elle était bien loin de soupçonner l'excès de cet avantage. Le nom de Coutras n'apprenait rien à une blanchisseuse de banlieue, ignorante de l'armorial. Le prénom de Maximilien lui aurait pu davantage paraître suspect d'aristocratie. Mais elle avait remarqué seulement que ce brigadier de hussards était distingué, très propre sur lui, et elle présumait qu'il devait être poli avec

les femmes. Elle voyait bien aussi qu'il était joli homme, mais elle n'appréciait pas beaucoup un genre de beauté trop luxueux pour ses goûts modestes. Elle était d'autant plus fière de songer que, d'ici à peu de jours, elle aurait la disposition de cet objet de luxe.

Comme elle pensait que c'est aux femmes à faire des frais et des avances, elle s'évertua pour trouver un thème de conversation. Elle y fut aidée par la mise en scène. Cette arrière-boutique servait de salon, mais surtout de salle à manger ; les principaux meubles étaient un buffet et une table. Elle avait fait asseoir Maximilien près de la table. Elle fut donc amenée naturellement à lui dire :

— Désirez-vous prendre quelque chose?

Maximilien lui assura que ce ne serait pas de refus. Elle tira du buffet deux petits verres et une bouteille de rhum.

— Celui-ci, dit-elle, vous pouvez le boire pur : ce n'est pas du rhum fantaisie.

— Il est fameux, dit Maximilien après y avoir trempé ses lèvres.

Il fit ensuite claquer sa langue, puis il rougit : il outrait malgré lui ses façons et son langage militaire, mais il se reprochait cette hypocrisie. Il n'en continua pas moins de déguiser son personnage. Il vida le verre d'un trait et le tendit à Victoire, afin qu'elle l'emplît une seconde fois. Mais il

le reposa ensuite sur la table et, retroussant la manche de son dolman, il consulta sa montre qu'il portait au poignet droit, fixée à un bracelet de cuir. Il fut désespéré de voir qu'il n'avait seulement pas encore tué cinq minutes.

Victoire s'était approchée de lui.

— Oh! dit-elle, c'est gentil!

Elle parlait du bracelet de cuir, mais c'est le poignet qu'elle trouvait gentil. La vue de ce poignet fin et blanc venait de lui causer soudain un ravissement presque douloureux. Elle voulut regarder de près, et même toucher — le bracelet. Maximilien sentit un instant le frôlement des doigts légers. Comme elle était tout contre lui, penchée, il sentit l'odeur des cheveux, qui n'exhalaient que leur propre parfum ; et cette odeur le rafraîchit comme si la fenêtre se fût ouverte et si le souffle de la campagne fût entré. Il oublia le décor présent, la chambre sombre, la lampe fumeuse, et il imagina Victoire parmi le brouillard doré d'une matinée de printemps. Mais ce n'était pas à la campagne, c'était à Paris, dans le faubourg populeux où naguère elle travaillait. Il la voyait, alerte et cependant nonchalante, alourdie par le grand panier dont l'anse était passée à son bras ; et le jeune télégraphiste, son camarade à l'école mutuelle de l'amour, allait à côté d'elle, flânant, balançant comme une fronde la sacoche aux dépêches.

Cette vision ne rendait pas Maximilien jaloux. Au contraire, elle l'attendrissait. Il éprouva un étrange désir et comme un appétit sensuel d'entendre Victoire elle-même raconter, décrire les choses qu'il venait de se figurer. Il ne savait comment l'interroger. Il lui dit simplement :

— Vous avez eu des ennuis...

— Oh! oui, dit-elle.

Et elle ne s'étonnait point qu'il fît allusion à ce passé. Elle avait le cœur plein de souvenirs, elle ne demandait qu'à les épancher. Mais elle ne savait pas bien raconter. Elle n'était pas habile. Elle ne s'attarda pas aux tableaux gracieux qui flattaient l'imagination de Maximilien. Elle arriva tout de suite à l'accident, au vol, au meurtre. Elle dit son angoisse, le jour où son amant n'était pas rentré à la maison et où elle avait su par des gens de police qu'il était au Dépôt. En disant cela — si doucement — elle souriait, pour excuser le misérable, pour s'excuser elle-même de lui être toujours, malgré tout, indulgente et peut-être amoureuse. Cette divine faiblesse toucha infiniment Maximilien. Il voulut verser un peu de baume sur la blessure déjà ancienne de Victoire. Il lui dit :

— N'ayez crainte, mademoiselle, on n'est pas si mal que ça au Dépôt.

Elle rit malicieusement.

— Vous ne pouvez pas savoir, dit-elle.

Il se piqua et, pour lui montrer qu'il savait très bien, il lui fit un exposé complet de la journée d'un prévenu au Dépôt. Il le fit d'une façon purement théorique, sans se compromettre. Mais ensuite, il eut comme une crise d'humilité chrétienne, un besoin de mortification : il avoua qu'il ne connaissait pas ces détails seulement par ouï-dire, et qu'il avait passé par là.

Elle croisa les mains comme pour dire : « Jésus ! » Et elle souriait encore. Elle l'excusait, comme l'autre, elle lui pardonnait tout ce qu'il avait pu faire. Il ne voulut pas cependant qu'elle crût qu'il avait fait des choses trop vilaines, et il entreprit de lui raconter l'histoire des traites. Mais elle ne pouvait pas comprendre. Alors, il lui dit simplement, en baissant les yeux :

— Les jeunes gens, vous savez... J'avais commis une indélicatesse.

Et justement rien ne saurait être si délicat que sa façon naïve et modeste de murmurer ce mot. Victoire en fut pénétrée, comme tout à l'heure quand il avait relevé sa manche et laissé voir son poignet fin.

Il voulut payer à Julot un tribut de reconnaissance, et il essaya aussi de raconter à Victoire cette amitié d'un jour, née dans une cellule du Palais de Justice. Mais pouvait-elle mesurer la sublime bonté de Julot, si elle ignorait la naissance et le titre de

Maximilien? Il se découragea, il se tut. Il la regardait, et Victoire le regardait profondément, tristement, comme font les humbles de l'intelligence quand ils sentent qu'ils auraient tant de choses à dire, et souffrent de ne savoir pas les exprimer. Après un long temps, il dit :

— Je ne connais pas votre ami, mais je me le représente comme Julot.

Il s'accouda sur la table, en remontant un peu et en rapprochant ses épaules. Bien qu'il fût robuste, il faisait souvent ce geste des faibles et des frileux. Son dolman se désajusta, et Victoire remarqua qu'une des tresses blanches était décousue.

— Voulez-vous, dit-elle, me permettre de vous faire un point?

— Oh! répondit-il, c'est solide.

Il entendait par ce mot que cela n'avait aucune importance. Mais Victoire ignorait l'argot militaire.

— Non, dit-elle, ce n'est pas solide, ça va lâcher de partout.

Elle enfila une aiguille. Elle n'osa pas prier Maximilien de quitter son dolman. Elle en déboutonna seulement, elle-même, deux grelots, et glissa la main sous l'étoffe rude. La saison n'était pas encore très chaude, Maximilien portait un épais gilet de chasse ; le contact n'était guère plus intime que si Victoire eût simplement posé sa main sur le dolman, mais il était plus secret, plus tiède. Elle

sentait le cœur battre, et elle était émue comme si elle avait tenu un oiseau vivant. Maximilien aussi était ému, et il sentait le désir naître.

Des pas pesants retentirent sur l'escalier, la porte s'ouvrit, Gosseline parut. Céline, qui le suivait, le retenait par les épaules. Il vit la jeune fille occupée à recoudre la tresse de Maximilien.

— Tableau! dit-il.

Victoire noua son fil.

— J'ai fini, dit-elle.

— Moi aussi, dit Gosseline, grossièrement.

Maximilien se demandait : « Comment vais-je lui dire adieu? » Il ne pouvait cependant pas lui baiser la main! Il risqua un baiser plus hardi, encore timide, sur la nuque, parmi les petits cheveux qui sentaient si bon. Cependant Gosseline manifestait par des embrassades plus insolentes qu'il avait définitivement pris possession de la sœur aînée.

Comme ils traversaient la boutique et regardaient machinalement les piles de linge, Céline dit :

— J'espère que vous allez nous donner votre pratique.

Gosseline répondit : « Je comprends », ce qui signifie « bien entendu », et Maximilien ajouta :

— C'est le samedi notre jour.

Puis ils sortirent. Maximilien n'avait plus peur

de rencontrer le colonel ni la marquise ; mais il avait grand' hâte de se coucher pour repasser en rêve les épisodes d'une soirée si mémorable. Cette satisfaction lui fut refusée, car le nigousse ne voulut rien savoir pour lui restituer son lit.

XXVIII

LE BEAU LINGE

OSSELINE quitta l'infirmerie le lendemain matin. Le soir, il dîna de bonne heure à la cantine, avec Maximilien. Tous deux allèrent ensuite chez les blanchisseuses, où ils restèrent jusqu'à l'appel. Ils firent de même les jours suivants, et leur amour fut, dès le principe, une habitude.

Céline et Victoire n'avaient pas encore fini de travailler quand ils arrivaient. Le garde-manège et le brigadier s'asseyaient alors sur des chaises de paille, dans la chaude boutique dont la porte demeurait ouverte sur la nuit ; et, à la lumière crue du bec Auer, ils regardaient leurs amies, vêtues de légères camisoles, promener le fer sur le linge blanc. Ils les regardaient avec plaisir, parce qu'elles étaient adroites, et qu'ils avaient appris à honorer l'habileté manuelle en pratiquant eux-mêmes les petites besognes ouvrières du soldat.

Gosseline concevait de l'admiration pour le coup de fer net et franc de Céline ; Maximilien s'intéressait au tuyautage, où il faut bien dire que Victoire excellait. Le décor était populaire, mais cette idylle n'avait rien de naturaliste ; car les deux blanchisseuses, d'une extrême réserve de langage, ne se permettaient aucunes plaisanteries obscènes à propos des linges qu'elles repassaient.

Malgré cette réserve de langage, Céline accusait beaucoup de tempérament. De temps à autre, elle posait son fer sur la planche en poussant un grand soupir, et Gosseline, qui savait ce que cela voulait dire, ne se le faisait pas dire deux fois. Il s'en allait dans l'arrière-boutique, Céline le suivait sans avoir l'air de rien; et puis, on les entendait monter à pas lourds, et piétiner à l'entresol.

Victoire et Maximilien restaient seuls. Ils étaient encore sages, et cependant ils s'aimaient : les simples n'ont pas besoin de consulter leur cœur très longtemps pour savoir à quoi s'en tenir, et s'ils ne poussent pas tout d'abord aux dernières extrémités, ce n'est point par fausse honte, mais ils sentent que ces extrémités ne sont que la fin de l'amour, et ils ne veulent rien perdre du commencement. Maximilien le sentait, il le sentait pour la première fois, et c'était à l'occasion d'une fille du peuple qu'il pouvait avoir à sa fantaisie! Mais elle ne lui inspirait qu'un désir vague, à

peine voluptueux, équivoque, comme celui qui émeut les adolescents aux heures lourdes de l'innocence ; et près d'elle, dans cette boutique étouffée, il rêvait comme Paul auprès de Virginie sur les plages de l'Ile-de-France, comme Daphnis auprès de Chloé, parmi les myrtes et les lauriers-roses. Ils rêvaient tous deux, silencieusement : c'est peut-être parce qu'ils n'avaient ni l'un ni l'autre beaucoup de conversation.

Cependant, ils n'étaient pas ensemble à leur aise. Ils souffraient d'un malentendu. Maximilien avait peut-être raison de croire qu'il ne pouvait pas, à l'heure présente, aimer une autre femme ; mais il n'était que fictivement le pareil de celle-ci. Il se reprochait aussi, parfois, de la tromper, en lui laissant croire qu'il était, comme elle, d'une très basse condition.

Il ne la trompait qu'à demi. Elle flairait un mystère. Et comme l'amour, chez les plus humbles, est toujours égal aux nobles mythes où les poètes l'ont figuré, elle était agitée des mêmes inquiétudes qu'Elsa aux bras de Lohengrin ou Psyché dans le lit d'Eros. Moins imprudente qu'Elsa ou que Psyché, jamais elle n'eût posé de questions au beau militaire, et moins encore tenté de surprendre son secret. Elle se permettait tout au plus de faire des hypothèses, et ses hypothèses n'étaient pas trop hardies. Ce qu'elle voyait bien, c'est que

Maximilien n'était pas un ouvrier, et elle s'en réjouissait, car les ouvrières n'aiment pas les ouvriers. Mais elle ne soupçonnait pas qu'il pût être un « monsieur ». Elle s'arrêtait à un moyen terme « Dans le civil, se disait-elle, il doit être commis. » Commis lui plaisait, parce qu'avec un commis elle avait le sentiment de s'élever : avec un monsieur, elle aurait eu le sentiment de se perdre.

Maximilien et Victoire seraient peut-être restés sages ; mais ils n'étaient pas seuls au monde. Dès le jeudi soir, — la première rencontre avait eu lieu le lundi, — Gosseline intervint.

— Ah çà ! vieux, dit-il à Maximilien cependant qu'ils retournaient au quartier, comptez-vous encore longtemps filer le parfait amour tous les deux ? Je t'avoue que cela devient gênant pour Céline et pour moi.

— Mais, dit Maximilien en faisant un geste d'excuse, moi, je ne demande pas mieux que de passer à un autre exercice.

— Elle non plus, dit Gosseline. C'est précisément ce qu'elle a répondu à sa sœur, qui lui a fait la même remontrance cet après-midi.

« De quoi se mêle Céline? pensa Maximilien. Elle abuse du droit d'aînesse... Victoire est une cadette, comme je suis un cadet. » A cette pensée, il s'attendrit.

— Puisque vous ne demandez pas mieux l'un

et l'autre, reprit Gosseline, qui semblait ravi, ça va marcher tout seul, et voici ce que nous avons arrangé, moi et Céline. Tu demanderas vingt-quatre heures pour dimanche, moi de même. Nous n'irons pas à Paris, naturellement, mais nous aurons la soirée de samedi, la nuit ; nous ferons un dîner fin dans la boutique. Achète un fort pâté. Céline se chargera du reste. Après dîner, nous vous donnerons la bénédiction nuptiale.

— C'est très bien arrangé, dit Maximilien du bout des lèvres.

— Pauvre vieux, dit Gosseline en lui tapant affectueusement sur l'épaule, je conçois ton émotion : c'est celle qui est inséparable d'un second début. On nous raconte qu'il n'y a que le premier pas qui coûte : rien de plus faux, le second pas coûte bien davantage. Comme tu me l'as fait remarquer, tu n'as jamais connu d'autre femme qu'Irma, et l'homme d'une seule femme n'est pas encore véritablement un homme. Une hirondelle ne fait pas le printemps. Si Wilbur Wright n'avait volé qu'une seule fois, on n'aurait pas le droit de dire qu'il a conquis l'empire des airs. M. Bérenger tient les coquins pour innocents jusqu'à la récidive : selon lui, tu possèdes encore ton innocence dans une certaine mesure. C'est à ce coup que tu vas la perdre tout de bon ; il est naturel que tu hésites.

Maximilien n'avait pensé à rien de tout cela : il y prit garde dès que Gosseline lui ouvrit les yeux, et il se mit à trembler bien plus fort que le jour où son maître l'avait conduit au *Phare tournant*.

Mais il eut une réaction de bon augure lorsqu'il se glissa entre les toiles. Il reposa sa tête amoureusement sur son traversin. Dans le crépuscule du premier sommeil, il songeait à des oreillers plus moelleux, à des draps plus doux. La sonnerie de l'extinction des feux le réveilla quelques secondes ; il soupira : « Encore quarante-huit heures ! Comme c'est long ! » Il ne s'étonna pas de se retrouver en aussi bonne disposition le lendemain matin, et il se félicita de s'y retrouver encore à la fin de la journée, quand il se rendit chez les blanchisseuses. La bonne Cécile lui dit maternellement :

— Comme ça, c'est demain qu'on se marie ?

— C'est demain, répondit-il d'un ton décidé.

Victoire rougit, mais elle paraissait heureuse. A l'heure de partir, il lui dit avec tendresse :

— Mais je vous verrai aussi dans la matinée. Je vous rappelle que c'est le samedi notre jour : j'espère que vous viendrez en personne chercher notre linge au quartier?

— Pour sûr, dit Victoire en rougissant encore.

Elle se présenta au corps de garde entre le pansage du matin et la soupe : elle savait les heures, et ce n'était pas la première fois qu'elle pénétrait dans un quartier de cavalerie. Le maréchal des logis la fit conduire par le planton à la chambre du brigadier Coutras, qui ressemblait à toutes les chambrées, mais qui lui parut différente et splendide de propreté. Le lit du brigadier, identique aux vingt-trois autres lits, et même assez mal fait, lui parut se distinguer entre tous par elle n'aurait su dire quoi. Maximilien était là, dans son intervalle, debout, en treillis et bourgeron, avec la calotte d'écurie ; elle le trouva coiffé et habillé bien à son avantage. Un autre homme était là aussi, un seul, un simple cavalier, qui se faisait la barbe et qui s'était débraillé beaucoup plus qu'une telle opération ne l'exige. Il fut, à la vue de cette femme, beaucoup plus effarouché que Diane surprise, et il poussa une exclamation si ordurière que son cas en parut singulièrement aggravé. Mais Victoire ne l'entendit point, du même qu'elle ne l'avait point vu. Elle ne voyait que son Maximilien. Elle fut droit à lui. Le colloque ne dura que peu d'instants.

— Bonjour, mademoiselle, dit-il. J'ai préparé le petit paquet.

— Merci, brigadier, répondit-elle.

Le ballot, bien serré dans une serviette-éponge,

était gros, assez lourd, parfaitement rond. Elle le déposa dans son panier avec soin, et dit :

— A ce soir, si vous n'oubliez pas.

Comme elle se retirait, Maximilien lui cria :

— Hé ! là !... Il y a le baluchon de Gosseline!

Il le tira d'une musette suspendue à la tête d'un lit, et le lança : elle l'attrapa au vol.

— A ce soir, répéta-t-elle.

Elle hâtait le pas, elle courait presque. Elle n'aurait su dire pourquoi elle était si impatiente de rentrer. Elle fut tout heureuse de ne pas trouver sa sœur à la maison. Vite, pendant qu'elle était seule, elle voulut visiter le linge de son ami. Elle dénoua les coins de la serviette, d'où il s'échappa une telle quantité de choses qu'elle en fut d'abord saisie. « Vrai ! dit-elle naïvement, si c'est là le blanchissage d'une semaine !... » Puis elle observa la finesse d'un mouchoir de batiste à jour, à peine froissé. Alors, machinalement peut-être, elle chercha le chiffre. Elle ne trouvait pas, elle tournait et retournait ce mouchoir... Ah !... Au lieu d'initiales, elle vit un petit écusson brodé en plusieurs couleurs et sommé d'une couronne. Sa première pensée fut : « Ça ne va pas être bien facile à lessiver... » Puis, elle ne comprit pas très bien ce qui lui brisait le cœur, mais elle se mit à pleurer si fort, si fort, qu'elle fut obligée de se cacher le

visage dans le joli mouchoir où séjournait un parfum fané.

Céline rentra, et se mit en colère.

— Tu pleures, à cette heure ! dit-elle rudement. Es-tu folle ? Si tu n'en veux pas, de ton brigadier, faut le dire. On ne te force point.,

— Non, non, sanglotait Victoire. Je le trouve gentil. C'est de bon cœur.

Et elle pleurait plus fort.

Cependant, le hussard pudique, mais mal embouché, qu'elle venait de surprendre à sa toilette, n'avait pas laissé de remarquer qu'elle disait à Maximilien : « A ce soir ». Le sens de cette invitation n'était pas douteux. Et le hussard se crut autorisé à dire :

— C'est-il donc votre femme, brigadier ?

— Je comprends ! répondit Maximilien avec la même simplicité.

Il prit, en disant cela, ce que le peuple appelle un air faraud. Il garda tout l'après-midi, sans le faire exprès, une physionomie si bien appropriée à l'uniforme militaire et d'ailleurs aux circonstances, et il n'éprouva plus, désormais, que des sentiments en rapport avec cette expression faraude.

L'air d'égarement de Victoire le choqua, lorsque, suivi de Gosseline, il entra dans la boutique, sur le coup de six heures et demie. Céline, aussi-

tôt, avec une grande volubilité, raconta que sa sœur était comme une âme en peine, et qu'elle pleurait toutes les cinq minutes. Ce discours n'arrangea point les affaires. Gosseline ne les arrangea pas davantage en prodiguant à la jeune fille ces encouragements qui achèvent les timides, et en égayant le dîner de ces propos graveleux, de ces allusions dites gauloises, qui sont de rigueur dans les noces de campagne.

Pour plus de cérémonie, Céline, au lieu de mettre le couvert dans la salle à manger, l'avait dressé dans la boutique même, sur une planche que supportaient deux tréteaux. La nappe damassée appartenait à une cliente, et les serviettes étaient artistement pliées en éventail, comme cela se pratique dans les meilleurs hôtels où fréquentent les voyageurs de commerce. Des draps, suspendus pour sécher, faisaient, tout autour de la pièce, une décoration de Fête-Dieu ; la lumière du bec Auer rayonnait sur ces blancheurs, et Victoire elle-même, vêtue de blanc, modeste, un peu grognon, semblait avoir fait sa première communion le matin. Le pâté contenait un canard tout entier. C'était un pâté d'Amiens, que Maximilien avait fait venir de Paris. Gosseline avait procuré le vin de Saumur.

Mais le dîner fut assez morne. Gosseline, dès le potage, oublia de soutenir la conversation. Céline

oubliait de rudoyer sa sœur, et semblait penser à autre chose. En vérité, ils pensaient tous les quatre à la même chose. C'est qu'à cet âge, on ne conçoit guère qu'une partie carrée puisse commencer autrement que par un dîner fin ; mais on n'est pas plus tôt à table qu'on voudrait déjà en être sorti. Ils n'osaient pas dire, mais ils pensaient : « Dépêchons-nous, nous ne sommes pas ici pour nous amuser. » Heureusement, Maximilien, qui n'avait pas grand'faim, avait grand'soif; et, comme il n'était pas accoutumé au vin de Saumur, il se grisa.

Ce fut une grande commodité pour Victoire. Il était hors d'état de se mettre au lit sans aide, elle ne refusa pas de l'aider. S'il avait eu conscience, jamais elle n'aurait osé le désirer, le toucher. « J'ai bien de la chance qu'il soit gris, se disait-elle. Mais c'est peut-être mal d'en profiter? » Par scrupule, ou bien pour s'humilier davantage, pour la sensualité de s'humilier, elle faillit lui dire qu'elle savait... Mais non. Elle ne dit rien. Plus favorisée que la Psyché antique dont elle ne connaissait pas l'histoire, elle avait pu lever la lampe sans laisser tomber une goutte d'huile brûlante sur le corps du dieu endormi, et il ne s'était pas réveillé, il n'avait pas fui à tire-d'aile...

Elle noua ses deux bras autour du cou, elle posa ses lèvres sur les lèvres de son ami ; et quand

leurs yeux se touchèrent presque, quand leur regard devint comme un contact sans cesser d'être un regard, il la vit sourire, de cet inquiétant sourire où la malice féminine transparaît, noyée de volupté trouble.

XXIX

COUPS DE TONNERRE DANS LE CIEL SEREIN.

BIEN que l'exhibition des journaux soit interdite dans les casernes, le maréchal des logis de garde, assis devant le poste, avait déployé une feuille du soir toute pavoisée de manchettes. Les sous-officiers qui flânaient dans la cour en attendant l'heure du mess, venaient à lui des quatre points cardinaux et lui demandaient les nouvelles. L'adjudant de semaine les lisait par-dessus son épaule. Maximilien et Gosseline, qui allaient sortir pour se rendre, ainsi que tous les soirs, chez les blanchisseuses, s'arrêtèrent intrigués; et au lieu de dire : « Permission de sortir, maréchal des logis? » ils interrogèrent ce sous-officier sur l'état de l'Europe. Ils apprirent qu'un grave conflit venait de s'élever entre la France et l'Allemagne.

Cette histoire est embrouillée. Le prince de Monténégro avait manifesté sans rire l'intention de déclarer la guerre à l'empereur d'Autriche, roi de Hongrie. Juché sur son inaccessible montagne

noire, il ne risque rien à provoquer les plus formidables adversaires. Il a beau dire : « Viens-y donc, grand lâche », personne n'y vient.

L'empereur allemand s'était empressé de télégraphier au prince de Monténégro l'expression de ses sympathies platoniques, et l'empereur d'Autriche n'avait pas dissimulé que ce procédé ne lui paraissait pas amical, surtout de la part d'un allié. Alors, Guillaume II, qui n'est pas à une dépêche près, avait télégraphié le même soir à François-Joseph qu'il n'était pas moins de cœur avec lui qu'avec le prince de Monténégro. Pour lui donner une preuve effective d'attachement et de fidélité, il lui annonçait l'envoi d'un plan de campagne par le plus prochain courrier. François-Joseph remercia beaucoup monsieur son frère, et lui assura qu'il serrerait ce plan avec soin dans un tiroir. Les dépêches des deux souverains, qui étaient confidentielles, furent publiées dans tous les journaux, et, à la grande surprise de l'un au moins des deux correspondants, elles provoquèrent par toute l'Europe un accès de la meilleure gaieté.

Le kaiser ni son peuple ne partagèrent point cette hilarité générale. Les Allemands ignorent le ridicule; mais quand l'univers leur rit au nez, ils se disent judicieusement : « Ce doit être cela. » Ils sentirent la nécessité de prendre des mesures pour éviter, autant que possible, le retour de tels

incidents. Comme ils ont le sens du respect, ils tombèrent d'accord que la personne auguste de l'empereur devait être tenue en dehors et au-dessus du débat. Mais comme ils ne sont pas fort délicats, même quand ils respectent, ils ne crurent pas manquer à leur souverain en proposant que Sa Majesté fût soumise à l'examen des médecins aliénistes.

Cette proposition piqua l'empereur. Le télégraphiste qui avait expédié les dépêches fut blâmé. Le chancelier annonça par circulaire à tous les ambassadeurs de l'empire qu'il aurait une attaque d'apoplexie la semaine prochaine. Mais l'émotion du public ne s'apaisait point. Il ne restait plus, pour sortir de là, qu'à chercher querelle à la France. Les occasions en étaient fréquentes, presque quotidiennes, et l'on n'avait que l'embarras du choix.

Depuis quelques mois, la plupart des ballons allemands qui n'éclataient pas préalablement en l'air, atterrissaient de notre côté de la frontière : c'était comme un fait exprès. Les aéronautes protestaient qu'on ne devait s'en prendre qu'au vent, qui souffle fréquemment de l'est. Huit jours à peine après l'échange des télégrammes impériaux, un nouveau ballon allemand nous tomba du ciel. Les douaniers français sont vigilants. Deux de ces fonctionnaires se cramponnèrent à la nacelle

de l'aérostat, à peine eut-elle touché terre, et dirent à deux voyageurs qui étaient dedans : « Avez-vous quelque chose à déclarer? » Les voyageurs répondirent négativement, comme il est d'usage. Les douaniers, comme il est également d'usage, n'en crurent pas un mot, et eurent tôt fait de découvrir dans la nacelle une caisse qui contenait des montres. Les deux contrebandiers, se voyant pris, insultèrent les douaniers, qui les passèrent à tabac. Ils proclamèrent alors que ces montres étaient des chronomètres façon américaine, à huit marks (dix francs) la pièce, que le kronprinz daigne fabriquer, et pour lesquels il a pris un brevet.

Le gouvernement impérial exigea la restitution des montres consfisquées. Le gouvernement de la République refusa de les rendre et de blâmer de braves douaniers qui n'avaient fait que leur devoir. Le gouvernement impérial demanda un arbitrage, et le gouvernement de la République s'empressa d'accéder à ce désir, peut-être avec l'arrière-pensée malicieuse qu'on allait s'amuser un brin. Alors le gouvernement impérial demanda des excuses avant l'arbitrage, et le gouvernement de la République eut encore la malice de répondre qu'il en ferait bien volontiers, à condition que le gouvernement impérial lui rendît la politesse. « Soit! dirent les Allemands. Tirez les premiers.

— Non, répondirent les Français; mais tirons ensemble. » Et ils proposèrent une formule de regrets simultanés et réciproques. Tout allait donc s'arranger, hélas! lorsque le chancelier, qui ne perdait pas le nord malgré l'imminence de son attaque, déclara que la formule française était inacceptable, et que l'honneur allemand ne se tiendrait point pour satisfait, à moins que les regrets simultanés et réciproques ne fussent remplacés par des regrets réciproques et simultanés. L'ambassadeur allemand fit en même temps répandre le bruit qu'il allait perdre une cousine éloignée, et qu'il serait absolument obligé de quitter son poste pour aller faire acte de présence aux obsèques.

— C'est la guerre, dit Maximilien.

— Oui, dit Gosseline, ça y est.

Ils n'avaient pas reçu au cœur le moindre petit choc. Ils n'éprouvaient aucune appréhension, ils n'étaient pas non plus soulevés d'enthousiasme; mais ils goûtaient ce prodigieux soulagement, cette dilatation et cette plénitude, que procure, dans la vie privée, le geste de flanquer une gifle à un sot.

Il leur parut oiseux d'aller chez leurs maîtresses, qu'ils pensaient quitter demain matin ou cette nuit, et sans doute pour ne les revoir jamais. Ils y allèrent cependant, par convenance; mais comme ils virent qu'elles n'avaient entendu parler de rien,

ils se gardèrent de leur rien dire. Ils prétextèrent une affaire de service pour rentrer avant huit heures.

— Au fait, dit en chemin Maximilien, toi, vieux, tu ne pars pas!

— Oh! répondit avec fierté le garde-manège, il faudra voir.

Ils pensaient trouver les chambrées en tumulte, et ils n'étaient pas sans inquiétude sur les dispositions de leurs compagnons d'armes. Certains ne se gênaient pas pour dire, en temps ordinaire, que les prolétaires de tous pays doivent se concerter pour empêcher des luttes fratricides, et qu'un décret de mobilisation serait le signal d'une grève. Il y avait notamment un fort ténor, ébéniste du faubourg Antoine, qui, le soir, fourrait sa tête sous ses couvertures pour fredonner l'*Internationale*. Mais la chambrée n'était pas plus agitée aujourd'hui ni plus recueillie que de coutume, et sur les bonnes figures sans mystère de ses camarades, Maximilien lut aisément des sentiments tout pareils à ceux qu'il éprouvait lui-même : une sérénité de courage que nul enthousiasme ne soulevait, mais que n'altéraient ni le regret ni la crainte, et une sorte de grand contentement puéril. L'ébéniste ne chantait pas l'*Internationale*, et il ne se lassait pas de répéter : « Ah! les cochons tout de même, ah! les cochons! » Cette façon de dire,

bien qu'elliptique, ne pouvait laisser aucun doute sur l'intention où il était de faire tout son devoir.

Maximilien, tournant par hasard la tête, vit avec étonnement Coco Sorbier déjà couché, et qui grelottait dans son lit.

— Ah ça! qu'est-ce que tu as donc? lui demanda-t-il un peu rudement.

(Car il craignait que ce ne fût de peur que Coco Sorbier grelottât.) Mais il s'accusa de jugement téméraire, et dit ensuite avec douceur :

— Pourquoi n'es-tu pas allé là-bas ce soir? Tu es malade?

Coco lui répondit, avec un peu d'amertume :

— Je n'ai pas mis les pieds là-bas depuis huit jours. Tu t'en serais aperçu si tu ne m'avais pas toi-même complètement lâché depuis plus de six semaines.

— Oh!... murmura Maximilien, désespéré d'avoir mérité ce reproche.

Mais soudain une angoisse plus cruelle que son remords l'étreignit, et d'une voix sourde, comme si déjà il sentait rôder la mort, il répéta :

— Mais, mon pauvre Coco, qu'est-ce que tu as donc?

— J'ai que je suis foutu, répondit Coco.

Et il souriait, comme seuls savent sourire les enfants qui se sentent mourir.

« Alors, pensa Maximilien, lui non plus ne partira pas si on marche? » Il sentait qu'il n'aurait presque plus de plaisir à cogner si son Coco n'y était pas. Il dit :

— Tu es bête! Est-ce qu'on est foutu comme ça, à nos âges?

— Mais oui, je t'assure, répondit Coco, rien n'est plus ordinaire. C'est à se demander comment ça n'arrive pas tous les jours à tout le monde. Moi, je n'ai jamais été très solide. J'avais besoin de ménagements, d'une vie facile. Il n'aurait pas fallu être si riche, si tôt. J'ai eu trop de gens après moi. Ils n'ont jamais voulu me laisser tranquille. Mais, vieux, je ne veux pas t'embêter de mes histoires. Voilà. J'ai remarqué que tous les soirs, régulièrement, à cinq heures, j'avais un mouvement de fièvre. Je me suis regardé dans la glace, et — tu vois la tête que j'ai — je me suis douté tout de suite de ce que c'était. J'ai encore traîné quelques jours, et puis, je ne pouvais plus. Ce soir, quand le major est revenu pour la contre-visite, je l'ai prié de m'ausculter. Il m'a dit : « Déshabillez-vous. » Après, je lui ai dit : « Je suis foutu? » Naturellement, il m'a répondu non. C'était une façon de me répondre oui. Alors voilà, j'entre demain à l'hôpital.

— Mon pauvre Coco... fit Maximilien.

Et, ne sachant que dire, il s'assit sur le lit de

Sorbier, il prit entre ses mains la pauvre main faible et ardente. Des minutes passèrent. Il dit : « Tu sais, je ne te lâcherai plus, j'irai te voir tous les jours. » Coco fit un signe. Maximilien était encore là quand l'appel sonna. Il dut quitter son ami, aller se placer auprès de son propre lit. Ensuite il se coucha, il avait oublié de dîner. Il dormit aussi paisiblement que d'habitude, mais, en se réveillant, il espérait qu'il avait fait un mauvais rêve... Vers neuf heures, Coco fut conduit à l'hôpital.

Maximilien et Gosseline allèrent le voir à cinq heures. En chemin, comme ils n'osaient point s'entretenir de lui, ils parlèrent de la guerre menaçante.

— L'attitude de nos camarades, dit Maximilien, m'a surpris agréablement. Je craignais qu'ils ne manquassent d'entrain. Ils ne font pas de bruit, ils ne poussent pas de cris inutiles, mais leur assurance calme fait plaisir à voir, et ils ont un air de contentement. Je doute qu'ils accordent leur conduite aux théories subversives que trop souvent nous les avons entendus développer.

— Une de nos qualités les plus précieuses, repartit Gosseline, c'est notre inconséquence : elle est le correctif de notre idéologie. Les Français abusent de la raison pure, qui les mènerait à l'absurde s'ils ne faisaient bon marché, dans la pra-

tique, des opinions auxquelles ils tiennent le plus logiquement. Ils ne sont superstitieux que de raison, mais ils n'obéissent qu'à leur caractère. Et ce caractère est sensiblement le même à tous les rangs de la société. Ouvriers, intellectuels, bourgeois, l'on ne saurait impunément nous échauffer les oreilles. Nous ne sommes pas des matamores, mais nous devenons capables d'héroïsme dès que la moutarde nous monte au nez. A l'heure présente, tous les partis savent gré au ministère de sa bonne tenue, bien française, ferme, polie, avec un rien d'impertinence que les étrangers ne soupçonnent pas, mais qui n'est pas perdu pour nous. Nous autres, nous ne pouvons nous défendre de considérer les relations internationales comme des manières de relations mondaines. Comme les gens qui ont du monde savent se tenir dans un salon, notre peuple sait se tenir sur une avenue quand il reçoit un souverain. Les nations nous sont sympathiques ou antipathiques selon qu'elles sont d'un commerce agréable ou déplaisant. Il est certain que nous ne pouvons pas sentir les Allemands : ce n'est pas parce qu'ils nous ont pris l'Alsace et la Lorraine, c'est parce qu'ils ne savent pas vivre. Et surtout, ils nous rasent. Non jamais, jamais en France on ne tolérera les raseurs. Jamais, au nom de l'intérêt ni de la prudence, on n'obtiendra de nous que nous nous privions de

leur rire au nez quand ils font des gaffes, de leur marquer que leur obséquiosité nous dégoûte, et de leur mettre notre pied quelque part s'ils deviennent grossiers.

Maximilien écoutait à peine ses propos. Il voyait de loin les grands bâtiments de l'hôpital, et il avait le cœur serré. Cependant, quand il y pénétra, quand il suivit la longue galerie vitrée, ornée de bustes, qui donne de part et d'autre sur des jardins, il se sentit réconforté, il pensa : « On doit être bien soigné ici... » Mais il rencontra de pauvres vieux hospitalisés, à demi gâteux, qui erraient, et il sentit une détresse affreuse. Il rencontra une sœur, jolie sous les ailes blanches de sa coiffe. Il monta péniblement un escalier de bois sonore. Il dit à Gosseline.

— Et Guillaume II personnellement, vieux? Que penses-tu de Guillaume II?

Mais, en haut de l'escalier, ils trouvèrent plusieurs camarades convalescents, vêtus d'un sinistre costume d'hôpital qui les faisait ressembler à des forçats, — à des forçats innocents, joyeux de revivre. Puis le maréchal des logis de planton vint à eux et leur indiqua la salle où était Coco Sorbier.

Et du seuil ils le virent, parmi les draps blancs, si pâle, déjà transfiguré, ils virent son regard qui les désirait.

XXX

SERVITUDE MILITAIRE.

FAUCHELEVENT était assis près du lit de Coco Sorbier. Il lisait un journal. Il restait là pour tenir compagnie au malade, mais il ne lui parlait pas afin de ne pas le fatiguer. Maximilien et Gosseline s'assirent comme des enfants sages; car il est naturel de prendre une attitude recueillie dans les lieux que sanctifient la douleur et la mort.

La salle contenait douze lits, mais il n'y avait que deux malades, outre Coco. Même, l'un des deux, qui se levait pour la première fois, était installé dans un fauteuil Voltaire, et il souriait d'un air hébété. L'autre était un fantassin, qui avait reçu par accident une masse de fer sur la tête, et qui était en train de mourir d'une méningite. Un sac de glace, qui se balançait au bout d'une ficelle, effleurait son front. Il poussait une plainte continuelle, d'une douceur atroce; et cela

était si terrible à entendre, perçait le cœur si cruellement, qu'on s'étonnait de pouvoir l'entendre sans défaillir ; et puis, après quelques instants, on ne l'entendait plus parce qu'on était habitué.

Coco, les yeux fermés, murmura :

— Vous pouvez causer. Je vous écouterai. Ça me distraira.

Ils n'éprouvaient aucun désir de parler; mais, pour lui obéir, ils firent un grand effort. Heureusement, ils avaient un sujet de conversation tout indiqué, et même qui s'imposait : la guerre menaçante. Gosseline tendit le doigt vers le journal que tenait Fauchelevent, et dit :

— Hein?

— Oui! répondit Fauchelevent.

Ces deux monosyllabes signifiaient qu'ils pensaient de même sur le différend franco-allemand. Mais un dialogue si bref et si morne ne pouvait guère divertir Coco. Maximilien, qui avait plus de monde que les deux autres, s'en mêla. Il dit à Gosseline :

— Je te demandais, vieux, tout à l'heure, comme nous montions l'escalier, ce que tu penses de Guillaume II.

Avant que Gosseline ouvrît la bouche, Fauchelevent manifesta ce qu'il en pensait lui-même. Il n'articula pas un seul mot; mais il fit une mimique expressive, d'où les spectateurs pouvaient

inférer sans trop de complaisance qu'il haïssait l'empereur allemand par devoir de patriotisme, mais qu'il ne laissait pas de lui rendre justice, et de lui attribuer le génie, assaisonné du je ne sais quoi.

— Ce n'est pas mon avis, répondit Gosseline à ces affirmations muettes. Guillaume II n'a jamais paru extraordinaire qu'en France : nous y mettons de la coquetterie. De plus, nous sommes byzantins en psychologie, et nous ne croirions jamais avoir analysé un sentiment ou démonté un caractère, si nous n'y avions découvert des dessous et des abîmes, de l'inintelligible et de l'inextricable.

— Tu ne nieras point cependant, objecta Maximilien, que l'empereur soit déconcertant et compliqué ?

— Nous disons la même chose des femmes, repartit Gosseline, et leur complication n'est qu'un manque d'ordre, un défaut absolu de logique, ou même de sens commun. Bien des âmes sont compliquées à la façon des chemins de fer turcs, que l'entrepreneur a construits en spirale pour tirer, si j'ose dire, à la ligne, parce qu'il était payé tant le kilomètre.

— Vous ne lui refuserez pas, dit Fauchelevent, une espèce de génie !

— C'est, dit Gosseline, ce que je lui refuserai en premier lieu. La méthode n'est point différente

pour expliquer les phénomènes de la nature ou les caractères humains. Nous devons passer en revue les hypothèses que notre imagination nous suggère, en commençant par la plus simple. Dès que nous en tenons une suffisante, nous avons le droit de dire que nous tenons la vérité, et il nous est même interdit de pousser la recherche plus loin. Or, pour expliquer tout Guillaume II, pour le dépouiller de ce masque énigmatique, il me suffit d'admettre qu'il n'est pas très intelligent, je l'admets et je m'en tiens là.

Maximilien et Fauchelevent se récrièrent. Coco lui-même fit entendre un petit gémissement désapprobateur. Mais Gosseline ne démordit pas de son hypothèse.

— Lorsqu'un homme, reprit-il, ne dit jamais ce qu'il faut dire et toujours ce qu'il ne faudrait point; lorsque tous ses gestes sont inopportuns et toutes ses actions malheureuses; lorsqu'il écrit, comme il parle, à tort et à travers, qu'il ignore ce qu'il devrait savoir et aggrave cette ignorance d'une formidable confiance en soi, j'appelle tout cela, d'un seul mot, défaut d'intelligence ; et je ne crois pas faire un jugement téméraire ni excéder les droits de la logique en affirmant qu'un homme à qui l'intelligence manque n'est pas supérieurement intelligent.

— Parbleu! dit Fauchelevent, vous aurez tou-

jours raison : vous répétez deux fois la même chose. Comme c'est malin ! « Pourquoi l'opium fait-il dormir ? Parce qu'il a une vertu dormitive. »

— Admirable parole, dit Gosseline, et qui est la formule-type de la science. Seuls, les gens dépourvus de tout esprit scientifique peuvent s'en moquer. La science ne nous a jamais promis de nous enseigner autre chose ; et c'est pourquoi il n'est pas vrai qu'elle ait fait banqueroute.

— Pour en revenir à Guillaume II... dit Maximilien.

— Pour en revenir à Guillaume II, nous sommes, nous autres Français, des enfants qui ouvrent leurs joujoux afin de voir ce qu'il y a dedans. Nous avons bien raison, car ce divertissement n'est point sot. Mais nous avons tort de vouloir absolument qu'il y ait toujours quelque chose dans les joujoux que nous ouvrons. Bien souvent nous n'y trouvons rien. Les jouets du concours Lépine sont ingénieux, mais le mécanisme secret qui les fait mouvoir n'est pas de la même qualité que l'automate de Vaucanson.

Cet automate et ce Vaucanson choquèrent Fauchelevent, qui respectait le principe monarchique jusqu'en la personne d'un souverain étranger et, tranchons le mot, ennemi. Il déclara que Guillaume II restait à ses yeux une grande figure.

— Ce César très moderne, dit-il, a la foi. Il y a en lui du paladin.

— Du paladin et de bien autre chose, repartit Gosseline. Il y a assurément du burgrave, mais il y a aussi de l'amiral suisse. Je vous accorde que cela fait un mélange pittoresque, et je n'ai pour ma part jamais nié que Guillaume II ne m'amusât (au sens où les artistes ont coutume de prendre ce terme). Il a la foi, je vous le concède également. Mais le mot « foi » veut être défini, et est susceptible de deux sens fort différents : la foi consiste à croire, et aussi à croire que c'est arrivé. Je vous accorde la foi de Guillaume II, mais accordez-moi qu'elle consiste à croire que c'est arrivé. J'avoue qu'il a grande allure; mais il a plusieurs grandes allures. Cette diversité est recommandée aux comédiens, mais non pas aux empereurs : nous préférons qu'ils n'aient qu'une seule manière d'être épiques, et que, cabotinage pour cabotinage, ils imitent Napoléon plutôt que Fregoli. Puisque j'ai nommé Napoléon, j'admettrai encore, pour vous faire plaisir, que Guillaume n'est pas moins universel que lui. Mais il l'est d'une autre façon. Il l'est comme un candidat au bachot qui vient de repasser toutes les sciences dans un manuel, à la veille de son examen. C'est qu'en effet il a reçu de l'instruction, une instruction *sterling* comme disaient nos

grands-pères quand ils croyaient plaisanter, une instruction intégrale, une de ces instructions qui ressemblent à une bibliothèque composée des meilleurs auteurs. Avait-il assez d'estomac pour assimiler cette nourriture indigeste?

Coco Sorbier fit un effort de politesse héroïque pour paraître s'intéresser à la conversation : car il pressentait les choses éternelles et celles d'ici-bas ne le souciaient déjà plus. Il murmura :

— Ce n'est pas un aigle.

Gosseline repartit :

— Dans une comédie charmante, on dit à l'amoureuse la même chose du jeune premier; et elle répond : « Qu'est-ce que je ferais d'un aigle? » Mais un empereur n'est pas un jeune premier et les Allemands ne diraient pas : « Qu'est-ce que nous ferions d'un aigle? » Car c'est précisément de cet oiseau qu'ils auraient besoin. Guillaume II est cependant bien empereur sur un point : il n'a aucun sens des réalités, il méconnaît prodigieusement les hommes. Il a pu vivre durant de longues années dans l'intimité la plus étroite avec des gens dont les mœurs étaient singulières, sans même concevoir l'ombre d'un soupçon; et cela, quand on y pense, est d'un comique presque grandiose, cela n'est vraisemblable que d'un souverain. Mais Guillaume II est aussi un homme, un individu, il a sa sensibilité propre : et c'est un tendre,

un jaloux, un malade, il a, du moins dans l'ordre sentimental, le délire de la persécution. Son rang ne lui permet guère d'exercer humainement cette sensibilité : faute de mieux, il la transpose dans la diplomatie. Et c'est ainsi que nous le voyons sans cesse ébaucher de véritables romans d'amour internationaux. Il fait à l'Angleterre des avances, disons même des propositions. Si elle les rebute, il se pique, il se fâche, il boude. Il récrimine, il prend la terre à témoin, il se confesse, il écrit. Il écrit surtout. Il a la manie d'écrire. C'est la preuve de son ingénuité : la baronne d'Ange n'écrit jamais.

A cet instant, le blessé se plaignit plus haut. Les trois causeurs remarquèrent qu'il n'avait pas cessé de se plaindre; et ils eurent honte de tenir si près de lui des propos qui, même graves, étaient trop frivoles encore, et inégaux à la majesté du lieu. Coco dit :

— Je me sens un peu fatigué.

Maximilien et Gosseline se levèrent et promirent de revenir demain. Fauchelevent les suivit. Mais il fut appréhendé, dehors, par des hommes qui rôdaient à l'entour de l'hôpital. Maximilien devina que c'était de ces personnages mystérieux qui depuis plusieurs mois tourmentaient le pauvre Coco. Une grande tristesse l'envahit. Il fut démoralisé. Cette guerre, dont on parlait, il la dé-

sira, par haine de vivre. Il la désira si fort qu'il crut que c'était un pressentiment, qu'elle était déclarée, qu'il venait d'en recevoir la miraculeuse révélation. Et il fut réconforté soudain, il éprouva une joie âpre, mâle. « Deviendrais-je enfin un caractère? » se dit-il. Et il hâtait le pas, traînant Gosseline vers le quartier.

Il n'y trouva point d'ordre de mobilisation. Il lut même dans un journal que la paix semblait assurée, bien que l'Allemagne tînt plus ferme que jamais aux regrets réciproques et simultanés, la France aux regrets simultanés et réciproques. Mais il apprit une autre nouvelle, d'intérêt moins européen, savoir que le brigadier fourrier de son escadron passait maréchal des logis, et lui-même brigadier fourrier.

Cette promotion lui valait une chambre à part, le revolver au lieu de la carabine, le pantalon garance et le képi de fantaisie. Il s'en réjouit démesurément; mais il rougit d'être si gai, à la veille peut-être de perdre un de ses plus chers amis. Du moins, il voulut annoncer le plus tôt possible cette grande nouvelle à Coco. Il devait justement, le lendemain matin, communiquer une note à domicile aux divers officiers de l'escadron. Il passa d'abord à l'hôpital. Coco ne lui parut pas trop mal, et quand la sœur lui dit en le reconduisant : « Le pauvre enfant n'en a plus que

pour trois ou quatre jours », il n'y put croire. Il rentra cependant au quartier d'un pas lourd, d'un pas de deuil. Il vit à la grille l'adjudant de semaine qui le guettait.

— Est-ce que vous n'êtes pas fou, lui dit ce sous-officier, de rester dehors plus de deux heures pour faire trois courses de cinq minutes? Vous débutez bien comme tambour! Vous aurez quatre jours à la chambre.

La punition même affecta peu Maximilien, quoique ce fût sa première punition sérieuse. Mais il pensa : « Quatre jours? Je ne verrai plus Coco vivant, je ne le verrai pas mourir! » Et lui, si bon soldat, qui avait même goût au métier, il sentit si affreusement la servitude militaire qu'il faillit crier de rage et de rébellion.

Il grimpa à sa chambre, — sa chambre qu'il méditait de décorer, mais qui était encore toute nue. Il regarda les murs, et il dit tout haut : « Je ne savais pas que je l'habiterais si peu de temps... » Car il venait de prendre brusquement une résolution extrême : plutôt que de ne pas revoir Coco, de ne pas le voir mourir, il voulait déserter. Quand il pensa le mot — après la chose — le cœur lui manqua. Dieu! quitter le régiment, qu'il aimait, qu'il aimait presque autant que Coco et Gosseline! Et ce fut comme un bref débat de tragédie, entre deux sentiments, entre deux devoirs contraires.

Mais pouvait-il ne pas donner gain de cause à celui qui allait mourir? Puis il pensa : « Déserter à la veille d'une guerre, et d'une guerre que je souhaitais! » Mais ce scrupule ne put le retenir davantage. Il pensa enfin : « Que je suis bête! La première chose que je ne pourrai pas faire, si je déserte, ce sera d'aller voir Coco à l'hôpital militaire. Je serais repincé tout de suite. » Alors il ne songea plus à cette folie; mais il fut en proie à un désespoir morne, coupé de crises de rage qui le réveillaient même la nuit, les poings crispés.

Le premier soir, quand Gosseline sortit, il eut à peine la force de lui dire :

— Tu m'excuseras auprès de Coco, je ne peux pas sortir, je suis consigné.

Et il se détourna pour que Gosseline ne le vît pas pleurer. Le garde-manège rentra vers six heures et dit qu'il n'y avait rien de nouveau, c'était toujours la même chose. En effet, il n'y eut rien de nouveau jusqu'à la fin, tout se passa sans le moindre imprévu : Coco Sorbier s'éteignait peu à peu, de façon à mourir ponctuellement.

La souffrance de Maximilien fut un peu moins aiguë le second jour. Mais, dès le réveil du troisième jour, il ne se sentit pas capable de la supporter une heure de plus. Alors, tout d'un coup, il s'avisa du parti le plus simple. Il alla droit à son

capitaine, qui traversait la cour; il lui barra le chemin et se planta devant lui dans une attitude militaire. Le capitaine regarda son tambour et, avant de savoir ce qu'on lui voulait, comprit que, d'un mot, il allait se faire haïr — ou aimer, aimer jusqu'à la folie du martyre.

Maximilien dit simplement :

— Mon capitaine, voulez-vous m'autoriser à sortir quoique je sois consigné? Mon ami le cavalier Sorbier va mourir, et je voudrais bien le revoir.

L'officier répondit :

— Allez.

Maximilien salua, fit demi-tour par principe, puis trois ou quatre pas à la cadence réglementaire, et puis courut vers la grille éperdument.

XXXI

CELUI QU'AIMENT LES DIEUX...

A quelque distance de l'hôpital, Maximilien fut obligé de s'arrêter pour reprendre haleine. Il repartit, mais plus lentement. Son impatience d'arriver était combattue par une appréhension. Il croyait que toute entrevue suprême doit être entourée de solennité. Il ne savait pas si on allait le laisser bien cœur à cœur avec son ami. Après avoir obtenu, contre tout espoir, de le revoir une dernière fois, il tremblait que cette triste joie ne lui fût gâtée par des cérémonies. Il n'aimait guère non plus les scènes dramatiques. Non qu'il fût lâche, mais il était délicat ; et il avait du goût.

Son goût ni sa délicatesse ne furent offensés. Sa sensibilité même ne fut point surmenée. Il ne trouva point Coco trop changé, depuis si longtemps qu'il ne l'avait vu — presque trois jours !

Le pauvre garçon avait bien encore maigri ; mais sa gentille figure de parigot n'était pas faite pour avoir bonne mine : une des grâces de Gavroche est d'être souffreteux.

« Comme il ressemble à Julot! » pensa Maximilien.

— Ah ! te voilà, dit Coco, avec un charmant sourire. Je te croyais consigné?

— Le capitaine m'a permis de sortir pour venir te voir, dit Maximilien, souriant aussi.

Ils se prirent les mains. Le petit malade était si radieux que le tambour en eut le cœur percé de joie. « Ah ! se dit-il fièrement, je n'ai pas beaucoup d'amis, mais par exemple ils m'aiment bien! »

Coco murmura :

— Je suis content de te voir, parce que, justement, j'avais quelque chose à te dire.

Et il fit signe à Fauchelevent qui était là, et Fauchelevent s'écarta ; mais tout cela se passa très simplement, et ne parut pas arrangé comme une scène d'adieux. Maximilien se pencha sur le lit et demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je tenais, répondit Sorbier, à t'exprimer mon regret... de t'avoir dit... un jour, tu sais... à propos de cette histoire des traites... que tu étais une canaille et un escroc.

— C'est pourtant vrai! fit Maximilien : et il

souriait encore, amusé, tant la chose lui paraissait stupide, invraisemblable. Tu m'as dit ça ! Toi !... Et tu y penses encore ?... Moi, je te jure que je n'y ai jamais repensé. Comment fais-tu pour te rappeler cette bêtise-là ?

— C'est, dit Coco, que, maintenant, je me rappelle des tas de choses que je croyais avoir oubliées.

Il toussa un peu, et reprit :

— D'ailleurs... je peux bien te l'avouer : même quand je disais... ça... tu sais, je n'en croyais pas un mot... Ou bien, ça ne m'empêchait pas de t'aimer... C'est drôle, tous mes souvenirs me reviennent... tous, pêle-mêle... mais ils passent... et il n'y a que les souvenirs d'amitié qui restent... Il me semble que les autres n'ont pas d'importance... Mais j'ai beaucoup aimé mes camarades et ils me l'ont bien rendu... Après ça, je n'ai jamais fait que des sottises : mais qu'est-ce que ça fout ?

— C'est drôle, dit Maximilien, tout à l'heure, en arrivant, je faisais précisément les mêmes réflexions... Mon Coco... nous ne valons peut-être pas bien cher... mais nous avons bon cœur.

— Oui, murmura Coco, on ne peut pas nous retirer ça, que nous ne sommes pas méchants.

— Il faut, dit Maximilien, que je retourne au quartier. Le capitaine a été bon type de me laisser sortir, je ne dois pas abuser de la permission.

Ils se dirent adieu comme des gens qui se sont vus la veille et qui se reverront le lendemain ; de sorte que Maximilien partit de l'hôpital rassuré. Il avait un sentiment d'aise, et comme de renaissance, qui l'empêchait de concevoir que son ami pût bientôt mourir. Toutes les idées sombres qui, ces derniers jours, le hantaient, qui lui suggéraient de souhaiter la guerre, s'en allaient de lui. Il fit réflexion que cela serait bien ennuyeux de tout quitter ; et il acheta un journal pour voir s'il y avait du nouveau.

Mais il ne le déplia pas, il songeait à autre chose. Il songeait à ce que Coco venait de lui dire de l'amitié. L'amitié le faisait penser à l'amour, et il se disait :

« Quelle chance que Coco n'ait pas demandé à être soigné chez lui, et qu'il soit malade à l'hôpital où nos femmes ne peuvent entrer ! Au château, nous aurions eu tout le temps Irma et Lucienne sur les bras. »

Puis il songea aussi à la pauvre Victoire, et il eut remords de la négliger. Mais il se dit :

« Le capitaine m'a permis de sortir pour aller voir mon ami malade, il ne m'a pas permis de sortir pour aller voir ma maîtresse. D'ailleurs, ma consigne finit demain. »

Et, par esprit de discipline, il rentra tout droit au quartier sans passer à la blanchisserie.

Il monta au bureau de l'escadron, où il avait maintenant son travail depuis qu'il était tambour. Il s'assit devant la table encombrée de pièces de comptabilité, et il déplia son journal. Il vit d'abord, à la manchette, que tout péril de guerre était conjuré.

« Tant mieux », pensa-t-il ; et il dit au chef :

— Il paraît que nous n'aurons pas la guerre.

— Il paraît, répondit le chef laconiquement.

C'était un jeune homme sérieux, tout à son affaire, qui voulait que la besogne du bureau fût faite, et qui avait pris le parti de la faire lui-même. Maximilien sentit qu'il ne se souciait point de bavarder, et entama la lecture des dépêches.

Les causes du maintien de la paix n'étaient guère moins compliquées et singulières que les origines du précédent *casus belli*. L'empereur allemand, quand il s'était vu menacé d'un conflit avec la France, avait cru devoir caresser ses alliés ; et il avait écrit à l'empereur d'Autriche une deuxième lettre, d'une importance politique aussi considérable que la première, mais d'un tour plus familier. Il y énumérait ses griefs contre les divers souverains d'Europe, en termes pittoresques à faire frémir le protocole et à étonner même Saint-Simon. Après avoir blagué (c'est le mot) — assez lourdement — la taille brève de Sa Majesté le roi d'Italie, et comparé le meurtre de l'ancien roi de

Serbie au crime de la rue de la Pépinière, en faisant une assimilation désobligeante de certaines gens qui auraient profité de ce meurtre au maître d'hôtel de M. Remy, il s'oubliait jusqu'à traiter de grec le roi des Hellènes, et le roi Edouard de rastaquouère. Il ne ménageait pas non plus les potentats de la finance, et il qualifiait carrément les Rothschild de juifs.

Comme toutes les lettres que l'on a l'imprudence de signaler aux indiscrets par la mention « personnelle », celle-ci provoqua la curiosité ; et je ne saurais dire comment cela se fit, mais elle fut publiée dans tous les journaux du monde avant que l'empereur d'Autriche, à qui elle était personnellement adressée, en prît connaissance. On devine que les personnes visées furent les seules à ne pas rire. Le tolle fut général, et jamais l'empereur Guillaume n'eut plus de raisons de se sentir encerclé.

Il comprit que les difficultés qu'il avait avec la France devaient être aplanies à bref délai; et la chancellerie de l'empire fit entendre à notre gouvernement qu'elle ne demandait qu'à résoudre de façon élégante et amiable, mais surtout dans les vingt-quatre heures, la question des regrets simultanés et réciproques ou réciproques et simultanés. Même dans cette extrémité, l'Allemagne ne pouvait abdiquer toute prétention et souscrire à la

formule française; mais elle renonçait à la sienne, et il ne s'agissait plus que d'en imaginer une troisième. Est-il besoin de dire que ce furent nos diplomates qui la trouvèrent, et comme en se jouant? Ils ont bien de l'esprit. Il fut convenu que les deux gouvernements s'exprimeraient simultanément des regrets réciproques. Le bonheur voulut que, ce même jour, un effroyable accident mît en deuil une de nos communes suburbaines. Un glissement se produisit dans une carrière de pierre, et trois ouvriers furent ensevelis. L'empereur allemand profita de cette occasion pour envoyer une dépêche affectueuse à M. le Président de la République, et l'Europe respira.

— Allons, tant mieux, répéta Maximilien.

Et il éprouva une aise nouvelle, il fut porté à l'optimisme; il eut le pressentiment d'une veine meilleure et de dénouements heureux.

Il se mit à faire quelques écritures. Puis il déjeuna au mess. Il monta ensuite à cheval, et ne reprit son travail de bureau que vers quatre heures. Le maréchal des logis chef fut alors appelé chez le capitaine, le fourrier en pied était au magasin, le scribe on ne sait où; Maximilien se trouva seul au bureau. Il s'assoupit quelques instants, et se réveilla en sursaut : on frappait à la porte. Il cria d'entrer. C'était un sergent d'infanterie, qu'il s'étonna de reconnaître; puis il se souvint qu'il

l'avait aperçu ce matin même à l'hôpital, où ce sous-officier était de planton. Mais ce souvenir ne lui suggéra aucune réflexion.

— Le chef n'est pas là? demanda le sergent.

— Non, dit Maximilien, je suis seul.

— Ah! ça ne fait rien, dit le sergent. C'est pour dresser une feuille de décès, parce qu'il y a le cavalier Sorbier, de chez vous, qui vient de mourir à l'hôpital.

— Ah ! fit simplement Maximilien, sans rien sentir qu'un grand froid par tout le corps.

Mais il s'était levé, tout droit.

Le sergent poursuivit :

— Il y a sa plaque d'identité qu'on ne retrouve pas. On retrouve bien son livret individuel, mais pas sa plaque. Vous aurez oublié de la transmettre.

— Ça se peut, dit Maximilien, d'une voix si étrangement lointaine qu'il lui parut qu'il s'entendait parler lui-même d'outre-tombe.

Il sortit du bureau. Il alla à la chambre où Sorbier couchait naguère, qui était sur le même palier, tout près. De la porte, il vit le vide que laissait le lit de Coco, qu'on avait retiré dès le jour de son entrée à l'hôpital. Il vit aussi Gosseline, et il sentit qu'il n'était pas seul au monde. Il lui dit :

— Tu sais, vieux, Coco est mort.

— Oh! fit Gosseline.

Puis Maximilien se trouva à genoux par terre, et un instant il crut qu'il était tombé de saisissement; mais il se rappela qu'il s'était agenouillé volontairement pour aveindre la caisse de Sorbier qu'on avait repoussée sous le lit voisin. Il se rappela aussi que Coco, en partant, lui avait confié la clef de cette caisse. Il l'ouvrit, et d'abord, sur un tas de linge, d'effets mal rangés, il vit la plaque, le petit morceau ovale de métal terni, où le nom et le matricule du mort étaient gravés, avec un trou dans lequel passait un cordonnet noir.

Et quand il vit cette pauvre chose, qui lui rappela sa médaille de Lourdes qu'il ne portait plus, il sentit tout d'un coup que Coco était mort et il se mit à sangloter.

XXXII

VEILLE DE BATAILLE

OCO Sorbier, cavalier de deuxième classe, décédé à l'hôpital militaire, eut un enterrement bien plus beau et plus touchant que s'il était mort à Paris, dans le décor de sa richesse. Comme il n'avait aucune famille, le régiment fut, ce jour-là, vraiment la grande famille. Tous les officiers suivirent le cortège, à l'exception de ceux qui étaient empêchés par leur service. Des permissions furent accordées aux hommes le plus largement possible. Le nombre des cavaliers et des gradés qui accompagnèrent Coco à sa dernière demeure représentait au moins l'effectif de deux escadrons. La plupart d'entre eux ne le connaissaient pas, même de vue; plusieurs n'en avaient jamais entendu parler; mais tous pleuraient, car il leur suffisait de savoir qu'ils avaient perdu un camarade; et

c'était même, pour ceux qui ne le connaissaient pas du tout, une mélancolie singulière, d'avoir appris en même temps et son existence et sa mort.

L'uniforme de hussard n'a aucun caractère funèbre. Les passants faisaient halte; ils regardaient tous ces jeunes hommes vêtus de rouge et de bleu pâle défiler derrière un cercueil que voilait encore à demi un dolman bleu éclairci de tresses blanches; et ils ne pouvaient pas se figurer qu'ils assistaient à un spectacle de deuil. Ils se disaient : « C'est un enfant », parce que l'Eglise aussi a coutume de travestir en cérémonies de joie les enterrements des tout petits. A cause des uniformes et des armes, ils songeaient à quelque héros enfant, et ils s'étonnaient de n'avoir rien vu sur leur journal. Ce n'était pourtant que l'enterrement de Coco Sorbier, trop riche, mort d'épuisement à l'hôpital militaire après vingt et un ans d'une vie insignifiante.

Maximilien n'avait pas de place à part dans le cortège. Il était mêlé à ses camarades, en sorte qu'il partageait leurs sentiments. Il pleurait, et il n'était pas fort triste. Il voyait, tout alentour de celui qui avait passé si tôt, le régiment qui demeure, et qui n'a qu'à serrer les rangs quand un homme tombe. Il se sentait encadré, maintenu. Il était content que tous les officiers fussent là en l'honneur de Coco Sorbier, et que la parade fût

brillante. Il se flattait d'y faire lui-même bonne figure ; car il étrennait son uniforme de fantaisie, que le tailleur lui avait livré précisément ce matin et qui lui allait à ravir.

Il regardait avec défiance, comme des étrangers, comme des êtres d'une espèce différente, quelques civils qui étaient là. Il les connaissait bien, pourtant. C'était d'abord Fauchelevent, qui marchait en tête, à côté du colonel, et qui se remettait, par émotion, à faire les grands bras machinalement. C'était M. le duc de Coutras, qui s'était souvenu que ses relations avec Coco Sorbier ne lui avaient rien coûté, au contraire. C'était le comte Hubert de Coutras, qui fit à son cousin un petit signe protecteur. C'était enfin une femme, si enveloppée de voiles de veuve, et si distinguée en cet équipage que Maximilien n'aurait jamais reconnu Irma, si Gosseline, qui marchait à côté de lui, ne lui eût dit à l'oreille : « C'est elle. »

Elle n'avait pas eu accès dans l'hôpital, mais qui pouvait lui interdire de suivre un enterrement ? A Paris, elle l'eût suivi en voiture ; ici, il n'y avait pas de voiture, elle allait à pied, seule femme parmi tous ces hommes, tous ces militaires. Elle ne les craignait pas. Son deuil, sa dignité, il faut dire : sa majesté, les tenaient à distance.

— Tu es bien sûr que c'est elle? fit, tout bas,

Maximilien. Je n'en puis croire mes yeux. Et Lucienne ?

— Lucienne, répondit Gosseline, a trouvé plus correct de s'abstenir. Elle n'a pas l'habitude et les grands airs d'Irma.

Le tambour observa quelques instants son ancienne maîtresse avec une curiosité hostile. Puis il songea qu'elle venait de rompre les derniers liens précaires qui pouvaient encore la rattacher à lui, en s'affichant officiellement comme la veuve de Coco. Il se sentit libéré. Il jugea dès lors convenable de s'intéresser à celle qui ne lui était plus de rien.

— Que va-t-elle devenir ? Pauvre fille ! murmura-t-il.

— Elle n'est pas à plaindre, repartit le garde-manège. Je tiens de Fauchelevent que Sorbier lui a légué une somme assez ronde. Elle veut faire du théâtre. Elle vise, naturellement, à la Comédie-Française.

« C'est bien fini nous deux », pensa Maximilien. Il essaya de ne plus la voir, mais elle dominait tous ces petits hussards. Jamais elle ne lui avait paru si grande. C'était la reine Artémise. Il ne pouvait plus penser qu'à elle, et il était outré qu'elle le divertît de Coco. Il ne voulait même pas être obligé de lui dire bonjour, d'échanger avec

elle quatre paroles banales, et quand on pénétra dans le cimetière, il ne songea qu'à l'éviter. Mais elle s'était plantée devant la tombe, comme pour dire une Nuit de Musset; et quand le chef d'escadrons commandant le premier demi-régiment s'avança, pour prononcer quelques mots d'adieu, il eut l'air de venir lui donner la réplique. L'émotion de Maximilien en fut diminuée.

Après le discours, Irma parut incapable de maîtriser plus longtemps sa douleur. Fauchelevent la prit respectueusement par le bras. Elle se laissa entraîner. Alors Maximilien attendit que tous les indifférents eussent défilé devant la tombe. Il vint le dernier, avec Gosseline, et comme jamais encore il n'avait eu l'occasion de regarder au fond d'une fosse ouverte, il se pencha, sans méfiance... Il crut qu'une pointe de couteau s'enfonçait dans son cœur, il jeta un cri et il se cramponna au bras de Gosseline.

Gosseline ne savait qu'inventer pour le calmer un peu. Il n'imagina rien de mieux que de l'emmener chez les blanchisseuses. Il ne lui demanda pas son avis. Mais, à quelques pas de la maison, Maximilien comprit où Gosseline l'emmenait.

— Non, dit-il. Elles ne connaissaient seulement pas Coco !

Alors ils retournèrent au quartier, tout simplement. Et ils sentirent que c'était le seul lieu du

monde où ils seraient en sécurité, le seul où ils pourraient supporter d'être.

En chemin, ils rencontrèrent plusieurs ordonnances qui portaient les selles et les harnais de leurs officiers, et d'autres qui portaient des cantines; et quand ils arrivèrent devant la grille, ils virent avec surprise qu'elle était fermée comme après l'appel du soir; la petite porte de service, tout à côté du corps de garde, demeurait seule entre-bâillée. Dans la grande cour, les hommes transportaient des selles nues, qu'ils montaient aux chambres, ou des paquetages qu'ils redescendaient aux écuries. Presque tous les officiers du régiment étaient là, errant d'un mur à l'autre de la cour close; et ils étaient en tenue de campagne, ils étaient coiffés, non du képi, mais du bonnet de police qu'ils mettent pendant les manœuvres, chaque fois qu'ils retirent leur shako.

— Mon Dieu! dit Maximilien, est-ce qu'on mobilise?

— Ça en a bien l'air, dit Gosseline, assombri, car il songeait : « Moi, je ne partirai pas. »

— Guillaume aura encore fait des siennes, dit Maximilien.

Il pensait : « On va cogner. Quelle chance! » Et son cœur douloureux, son cœur soudain guéri battait avec force. Il passait du désespoir à l'allégresse sans transition, comme par une réaction

naturelle, comme on brûle après la douche glacée. Il n'avait plus peur de la mort; du moins il n'avait pas peur de mourir (ce n'est pas la même chose). Gosseline, jaloux, pensait : « Moi, si je dois crever sous peu, ce sera comme ce pauvre bougre, dans un lit blanc d'hôpital. »

— Dépêchez-vous donc, nom de Dieu ! leur cria le brigadier de garde. Le quartier est consigné depuis plus d'une heure, vous allez vous faire baiser.

Quand ils furent du bon côté de la grille, ils apprirent les nouvelles. Ce n'était pas tout à fait les bonnes nouvelles qu'ils avaient espérées. Il ne s'agissait pas de marcher à la frontière de l'Est. La mobilisation était bien une conséquence de l'incident franco-allemand, mais une conséquence indirecte. On se rappelle que, le jour même où cet incident était réglé, un glissement se produisait dans une carrière de pierre aux environs de Paris, trois ouvriers étaient ensevelis, et l'empereur allemand profitait de la circonstance pour envoyer une dépêche affectueuse à M. le Président de la République. Or, les membres de la Confédération générale du travail n'avaient pas estimé que ce télégramme fût une compensation suffisante pour les trois ouvriers ensevelis et pour leurs familles en deuil. Ils avaient délibéré, au sujet de ce glissement. Et ils étaient tombés unani-

mement d'accord que de tels accidents ne sont possibles que dans une société bourgeoise. La dignité de la classe ouvrière voulait donc que les bourgeois fussent châtiés. On proposa de leur couper l'électricité pendant cinquante-cinq minutes, ou de les priver d'eau à l'heure des tubs. Mais la première de ces excellentes plaisanteries parut un peu usée, et l'autre ne parut guère praticable. On s'était rallié finalement à la proposition d'un nommé X..., dit Julot (de qui Maximilien avait déjà remarqué la signature au bas de l'affiche antimilitariste. — « Est-ce mon Julot ? » se demanda-t-il encore). Et l'on avait décidé une grève générale de vingt-quatre heures, égayée d'une manifestation autour de la funeste carrière. M. le gouverneur de Paris avait aussitôt consigné toutes les troupes. Les hussards devaient se tenir prêts à partir au premier coup de téléphone : il était recommandé aux hommes de ne point se déshabiller ce soir; et les officiers eux-mêmes avaient ordre de passer la nuit au quartier.

Maximilien aurait préféré la guerre; mais il aimait encore mieux une grève et une menace d'émeute que rien. Il n'eut point d'ailleurs le loisir de faire beaucoup de réflexions. En sa qualité de tambour, la plus lourde part des préparatifs lui incombait; il courut du matin au soir. Cependant, vers cinq heures, tout fut prêt. Les hommes

erraient désœuvrés. Les officiers, assis sur les bancs, tout autour de la cour, fumaient et s'ennuyaient. Maximilien, qui n'avait plus rien à faire, sentit qu'il allait recommencer à se souvenir et à souffrir. Heureusement, les militaires ont toujours un moyen de ne pas penser : ils peuvent dormir quand il leur plaît. Maximilien monta dans sa chambre, se jeta sur son lit, et le sommeil vint, au commandement.

Longtemps après, — neuf heures allaient sonner, — il fut réveillé par un coup frappé à sa porte. Il n'eut pas la peine de dire : « Entrez! » La porte s'ouvrit, et il reconnut malgré l'ombre la silhouette de son capitaine, — celui qui, l'autre matin, lui avait permis de sortir étant consigné, pour voir Coco une dernière fois.

— Dites donc, tambour, lui dit cet officier, tâchez donc de me procurer deux bottes de paille, et faites-les-moi étaler dans le bureau.

L'idée de coucher dans ses toiles et de laisser *celui-là* dans la paille parut à Maximilien si révoltante qu'il se dressa, il sauta à bas du lit, il répondit avec un accent de colère :

— Mais non! C'est convenu que je vous cède ma chambre. J'ai justement touché des draps propres ce matin. Moi, je sais où aller.

Et sans attendre un remerciement, il dégringolait déjà l'escalier, il était au seuil de la cour. Il

regarda le ciel plein d'étoiles. Non, il ne savait pas où aller... Mais il n'hésita pas longtemps. Il entra dans l'écurie chaude. Les paquetages étaient placés derrière les chevaux. Il prit sa selle, la porta dans un coin, contre le coffre à avoine et le mur, et elle lui servit d'oreiller. Il s'étendit là, par terre, sur un peu de foin : et il se rendormit tout de suite, pour ne pas perdre une minute de sommeil, pour être frais — demain!

XXXIII

DU SANG

Il était environ quatre heures du matin quand l'ordre de partir fut téléphoné. Depuis bien longtemps déjà tous les officiers avaient quitté leurs chambres de fortune. Le colonel, qui avait dormi dans la salle des rapports, se promenait en long et en large. Les hommes avaient fait la corvée comme les autres jours; ils avaient même trouvé le temps de faire un peu de toilette. Il ne restait plus qu'à seller les chevaux. Au bout de quelques minutes, les quatre escadrons étaient rangés en bataille autour de la grande cour, deux escadrons vis-à-vis la grille, un escadron devant chacun des bâtiments latéraux. Le colonel les passa en revue tranquillement, et commanda le départ.

La grille fut ouverte. La garde se forma (dès hier soir, le cinquième escadron avait assuré le ser-

vice). D'abord le capitaine instructeur passa, à vingt mètres en avant, pour reconnaître la route ; puis le colonel, le lieutenant-colonel, l'état-major ; et le défilé des escadrons commença, en colonne par quatre.

Au moment de franchir la grille, Maximilien aperçut Gosseline, qui regardait, navré, le régiment partir. Ce n'était pas un désespoir tragique : c'était le chagrin d'un enfant en retenue, qui voit s'en aller ses camarades et qui reste, qui a le cœur gros, qui est jaloux. Il n'était même pas venu dire adieu à son ami ; depuis le réveil il l'évitait ; il l'enviait. Maximilien trouva ce sentiment bien naturel, mais il trouvait aussi naturel de partir et de ne pas emmener Gosseline. Ses instincts d'homme noble se réveillaient. N'était-il pas né pour monter à cheval, pour frapper de grands coups, et cet autre pour faire les corvées, pour soigner et pour garder la maison ?

Il ne lui déplaisait point de s'émanciper, d'agir sans avoir à ses côtés son mentor. Il ne put s'empêcher de regarder celui qui, même sous l'uniforme, était resté pour lui un maître, comme les garçons qui sortent seuls pour la première fois regardent une mère inquiète ; et Gosseline répondit comme elles répondent, d'un regard plein de douloureuse admiration. Ce fut trop pour tous deux. Ils ne pouvaient se quitter si mal. Gosseline s'élança, sai-

sit la main de Maximilien, qui le hissa jusqu'à l'arçon de la selle, et ils s'embrassèrent naïvement. Gosseline, en retombant, dit :

— Veinard ! Tu vas donc cogner !

— Je comprends ! dit Maximilien.

Il ne pensait pas à autre chose depuis ce matin ; et tous ses camarades pensaient comme lui, même les rustres pacifiques, même les ouvriers raisonneurs. Ils se disaient : « Nous avons des armes, c'est pour nous en servir ; nous avons reçu des cartouches, c'est pour les brûler. » Ils ne songeaient pas qu'ils allaient sabrer ou fusiller ceux qu'en d'autres circonstances ils auraient appelés emphatiquement leurs frères : ils savaient seulement qu'aujourd'hui leur énergie ne se dépenserait pas en vains simulacres ni en gestes de jeu. Ils avaient le sentiment de leur utilité, de leur importance et, grandis à leurs propres yeux, ils éprouvaient de la joie. Ce qui leur plaisait, c'est que ces choses graves s'accomplissaient avec simplicité. Rien d'extraordinaire ne s'était passé depuis ce matin, et les chefs avaient commandé : « A cheval » du même accent que tous les jours quand on partait pour le travail d'ensemble.

Dès la sortie de la ville, la colonne s'était dédoublée ; pour ménager le sol de la route et les pieds des chevaux, le régiment marchait, en deux files, sur les bas côtés. Les officiers seuls cheminaient au

milieu. L'allure était le pas. C'était une étape comme toutes les étapes. La seule différence était que les hommes ne chantaient pas. On ne leur avait fait à cet égard aucune recommandation ; mais le silence leur paraissait plus convenable. Ils étaient sérieux, sans être tristes ; ils étaient réfléchis, et ils ne pensaient pourtant pas à grand'chose. Ils remarquaient plus que de coutume les beautés de la route ; ils étaient sensibles au charme du matin frais, au clair soleil. Ils aimaient la nature, et cette force jeune qu'ils sentaient en eux-mêmes, qui était aussi une force de la nature.

Leur rêverie lente, continue, vague, parfois était traversée d'une sensation ou d'une pensée nette, aiguë, comme un sifflement d'hirondelle dans le grand silence ou le grand bourdonnement de la campagne. Ainsi, sous un petit bois de sapins, où parmi le vert sombre des arbres, les dolmans bleus parurent plus pâles, Maximilien sentit si vivement cette jolie opposition de couleurs qu'il en faillit crier de joie ; et un instant il fut honteux comme si le cri lui eût vraiment échappé. Quelques minutes plus tard, la pensée lui vint de celui qu'il avait conduit la veille au cimetière, et il ne put croire que c'était hier : tant d'événements arrivés depuis reculaient celui-là dans un prodigieux lointain. Puis il songea au pauvre petit mort, avec tendresse certes, mais avec une douleur si mâle, si courageuse, que

ce n'était presque plus de la douleur, c'était quelque chose d'amer et de réconfortant. Il songeait à Coco Sorbier en soldat, qui voit tomber son frère d'armes et qui n'interrompt pas la bataille.

Il se répéta la chanson : « Ce sera peut-être mon tour demain... ce soir... » Et cela lui parut si simple, si peu effrayant, il l'accepta de si bon cœur, sans effort, qu'il admira ingénument son propre courage, il en fut ému aux larmes. Alors il se rappela ce que son oncle voulait faire de lui : un caractère ; et il se demanda une fois de plus : « Suis-je enfin un caractère ? » Il se le demanda sans inquiétude et il se répondit affirmativement. Mais déjà « un caractère » ne lui suffisait plus. Il était plus ambitieux : il aspirait à l'héroïsme. Il songea que l'occasion se présenterait peut-être avant ce soir de faire une belle action. Cela n'était pas impossible. Pourtant, le rôle des soldats dans les émeutes se borne trop souvent à recevoir des injures et des pierres, sans riposter. Mais il regarda l'étui de son revolver, le fourreau de son sabre. Il ne put concevoir qu'il eût ces armes pour n'en rien faire, et il fut tranquillisé.

Il se remit à rêver comme les autres, à la cadence du pas de son cheval. Rien ne remplissait le vide du temps. Lorsque l'on arriva au village, il le sut parce qu'il lut le nom sur une plaque, au tournant de la route ; mais il ne put se figurer que c'était là

le lieu de sa gloire prochaine. La gare était à deux kilomètres en deçà des habitations, juchée sur un très haut talus d'où glissaient des débris de ballast, de mâchefer et de charbon. Elle dominait tout le paysage plat et pelé. Puis la route devenait une rue, large, bordée de maisons basses, presque pareilles, avec des jardinets égaux fleuris de tournesols et de passe-roses. Devant l'église, cette rue s'élargissait, devenait une place, de la même forme et des mêmes dimensions que la grande cour du quartier. Puis la rue se continuait, et s'en allait mourir dans la campagne à quelque cent mètres de la fameuse carrière.

Les hussards défilèrent entre deux rangs de cuirassiers, qui étaient arrivés avant eux et qui semblaient s'être rangés là pour faire la haie en leur honneur. Les habitants du village, indifférents à la politique, et médiocrement flattés du remue-ménage que la Confédération générale du travail leur occasionnait, s'étaient calfeutrés, mourant de peur, dans leurs maisons. Mais ils reprenaient un peu courage chaque fois qu'ils entendaient passer des troupes, et ils entr'ouvraient leurs fenêtres pour les acclamer ; puis ils se hâtaient de refermer les volets. Ces acclamations intéressées ne firent aucun plaisir à Maximilien. Le régiment s'établit sur cette esplanade qui ressemblait à la cour du quartier. Deux escadrons, le deuxième et le troisième, firent

face à l'église. Maximilien, à sa place de bataille, au centre de son escadron, se trouvait exactement derrière le capitaine. Il demeura là trois heures, immobile.

Vers dix heures, on vit arriver un train et, du sommet de la colline factice où était construite la gare, on vit descendre un petit groupe de manifestants : des hommes, plusieurs femmes, des enfants, qu'ils traînent toujours avec eux et qu'ils mettent devant pour que les soldats n'osent pas tirer. Ils s'avancèrent avec des précautions infinies entre la double haie de cuirassiers ; mais bientôt, enhardis par l'impassibilité de ces militaires, ils se mirent à murmurer d'abord, puis à crier : « Assassins ! » L'écho de la carrière répétait complaisamment ces trois syllabes sonores.

Quand ils virent que les cuirassiers ne prenaient seulement pas garde à eux, ils s'arrêtèrent et firent un rassemblement. Les cuirassiers furent en un clin d'œil formés sur leurs derrières et exécutèrent une charge au pas, qui suffit à les faire fuir de toute la vitesse de leurs jambes jusqu'à la place où étaient rangés les hussards. Les cuirassiers eurent bientôt rejoint les manifestants et se mirent à faire le manège sur place. Les manifestants se sauvèrent dans toutes les directions, et les cuirassiers s'en retournèrent garder la route.

Mais dès qu'ils eurent fait demi-tour, un à un

les manifestants revinrent. Ils avaient ramassé des morceaux de silex sur le chemin, et ceux qui s'étaient enfuis jusqu'à la carrière, en rapportaient des pavés. Ils se divisèrent en plusieurs groupes et, s'approchant du front de bataille, ils se mirent à injurier les hussards. Ils n'osaient pas les traiter d'assassins, comme les cuirassiers, mais ils prenaient plaisir à leur dire des mots orduriers parce qu'ils les trouvaient trop jolis et nippés comme des filles. C'étaient tout de même des soldats, qui ne faisaient que rire de ces gentillesses, et y eussent répondu sur le même ton, sans la présence des chefs. Alors les énergumènes s'exaspérèrent et se mirent à lancer leurs cailloux. Et ce fut comme si les officiers avaient commandé : « Fixe ! » Pas un homme ne bougea. Ils n'avaient peur que de tressaillir. Plusieurs cependant furent touchés. Un maréchal des logis avait l'oreille déchirée. Un cavalier, qui reçut une pierre coupante au milieu du front, eut la force de ne pas crier et de garder l'attitude militaire jusqu'au moment où, perdant connaissance, il tomba à bas de son cheval comme une masse.

Soudain, par un de ces caprices inexpliqués mais qui sont coutumiers aux foules, le gros des manifestants s'en prit au capitaine de Maximilien. Un apache essaya, d'en bas, de lui cracher au visage. Maximilien éperonna son cheval et sortit du rang. L'officier tourna la tête et lui dit, militairement :

— Voulez-vous me faire le plaisir de vous tenir tranquille, vous ?

Il rentra dans le rang, penaud. Quelques pierres furent lancées. Puis un de ceux qui, dans la carrière, s'étaient armés de pavés, s'avança. C'était un tout jeune homme, frêle, d'une élégance équivoque ; mais on ne voyait pas ses traits, parce qu'il n'avait pas la force de porter à bras tendus au-dessus de sa tête le lourd pavé qu'il avait ramassé, et il le portait à la hauteur de son visage. Il le laissa choir, plutôt qu'il ne le jeta. De nouveau, Maximilien avait poussé son cheval, il bousculait le capitaine, il voulait recevoir le coup. Il était si sûr d'être désarçonné que, par précaution, il avait vidé les étriers. Il déchargea son revolver droit devant lui sur l'homme, et, en même temps que le pavé en pleine poitrine, il reçut, en pleine figure, un jet de sang tiède. Il perdit connaissance, mais pas assez vite pour ne pas voir : l'homme, en jetant sa pierre, s'était démasqué, c'était Julot ! Maximilien eut quelques secondes encore de conscience pour savourer l'horreur d'avoir tué Julot !

Puis il tomba en avant, dans les bras de sa victime qui tombait en avant aussi, comme pour le recevoir ; et ils roulèrent enlacés, la bouche de Maximilien sur la plaie affreuse qu'il avait faite.

TABLE

I.	— Son maître	1
II.	— La perle et le porte-monnaie	10
III.	— Les passions de l'amour	18
IV.	— « Quo vadis? » ou la femme nue	28
V.	— L'entôlage	39
VI.	— L'œil	49
VII.	— Étranges coïncidences	60
VIII.	— Le courant d'air	71
IX.	— Le fouet	81
X.	— Nostalgie	91
XI.	— L'autre cadet	101
XII.	— Le regard	112
XIII.	— L'imprévu	123
XIV.	— « Voi che sapete »	134
XV.	— Questions sociales	144
XVI.	— Cruelles énigmes	156
XVII.	— Comme tout s'enchaîne !	166
XVIII.	— Les petits côtés d'une révolution	178
XIX.	— Complications	189
XX.	— Le joyeux juge	199
XXI.	— Le bon samaritain	208
XXII.	— Excellente affaire	220

XXIII. — Un verdict 232
XXIV. — Le chant du départ 243
XXV. — De la chasteté 254
XXVI. — La femme en cheveux 265
XXVII. — Doux propos 276
XXVIII. — Le beau linge 288
XXIX. — Coups de tonnerre dans le ciel serein . . 300
XXX. — Servitude militaire 311
XXXI. — Celui qu'aiment les dieux 323
XXXII. — Veille de bataille 332
XXXIII. — Du sang 342

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.) 158.1.1909

Collection in-12 à 3 fr. 50

Albert-Lasbax. — Le Flambeau.

Barrès (Maurice). — Un homme libre. — Le Jardin de Bérénice. — Le Voyage de Sparte. — Au service de l'Allemagne. — Les Déracinés. — Leurs figures.

Conan Doyle. — Les Aventures de Sherlock Holmes. — Nouvelles Aventures de Sherlock Holmes. — Souvenirs de Sherlock Holmes. — Le Retour de Sherlock Holmes. — Le Grand Châtiment. — Le Signe des Quatre. — Une Étude en Rouge. — Le Chien des Baskerville. — Le Vallon de la Peur. — Le Dernier Adieu de Sherlock Holmes. — La Maison vide. — Le Dernier Coup de Sherlock Holmes. — Le Mystère de la Vallée Boscombe. — Le Traité naval. — Le Talisman de la Mort. — Le Capitaine Sharkey. — Le Docteur Adrien. — Le Mystère de Cloomber. — Le Monde perdu. — Le Spectre de Glenaskaig. — Le Cycle de Brigadier Gerard. — Le Triomphe. — Mémoires d'un Médecin. — Le Drapeau vert. — La Compagnie blanche. — Les Exploits du Colonel Gérard. — Les Réfugiés. — La Compagnie Joyeuse. — Le Mystère de Sarasa. — Le Maître de Musique. — Les Exploits de Brigadier Gerard.

Déroulède (Paul). — 1870. Feuilles de route. — Pour la Patrie. — Chants du soldat. — Nouveaux Chants du soldat.

Lemaître (Georges). — Le Cœur.

Finot (Jean). — Français et Anglais. — La Race française. — Le Bar du Collier.

Gaulot (Paul). — Un prélat. — La Vérité sur l'Affaire Dreyfus. — Le Procès de Rennes. — Les Secrets de l'Ambassade. — Les Secrets de la Commune.

Hervieu (Paul). — Flirt. — Les Tenailles. — Les Paroles restent. — Le Dédale. — L'Armature. — Les Tapageurs. — Les Frères Rivemale. — Le Réveil. — Connaître la Vie. — Le Passé. — Modes et Manières d'aujourd'hui. — Peints par eux-mêmes. — Théâtre complet.

Hervieu (E. M.). — Théâtre. — La Course du Flambeau. — La Loi de l'Homme. — La Nouvelle Idole.

La Faye (Maxime). — Le Secret de Polichinelle. — Le Journal d'un Attaché aux États-Unis.

Lafargue (Paul). — Quinze ans de ma vie.

Mahalin (Paul). — Tante Mascarille.

Marguerite (Paul). — La Princesse Noire.

Marguerite (Paul et Victor). — L'Eau souterraine.

Montgomery (L. de). — Almanach Sérénissimes. — Professionnelles Beautés. — Assemblée de Notables.

Pouvillon (Alfred). — Terre d'Usure.

Ouroussoff (Prince). — Mémoires d'un Gentilhomme.

Prévost (Marcel). — Lettres à Françoise. — Lettres à Frédérique.

Rosny (J.-H. Aîné). — Les Xipehuz.

Serao (Matilde). — Amoureuses. — Vaincue. — Femmes. — Heures d'amour. — Les Légendes de Naples.

Sinclair (Upton). — La Jungle. — La Fabrique. — La République Industrielle. — Margaret.

Talmeyr (Maurice). — La Vie d'une Société.

Tinseau (Léon de). — Pourquoi ?

Vaucaire (Maurice) et Lagoat (Marcel). — Le Bal de l'hôtel.

Yver Colette. — Les Cervelines. — La Bergerie.

PQ 2615 E7C45 1909

Hermant, Abel
Chronique du Cadet de Coutras

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY